N. 147
DECEMBRE 1979

$1-50

CONJONCTION

REVUE FRANCO-HAITIENNE



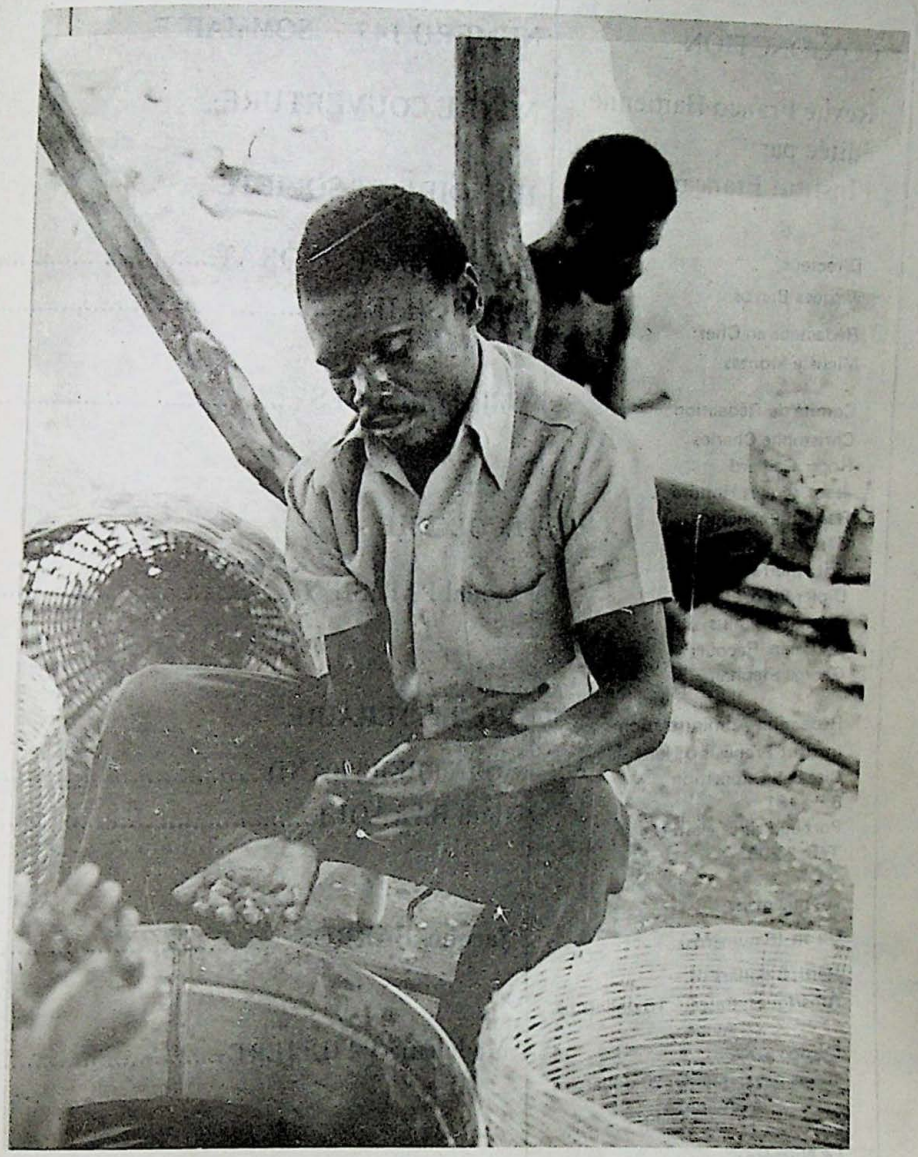
** *Le paysan Haitien, hier et aujourd'hui.*

** *Esclavage et préjugé de couleur en République dominicaine.*

** *Erosion, polution et hygiène du milieu Haitien.*

** *Les livres de l'année 1979.*

(sommaire complet page 2)



A la recherche d'une ville espagnole dans la plaine de Limonade

NUMERO: 147

CONJONCTION

Revue Franco-Haitienne
éditée par
l'Institut Français d'Haiti

Directeur:
Jacques Barros

Rédacteur en Chef:
Michèle Montas

Comité de Rédaction:
Christophe Charles
Roger Gaillard
Jean Jacques Honorat
Rassoul Labuchin
Gérard Laurent
Fritz Pierre-Louis
Didier Pillot
Pradel Pompilus
Christian Racourt:
George Stephan

Rédaction-Administration:
Institut Français d'Haiti
Cité de l'Exposition
B.P.: 131
Port-au-Prince, Haiti
Tél.: 2-2051

Abonnement:
Un an (6 numéros)
Haiti: 8 dollars us.
Amériques: Bateau: 15 dollars us.
Avion:
Europe et
autres pays: Bateau: 20 dollars us.
Avion:

Le Numéro:
Haiti: 1 dollars 50 us.
Amériques: 2 dollars us.
Europe et autres pays: 2doll.50 us.

NUMERO 147 SOMMAIRE

NOTRE COUVERTURE:

HISTOIRE ET SOCIETE

Jean-Jacques HONORAT..... 5 .....
Ruben SILIE.....21.....

William HODGES ....37.....

ECOLOGIE

Lionel PARISIEN .....53.....

VIE LITTERAIRE

Wilfrid BERTRAND .....85.....
Hedi BARAOUI.....95.....

Jacques BARROS .....101.....

Madeleine PAILLIERE.....107.....

121.....

.....le paysan haïtien. hier et aujourd'hui

.....esclavage et préjugé de couleur en république dominicaine

.....puerto-real – excavation dans la plaine de limonade

.....erosion, polution et hygiène du milieu haïtien

.....les livres de l'année 1979

.....ecriture–mitrailleuse et réveil des consciences dans "les affres d'un défi" de frankétienne

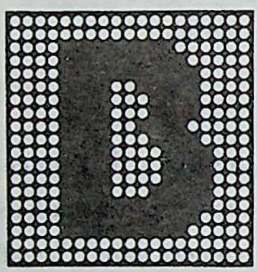
.....régis antoine: les écrivains français et les antilles, des premiers pères blancs aux surréalistes noirs.

.....confidences et mélancolies de georges sylvain

.....à l'institut français d'haiti

NUMERO: 147

ACCUEILLIR
ECOUTER
CONSEILLER



BNP

Rue du Quai, Port-au-Prince
Bureau de Change : Aéroport F. Duvalier
Cap-Haitien : 17, Boulevard
Pétion-Ville : Angle Rues Ogé et Grégoire

ET BIENTOT A LALUE

LE PAYSAN HAITIEN, HIER ET AUJOURD'HUI

COMMUNICATION PREPAREE POUR LE PREMIER COLLOQUE INTERNATIONAL SUR LE DEVELOPPEMENT RURAL

par Jean Jacques Honorat

Au commencement, chez nous, ce furent bruits de chaînes éructés par la porte océane. Et ce fut massacre d'hommes pour le pillage des mines d'or quisqueyennes.

Puis ce furent, dans le grand vide laissé par le cataclysme espagnol, d'abord le Boucan, ensuite l'Habitation, au début simples repaires de pirates et bases d'avitaillement des hardis Flisbustiers, puis peu-à-peu lieux de retraite et de sédentarisation d'aventuriers de tout poil : corsaires repus et fatigués, criminels et forbans évadés de France, chevaliers des coups durs et des basses besognes. Quand cette engeance peu vertueuse aura fait fortune, elle fera venir d'outre-Atlantique ses ribaudes et ses catins, mais aussi ses «Engagés», travailleurs agricoles achetés pour trente-six-mois.

Lors donc que les besoins nouveaux et grandissants du capitalisme français eurent fait de ce coin de terre la belle et riche colonie de Saint-Domingue, c'est sur les traces culturelles de cette proto-paysannerie blanche que vint se superposer la formation paysanne du mode de production esclavagiste.

De quoi était faite cette paysannerie dominguoise ?

On sait que le mode de production colonial était fondé sur la force de travail importée d'Afrique. On sait que la reproduction de cette force de production était assurée par la permanence de la traite négrière , le Colon se souciant fort peu de la conservation de son cheptel esclave . Quand le Code Noir eut institué la ration alimentaire obligatoire et fait injonction aux Blancs de prendre soin de leurs Nègres baptisés chrétiens, les propriétaires se délestèrent astucieusement de cette charge en y substituant progressivement l'octroi d'un «arpent vivrier», parcelle de terre laissée aux Esclaves sur chaque plantation pour la constitution par leur soin du stock alimentaire de la main-d'œuvre noire. C'est ainsi qu'à l'intérieur du système plantocratique se constitua un mode secondaire de production agricole, celui de l'auto-subsistance, qui assurait, en lieu et place d'un salaire social ou d'une ration alimentaire, l'entretien et le renouvellement de la force de production.

Mais, à côté de cette paysannerie esclave s'auto-entretenant et fournissant en même temps la force de travail essentielle à la machine coloniale, il y eut à Saint-Domingue une autre formation sociale nègre, rejetée, celle-là, dans l'espace de l'inadmissible, de l'anti-social, dans l'espace du Marronnage. Si la cueillette, la chasse, les razzias nocturnes assuraient en gros l'approvisionnement des bandes marronnes, tout permet de croire qu'il dut également exister dans leur sillage, leur servant d'appui logistique, une agriculture d'appoint faite assurément sur base de nomadisme en raison même de la mobilité obligée des groupes.

De cette double parenté la paysannerie haitienne porte encore les marques cardinales : d'un côté un mode de production familial avec son système précaire de tenure, son économie d'auto-subsistance et son agriculture polyvivrière; de l'autre l'instabilité de l'établissement, la courte perspective économique et la vivacité des sociétés secrètes.

Mais, n'anticipons pas, et revenons à St-Domingue, matrice et lieu de naissance de notre formation sociale. On sait que la rébellion marronne s'y fit de plus en plus omniprésente et que, débordant l'urne proscrite de son maquis, la vague en finira par soulever l'effervescence des Ateliers pour déferler en raz-de-marée triomphal sur l'empire plantocratique. Ce n'est pas le lieu de revenir sur la révolution de St. Domingue et ses contradictions fondamentales; ni sur les péripéties de son usurpation par des catégories sociales minoritaires nullement intéressées à en radicaliser le processus. De toute cette épopée gaspillée nous ne

rouvrirons ici que le dernier chapitre.

* * * * *

A l'orée du 19e. Siècle, un nouvel Etat prend donc naissance au milieu de la Caraïbe alors européenne et aux portes de la jeune nation nord-américaine qu'animait une idéologie vivement expansionniste. Au milieu de tant de courants adverses, ce nouvel Etat se distingue pourtant par la carence des conditions primordiales hors desquelles il est difficile à un peuple de constituer une Nation.

D'abord absence de projet économique national. Le capitalisme euro-américain, on se le rappelle, sortait à peine, en ce temps-là, de sa phase d'accumulation primitive du capital et préparait, par une politique de mondialisation de son système, les bases de sa grande révolution industrielle. Il organisait donc à son profit les échanges internationaux en incorporant les périphéries mondiales à son mode de production. Les nouvelles classes dominantes haïtiennes, formées sous le régime du mercantilisme colonialiste, acceptent alors le commerce international comme une règle économique immuable et ne conçoivent aucune modification fondamentale du régime de production élaboré sous l'égide du Pacte Colonial. Elles se contentent seulement de se substituer aux anciennes classes possédantes françaises aux leviers de commande d'une économie qui conserve, par ailleurs, son caractère d'extraversion, c'est-à-dire qui produit tout pour une métropole étrangère et reçoit tout d'une métropole étrangère. Les règlements de culture de Toussaint à Boyer témoignent de cet attachement volontaire au statu quo colonial et au régime plantocratique : seule la nation choisie comme métropole offrira quelque variante.

Mais les masses populaires, refusant de travailler sur les anciennes plantations, qui symbolisaient pour elles le régime abhorré, abandonnent celles-ci aux appétits des nouveaux dirigeants et se replient sur les terres en friche. Ce faisant, elles mettent en pièces l'économie plantocratique et instituent le régime de la petite exploitation paysanne autonome. Le défrichage entamé se changera bientôt en déforestation systématique pour fournir le bois brut devenu entretemps, à côté du café, principale marchandise d'exportation.

Or le paysan, traqué aux abords des villes sous prétexte de lutte contre le vagabondage, fuyant les tracasseries policières et se dérobant à la conscription dont il ne voit plus la nécessité, se trouve dépouillé de la capacité économique d'assurer lui-même, comme le producteur colonial, la commercialisation

de ses denrées. Une fonction économique nouvelle prend alors naissance, qui sera tout de suite occupée par la bourgeoisie feudataire rendue désœuvrée par suite de l'éclatement de la plantocratie. Dans les villes du littoral, connues sous le nom de «Bords-de-mer», s'installera rapidement une bourgeoisie négociante qui se donnera pour rôle de servir de relai commercial entre la métropole étrangère, demanderesse de produits primaires, et le marché interne, lui-même consommateur de produits manufacturés. C'est autour de cette classe, organisée en économie portuaire derrière les comptoirs de l'import-export et dotée d'un plus grand pouvoir capitalistique que les autres segments de notre formation sociale, que s'articulera désormais notre mode de production national.

Le paysan, lui, sera parqué dans sa réserve microfundiste, réduit de plus en plus , par le jeu progressif des déprédations urbaines, de la démographie et de la destruction des terroirs, à se réfugier sur les sols marginaux, en particulier ceux de la montagne plus propices à sa sécession collective. On connait les résultats historiques de cette étrange phagocytose : 88 % des familles paysannes se trouvent confinées au régime de subsistance, devant se contenter de 42 % de la superficie totale cultivée et réduites à exploiter des «jardins» dont la superficie individuelle n'atteint pas 2 carreaux de terre; à l'intérieur de cette géographie du grappillage, 46 % de notre paysannerie, soit environ 1.500.000 «abitans», n'ont pour tout partage que 7 % de l'espace agricole national, s'entassant sur des parcelles allant de 1/100 à 1/2 carreau de terre. (1)

C'est dans ces conditions d'impossible existence, aggravées encore par la totale insécurité de la tenure foncière et la souveraine omnipotence du spoliateur urbain, c'est dans ces conditions aberrantes que la paysan haitien trouve malgré tout le courage de produire les denrées d'exportation et les produits alimentaires nécessaires au fonctionnement et à l'entretien de l'économie portuaire urbaine. Comme jadis à Saint-Domingue, le système n'éprouve aucune obligation d'assure l'entretien de sa force de production, puisque celle-ci aura délibérément choisi.

(1) Voir à ce sujet : Georges Anglade, L'espace haitien, Les presses de l'Université de Québec, pp. 90-91; Antonio Giles, Quantification des principales variables du développement agraire d'Haiti, doc. IICA 10 LH/74; déc. 1975, pp. 16.19; et Jean Jacques Honorat, Le manifeste du dernier monde, Port-au-Prince, Deschamps 1980-219 p.

travers l'histoire de se procurer son propre «arpent vivrier».

* * * * *

Dans cette aventure économique — qui n'était en somme que l'organisation d'une forme originale de colonialisme interne — le nouvel Etat né en 1804 pouvait-il se prévaloir d'un quelconque projet socio-culturel national ?

Etat nègre projeté, par le seul pouvoir de ses masses exclaves ou rebelles à l'esclavage, dans un univers dominé par une civilisation blanche fondée sur l'exploitation esclavagiste, Haiti se devait, pour survivre, pour être admise à exister — ou, pour répéter l'expression de l'époque, pour «être admise dans le concert des nations civilisées» — se devait, disions-nous, de montrer patte blanche, i.e. de se montrer elle aussi civilisée, de se montrer civilisable. (2) Cette préoccupation obsessionnelle — qui se manifesta entre autres choses par l'adoption du Code Napoléon ou du parler français et se traduit encore par notre total suivisme intellectuel — équivalait à une option obligée pour tous les paramètres de l'occidentalité, celle-ci acceptée, adoptée et imposée comme norme et comme objectif socio-culturels absolus. L'occidentalisation devint ainsi chez nous la règle cardinale, le projet socio-culturel par excellence.

Seuls se trouvaient par conséquent «présentables», admissibles, visibles et audibles les caractéristiques biologiques et culturelles des couches sociales teintées de culture française, autrement dit : les paramètres anthropo-sociologiques des anciens Affranchis, des anciens bénéficiaires de l'ordre louverturien et des autres privilégiés qui avaient réussi à «faire leur tour de France» et à «améliorer la race». Les paysans, quant à eux, anciens Marrons, anciens Esclaves d'ateliers ou de plantations, étaient rejetés tout bonnement dans l'espace psychologique du non-Haitien, du non-humain, de l'illicite, de l'inexistant. Nous décidâmes, autrement dit, de nous identifier au monde dominant, à l'image de nous-même composée par cette altérité dominante, et de faire table rase de la plus grande partie de nous-même. (3)

(2) C'est à dire capable d'accéder à la civilisation européenne en ce temps-là dominante. L'objectif actuel est de se montrer «américanizable».

(3) A ce projet d'aliénation et de copiage, l'Indigénisme ne viendra que fort

C'est ainsi que le pays haitien se scinda en deux dès l'aurore : d'un côté un pays urbain, commerçant, parasite, légal et officiel, satellite essouflé de l'occident; de l'autre un pays rural, agricole, spolié, opprimé, enfermé dans les ghettos de la honte, dans l'espace de l'interdit, du refoulement, de l'exclusion. C'est ainsi que le paysan haitien bascula dans les poubelles d'un pays ignoré, d'un pays éliminé pour les besoins des bonnes causes. Etre un «abitan», chez nous, c'est être un personnage de cirque ou de ménagerie, un minus habens privé de toute faculté intellectuelle, c'est être le type à ne pas être, c'est être l'anti-modèle. Etre un «abitan» haitien, c'est être citoyen de nulle part, c'est ne pas compter dans l'ordre établi, c'est être marginal, c'est être un «moun andéyo», une personne «en dehors» du pays haitien. Non seulement ce pays est organisé contre lui, mais il l'est à son insu, hors de lui, sans lui.

Faudrait-il que par quelques chiffres nous éclairions notre propos ? Encore que les statistiques officiels ne se mêlent plutôt guère de cerner les réalités du mon de qui nous intéresse — on le comprend aisément il y a des choses qu'il faut qu'on taise — , nous pouvons quand même dégager quelques renseignements pertinents et appréhender deux ou trois variables importantes. (4)

Notre secteur primaire représente 79.6 % de la population active et fournit, c'est l'officialité qui le dit, environ 50 % du Produit interne brut. Mais il ne reçoit pourtant que 18 % de l'investissement national et 17.4 % de l'investissement public, soit $ 1:30 par hectare cultivé ou $ 0,85 par emploi agricole et par an. De cette attention dérisoire, il est difficile de chiffrer exactement ce qui est destiné au secteur paysan proprement dit. Mais il est notoire que l'agriculture paysanne ne bénéficie d'aucune infrastructure :

— pas de crédit : on ne prête chez nous qu'à ceux qui ont de l'argent;
— pas d'irrigation : les 77.000 hectares de terre irrigués appartiennent exclusi-

tard apporter quelques correctifs idéologiques, que l'obsession occidentalisante, régissant toujours tous nos modes de vivre et de penser, réduira d'ailleurs à de simples exercices de nationalisme littéraire et d'exotisme académique.

(4) Les données qui suivent sont tirées de diverses sources statistiques et se trouvent compilées, avec indication d'origines, dans notre étude : Economie politique du national-colonialisme, communication préparée pour la Conférence annuelle de l'Association d'Etudes caraïbéennes, Martinique, 28-31 mai 1979, ronéo, pp. 29-34.

vement à l'agriculture commerciale, capitaliste ou sous-capitaliste; le paysan, lui, ne doit compter que sur les grâces de la pluie; et l'on s'étonne qu'après 175 ans d'un tel vécu quotidien il ne parle que de «Bondieubon»;

— pas d'électricité : Port-au-Prince accapare pour elle seule 98 % de la production énergétique nationale, le reste va aux «villes» de province;

— pas de moyens de transport : on refait cycliquement «les grands axes routiers» pour les besoins d'approvisionnement et de loisirs du capitalisme marchand; mais il n'est jamais question des chemins muletiers ni du cheptel de portage, et les 4/5 de notre population, déjà tout déprimés par une malnutrition chronique, s'épuisent quotidiennement à marcher;

— pas de sécurité sociale : assurance sociale, pension civile, assurance-maladie ou maternité sont des notions réservées à notre société urbaine.

En matière d'éducation, si les investissements publics sont de l'ordre de $ 1.40 per capita/par an, le coût/année/élève se répartit comme suit par secteur d'enseignement : 622 gourdes pour le secteur supérieur, 188 G. pour le secondaire, 102G. pour le secteur urbain primaire et 50 G. pour le secteur rural. 24.5 %, affirme-t-on, des enfants haitiens scolarisables vont effectivement à l'école; mais ce chiffre cache dans sa globalité que le taux de scolarisés est de 60 % en milieu urbain et seulement de 14 % en milieu rural.

D'une infrastructure sanitaire nationale faite de 3.868 lits d'hôpitaux ou de dispensaires et 303 centres de santé. 10 % seulement fonctionnent à la portée du paysan. Pour ce qui concerne l'eau potable, Port-au-Prince s'octroye part de lion avec 59 litres/personne /jour, alors que le SNEP (5) ne couvre que 13 localités provinciales où il n'atteint que 12 % des populations. Notre paysan, quant à lui, doit se contenter de la rosée matinale ou faire parfois 12 heures de marche pour recueillir une eau douteuse.

En raison de toutes ces choses et pour qu'il en soit toujours ainsi, dans tout ce qui se fait, même dans la distribution des denrées qu'il a lui-même produites, il faut, pour l'ordre social et la paix publique, que le Nèg Mòn n'ait absolument rien à dire. Oh ! lui n'en est pas dupe et son dicton le dit bien : « Abitan sé founi jé san gadé, ouè san konpran-n, pran san konté». Rien d'étonnant alors qu'il ait dû se réfugier, pour vivre et s'exprimer, dans l'hermétisme du signe culturel

(5) Service National d'Eau Potable.

et le registre sécurisant du vodou.

* * * * *

On sait que, contre l'aménagement de l'ordre économico-socio-culturel que l'on vient d'essayer de décrire, le paysan haitien ne sut réagir dès les premiers temps que par un nouveau recours au marronage. Mais n'y a-t-il pas lieu de distinguer ce marronage-ci de la forme dominguoise du même phénomène qui fut, elle-même, refus global et systématique de l'ordre colonial, rébellion ouverte et armée contre toutes les dimensions de l'esclavage ?

Entre les deux réactions socio-historiques il y eut en effet, pour les différencier, l'expérience de la liberté générale, la nationalisation du régime colonial et surtout l'autodafé de 1805, nous voulons parler du massacre des Français, dont les conséquences psycho-sociales ne nous paraissent point négligeables.

On ne dira rien ici de l'étiologie de ce génocide. Y ont dû certainement concourrir des mobiles d'ordre stratégique, politique autant que psychologique relevant de la conjoncture historique ponctuelle (6). On ne s'arrêtera qu'à la sélectivité de l'évènement qui semble indiquer la prépondérance des calculs socio-économiques dans sa genèse comme dans son organisation.

En tout cas, en éliminant du corps social de la jeune nation la présence physique concurrente du Blanc, agent d'exploitation économique, pour y laisser celle des Blancs médecins, apothicaires, prêtres et enseignants, les nouvelles classes dominantes nationales provoquèrent au niveau des masses un chambardement idéologique qui devait être extrêmement profitable à celles-là. La notion du Blanc-ennemi public No. 1, qui avait été l'un des principaux ferments de la conscience révolutionnaire des masses St. dominguoises — «le Blanc à la mer !» proclamait déjà Mackandal —, s'effaça rapidement, en effet, pour faire place à celle du Blanc bon, du Blanc généreux et utile, formateur zélé du corps, du coeur et de la conscience. Il s'ensuivit un évanouissement de la conscience révolutionnaire des masses et une acceptation de tout ce qui re-

(6) Menées subversives des Blancs, crainte qu'ils ne se transforment en 5e. colonne en cas de retour offensif de l'armée française, sentiments collectifs de revanche et dureté personnelle de Dessalines.

présentait cette blanchitude amie et paternelle comme modèle et comme voie exclusive du bonheur collectif.

Face au national-colonialisme naissant, le nouveau Marron se trouva donc privé de toute idéologie mobilisatrice , et son nouveau marronage se débilita, s'émascula, pour se faire simple repli dans les lieux de la marginalisation, sécession collective qui finit par devenir accomodement, résistance passive qui en somme laisse faire l'autre et équivaut en fin de compte à l'acceptation de l'ordre établi par l'Autre. Toutes ies formes connues du terrorisme culturel devaient historiquement faire le reste, imposant aux masses paysannes l'idée de la naturalité, voire de la divinité de l'ordre établi, et faisant d'elles des agents soumis et volontaires de la reproduction permanente du système. La soi-disant turbulence révolutionnaire du peuple haitien n'a jamais été en fait que pronunciamientos et agitations successives de populaces mercenaires organisés alternativement par l'une ou l'autre fraction de nos classes privilégiées — bourgeoisies commerçantes en majorité claires vs bourgeoisies feudataires à dominante noire — , dans leurs luttes intestines et fraternelles pour les avantages du pouvoir politique et les douceurs de la caisse publique.

Et alors, nous dira-t-on, et les soulèvements paysans ? Et Goman et Acaau ? Et la guerre des Piquets, et l'épopée caco ? Il y eut certes tout cela; mais que fut tout cela ?

La revendication terrienne avait été, on se le rappelle, l'autre volet du dyptique idéologique révolutionnaire des masses de Saint-Domingue. Le partage du butin colonial, organisé de manière léonine entre 1800 et 1843, ne tint compte que très partiellement de cette pulsion fondamentale, malgré des revendications de Moyse et nonobstant les déclarations de Dessalines. Il y eut certes quelques distributions de terre proportionnellement à l'importance du grade militaire, mais la piétaille, tout comme la masse du peuple non armé, dut se contenter des risques et de l'insécurité du self-service.

Il s'ensuit qu'il n'y a jamais eu une paysannerie haitienne constituant une entité sociale monolithique, mais plutôt un agrégat sociologique paysan soudé par des liens anthropologiques solides sans doute, mais sectionné par un clivage bien marqué que dessine et que délimite l'appropriation de la terre-moyen-de-production. Sans terre, squatters et petits terriens, obligés tous de se faire ven-

deur de leur force de travail, se sont toujours trouvés en face des moyens terriens et des «grands dons» paysans ou absentéistes, dans un système d'organisation du travail agricole fondé, sous le manteau de relations culturelles désensibilisantes, sur différentes formes de spoliation des plus-values de production.

De plus, moyens et grands fonciers, récupérés par le capitalisme marchand soit à titre de représentants politiques, soit comme courtiers financiers ou commerciaux du système, ont toujours été les agents les plus actifs des phénomènes de réduction marginalisation dont sont victimes la masse des cultivateurs.

Quoique dépossédés à leur tour des plus-values de leur propre activité économique au profit de l'accumulation centrale du capital urbain, ces catégories paysannes n'ont jamais partagé ni les intérêts ni les revendications du peuple paysan. Députés, Oungans, chefs de section, spéculateurs, «madan sara», gro zouzoun de la section ou du quartier, exploités férocement et réduits historiquement par le régime de l'import-export, se sont toujours entendus avec le système dominant, qui leur en laissait naturellement quelques miettes, pour exploiter à leur tour, tout aussi férocement, et réduire sans rémission le petit-paysannat cultivateur. C'est d'ailleurs dans ce processus que gît toute l'histoire de notre sous-développement.

Si donc des affinités culturelles, des liens de parentèle ou une commune appartenance religieuse ont toujours fait graviter la paysannerie pauvre autour de ce mandarinat rural, ils n'ont jamais conféré à celui-ci qu'un sentiment d'appartenance paysanne, sa conscience de classe lui étant plutôt dictée par des intérêts objectifs qui le rattachent organiquement au système urbain d'exploitation.

Or — et cela s'explique aisément —, c'est ce mandarinat qui a toujours fourni les leaders paysans de nos luttes paysannes. On ne s'étonnera donc pas qu'ils aient toujours cru nécessaire de se mettre sous la coupe d'un citadin «éclairé» (e.g. Salomon, Sylvain Salnave, Cincinatus Leconte), considéré tout à la fois comme bon papa, comme protecteur ou comme messie. Pris dans le filet de tant de contradictions internes, nos meilleurs soulèvements paysans — ceux de Goman, d'Acaau ou des Cacos — n'ont ainsi jamais pu se dépouiller de leur caractère populiste ou petit-bourgeois (témoin: leur seule revendication terrienne), pour s'élever à la dimension de véritables luttes nationales révolutionnaires. Il faudra attendre la collusion de nos bourgeoisies nationales avec les appétits

croissants d'un autre impérialisme blanc, l'américain celui-là, pour que l'agitation caco — au début simples menées politiques des grands fonciers du Nord exploitant pour leur propre cause, et dans le style décrit plus haut, le mécontentement des cultivateurs des plaines septentrionales — se gonfle d'un authentique contenu populaire et national. On comprend toutes les trahisons que le mouvement eut alors à affronter au sein de nos petites-bourgeoisies urbaines et rurales, de même que l'empressement et la joyeuseté avec lesquels les «gens de bien» d'ici et d'ailleurs s'acoquinèrent pour écraser avec une rigueur sauvage cette manifestation devenue dangereuse de la vigueur revendicative paysanne.

* * * * *

De 1915 à 1919, dans le dessein de sauvegarder les intérêts de nos classes dominantes nationales, la main armée d'une nation dominante s'abattit violemment sur le paysan haitien (7), lui fermant au nez une porte qu'il essayait d'ouvrir pour la première fois dans l'histoire nationale : celle d'une prise de parole authentiquement populaire. Et depuis, avec vigilance et énergie, les questions sociales et économiques fondamentales sont maintenues dans leur état historique. Tant et si bien que le paysan, ne dérangeant plus personne, s'est retrouvé dans une léthargie encore plus profonde, peuplée cette fois du traumatisme désincarnant des bombardements aériens, des massacres collectifs et des exécutions sommaires organisés naguère contre lui sous l'égide de la Pax americana.

C'est brutalement à travers l'histoire que nous avons appris à ce nourricier et à cet écrasé qu'il n'a pas voix au chapitre. Il ne sort plus de sa misère que pour s'enfuir : par la frontière, par la mer, par centaines, par milliers, il abandonne ce pays qui a toujours été hostile à son existence. Il ne prendra ses outils

(7) Environ 50.000 paysans furent massacrés de 1915 à 1919. Pour «pacifier» le reste, on en expédia 20.000 par an vers les champs de canne de l'industrie sucrière naissante de Cuba et de la République dominicaine, inaugurant ce qui allait devenir la traite des Noirs du 20e siècle. Voir à ce sujet : Georges Anglade, op. cit., p. 33; Aaron Segal, Population policies in the Caribbean, Haiti section, p. 180; Suzy Castor, la ocupacion norteamericana de Haiti y sus consecuencias, 82-85; J.J. Honorat, Agriculture et Economie : la question alimentaire, roneo, 1977; Hans Schmidt, The United States occupation of Haiti, 1915-1934, Rutgers University press, 172-173.

pour faire le développement que si nous apprenons à déchirer cette bêtise fondamentale de nos élites d'hier, pour inscrire le paysan haitien d'aujourd'hui et de demain dans un projet de société véritablement et intégralement national où il puisse se retrouver tout entier et trouver en même temps la volonté et la force d'écrire sur cette terre une nouvelle histoire.

Jean Jacques Honorat

BIBLIOGRAPHIE

Anglade, Georges : *L'Espace Haitien, Presses de l'Université de Québec, 1974*

Castor, Suzy : *La ocupacion norteamericana de Haiti y sus consecuencias, Siglo veintyuno s.a., 1971*

Gaillard, Roger *1888-1946, Luttes coloristes et Oppression paysanne, Le Nouveau Monde, 16 juillet 1978 – Luttes paysannes dans notre histoire, loc. cit. 14 janvier 1979. – De la contradiction principale dans notre histoire, Loc. cit., 21 janvier 1979. –*

Giles, Antonio *Quantification des principales variables du développement agraire d'Haiti, doc. IICA 10LH/74, déc. 1975.*

Honorat, J.J. *Enquête sur le développement, Imp. Centrale, 1974. – Agriculture et Economie : la question alimentaire, roneo, 1977. – Conflits de classe, luttes politiques et identité*

nationale, roneo 1978. –
Economie politique du national -colonialisme. roneo, 1979. –
Le manifeste du dernier monde, H. Deschamps. 1980

Lebeau, F.J. — *Evaluation du secteur rural de la République d'Haiti, roneo, USAID, 1974.*

Segal, Aaron — *Population policies in the Caribbean, Section 9, Haiti.*

Schmidt, Hans — *The United States occupation of Haiti, 1915-1934, New Brunswick, Rutgers University press, 1971.*

EPICERIE  **RIGAUD**

28, Angle des Rues Grégoire et Darguin

vous offre les articles suivants :
VINS, CONSERVES, PROVISIONS ALIMENTAIRES
TOUTES SORTES DE PRODUITS DE BEAUTE.

PRIX AVANTAGEUX

GLISSEZ–VOUS DANS LA
FRAICHEUR BIENFAISANTE
D' UN CONDITIONNEUR D'AIR

Westinghouse®

Phone : 2-2092 BOUCARD & CO, Distributeur

Ford est un nom connu dans le monde entier
Depuis de nombreuses décennies FORD est synonyme
de solidité et de rapidité.
Vous avez besoin d'un véhicule automobile,
adressez-vous à FORD

Remettez-vous à une maison qui a l'expérience des véhicules automobiles, qui vous assure un service stable et qui met à votre disposition un stock de pièces de rechange constamment renouvelé.

VOYEZ LA «BEHRMAN MOTORS»
Distributrice pour Haiti des produits
FORD MOTOR CORPORATION

Ford

AGENCE DE VOYAGES

IBO TOURS

55, Avenue Marie Jeanne,
Cité de l'Exposition
Port-au-Prince, Haiti

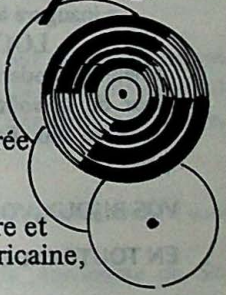
Commerçants, Etudiants, Résidents, Touristes pour un service rapide, pour un voyage sans problème, voyez IBO TOURS où un personnel courtois et entrainé vous aidera à éliminer tous vos soucis.

IBO – TOURS : Compétence – Sérieux – Rapidité.

La Boite à Musique

RAOUL DENIS

149, RUE DANTES DESTOUCHES:

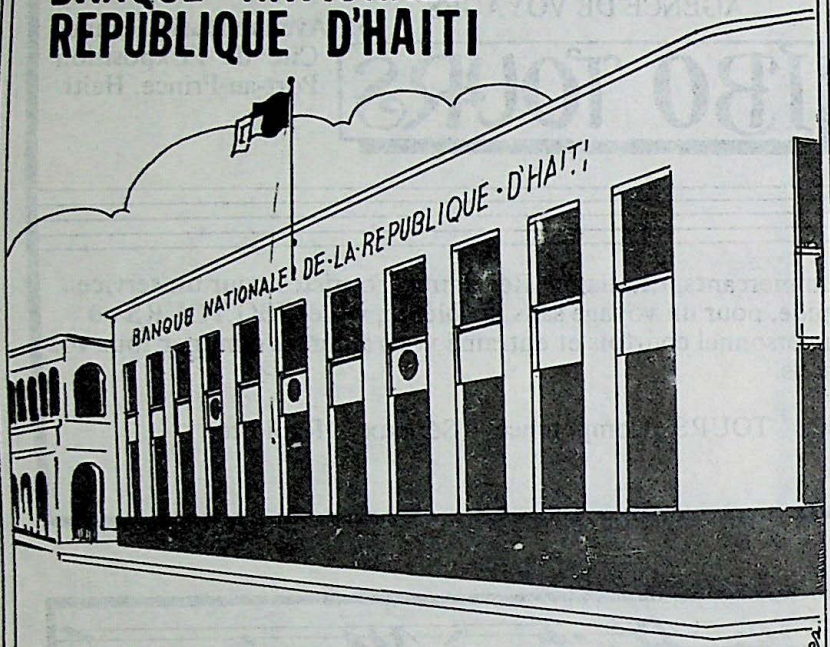


Le plus grand choix de musique enregistrée sur disques, cassettes, cartouches :

- Musique Classique, de danse, de folklore et de variétés (Haitienne, Française, Américaine, latino-Américaine)
- Poésie, Théâtre, Diction
- Instrument de musique Yamaha : Pianos, Orgues Guitares

Appareils de reproduction sonore de grandes marques.

BANQUE NATIONALE DE LA REPUBLIQUE D'HAITI



(DEPARTEMENT COMMERCIAL)

a inauguré le 26 novembre 1951 son service de :

LOCATION DE COFFRES – FORTS

Amélioré, modernisé, ce service vous offre à l'intérieur de sa voûte blindée un coffret du dernier modèle en usage aux Etats-Unis, dans le quel vous pourrez déposer .

VOS BIJOUX, VOS PAPIERS PERSONNELS, VOS TITRES

EN TOUTE INDEPENDANCE ET EN TOUTE SECURITE

Nous avons l'honneur de solliciter votre VISITE et votre PATRONAGE.

ESCLAVAGE ET PREJUGE DE COULEUR EN REPUBLIQUE DOMINICAINE

«Le Préjugé de couleur, l'orgueil de la race et d'autres formes d'éthnocentrisme ont précédé l'esclavage et préparé la voie au racisme qui n'est autre qu'une idéologie d'oppression et de subordination.» (1)

Par Ruben Silié *

Un travail minutieux sur le préjugé racial et ses dimensions au sein de la société dominicaine ne saurait se résumer en ces quelques lignes. Nous essaierons cependant de dégager tout au moins quelques unes des causes principales qui sont à l'origine des préjugés raciaux existant dans le pays et de présenter quelques unes de leurs manifestations.

Nous réaliserons ce travail, à partir d'une précision sur les formes adoptées par le système esclavagiste à SantoDomingo car de ces particularités découlent certaines pratiques racistes qui nous empêchent, dans une certaine mesure, de découvrir nos vraies racines historiques.

Nous ne croyons pas, d'une manière générale, que l'esclavage soit l'unique

* *Professeur de Sciences Sociales à l'Université Autonome de Santo Domingo, et à l'Université Pedro Henriquez Urena, Ruben Silié est l'auteur de «Economia , Esclavitud y poblacion» (Editora Taller, Santo Domingo, 1976). Le thème de l'article que nous publions a été développé par le professeur Silié lors d'une conférence à l'Institut Français d'Haiti.*

cause du racisme, bien que ce dernier ait pris corps à Santo Domingo à cause de l'ethnocentrisme imposé par la société coloniale pour son fonctionnement. La relation entre ces deux phénomènes nous amène à établir le degré de déterminisme entre l'un et l'autre.

Pour cela, commençons, comme je viens de le dire, par une précision sur les formes principales que revêtait l'esclavage durant la période coloniale à Santo Domingo où le sort de l'esclave était moins dur que dans les colonies à économie de plantation. La première de ces spécifités se comprend à partir d'une définition de classe au niveau de la structure sociale, car les esclaves arrivèrent à occuper des fonctions et à obtenir une participation aux profits de la production, contrairement aux pratiques en cours dans les sociétés esclavagistes du reste du continent.

L'esclave était obligé de travailler pour son maître mais bénéficiait d'une petite économie individuelle. Les esclavagistes ne pouvaient pas établir un système d'exploitation typique, identique au mode de production esclavagiste des autres pays de l'Amérique. Comme nous le disions ailleurs, la propriété esclavagiste survint au 18e siècle et son rôle principal fut d'éviter la désarticulation violente du système. La propriété esclavagiste n'était pas cependant la forme principale d'exploitation (2), ce qui a contribué, dans une large mesure, à la disparition progressive de l'esclavage en République Dominicaine.

En d'autres termes, bien que la propriété esclavagiste se soit maintenue, elle n'était pas indispensable à la survie du système économique, puisque s'étaient développés parallèlement d'autres types de relations sociales qui noyaient l'esclavage, le convertissant sinon en un obstacle pour le faible développement des forces productives à l'intérieur du système économique en vigueur, du moins en un élément structurel qui perdait en grande partie de sa valeur économique, conservant son importance au niveau social et contribuant au prestige de ceux qui avaient des esclaves.

D'autre part, cela explique qu'à Sainto-Domingo le processus d'affranchissement (3) a précédé celui de l'abolition de l'esclavage, si bien que lorsqu'arriva le moment de l'abolition, il n'y eut pas de grands bouleversement comme là où la possibilité de s'affranchir était plus difficile qu'à Santo-Domingo. Ces facilités d'affranchissement expliquent que depuis 1769 déjà, le nombre des esclaves ne s'élevait plus qu'à 8.900 contre 61.729 non esclaves (4). Ce dernier

chiffre ne signifie pas que les blancs étaient majoritaires, car l'importation de familles des Iles Canaries était dû précisément (surtout) à la rareté de personnes «nobles» dans la colonie.

A cet égard, il convient de signaler que le développement de ce processus n'entrainait nullement une amélioration des conditions de vie des noirs. Si dans tel sens déterminé on peut parler de progrès, on continuait d'un autre côté à traiter le Noir comme un être inférieur. Aussi, même les Noirs qui avaient pu obtenir leur liberté essayèrent de s'éloigner le plus possible de leurs semblables ou de la condition que théoriquement la société réservait à ceux de leur race. C'est-à-dire que bien qu'arrivant à se libérer également de leur condition d'esclaves, les noirs continuaient d'être persécutés à cause de la couleur de leur peau non plus maintenant parce qu'on les considérait comme des esclaves, mais comme des personnes de catégorie sociale inférieure. Ce phénomène s'explique par le fait que même au déclin de l'esclavage, l'idéologie dominante était encore celle qui avait prévalu au cours des meilleures années du système esclavagiste. Cela impliquerait aussi que quelques-uns des secteurs dominés avaient assimilé cette idéologie.

SOCIALISATION IMPARTIALE DES NOIRS LIBRES ?

«Quand on inculque au Noir le sentiment de son infériorité il souffre de ne pas être blanc» (5)

De par la nature de l'esclavage à Santo-Domingo où beaucoup de Noirs, malgré leur passé d'esclaves furent impartialement intégrés dans la société, on ne saurait affirmer que les différences de couleur continuaient à être déterminantes pour la classification sociale comme pour les autres sociétés esclavagistes; car, précisément, la suspension de la traite négrière jointe à d'autres raisons de type économique et social, a contribué assez tôt à l'incorporation des noirs et des mulâtres libres aux fonctions traditionnellement réservées aux blancs, quoique les strates inférieures de la société continuaient d'être occupées par les hommes de couleur. A la fin du XVIIIe siècle, on ne pouvait affirmer que les noirs étaient nécessairement des esclaves, car le processus d'affranchissement se trouvait à un stade très avancé et même si tous les représentants de

la classe dominante n'acceptaient pas ceci comme une réalité, leur attitude n'a pourtant pas altéré l'originalité objective d'une telle situation.

Cependant, s'il est vrai que les esclaves non encore libérés étaient nécessairement des noirs, on ne pouvait affirmer que la couleur noire était synonyme d'esclave, puisqu'il existait aussi des noirs libres. Nous ne partageons pas tout-à-fait en cela l'opinion de Frank Moya Pons quand il dit : «Ainsi, peu à peu, l'esclave s'identifiait presqu'exclusivement au Noir, car le Mûlatre passait difficilement toute sa vie dans l'esclavage. On sait que le mulâtre ne voulait pas, même de loin, être considéré comme un noir parce que cela pouvait l'amener à être réduit de nouveau en esclavage» (6)

La situation était plus complexe : les mulâtres n'étaient pas les seuls à vouloir se distinguer des esclaves, les noirs libres aussi car ces derniers une fois libérés avaient plus intérêt que les mulâtres (qui tant bien que mal pouvaient s'assurer une certaine protection du point de vue somatique) à ne pas être confondus avec les noirs, le mot noir étant pris dans le sens d'esclave.

Ce processus d'affranchissement minait progressivement la «pureté raciale» de la classe dominante dans la mesure où celle-ci se voyait forcée d'accepter l'accès à certains emplois des gens de couleur; en outre, le croisement inter-racial était tel qu'il devenait de plus en plus difficile d'établir des différences sociales pures à partir de la couleur de la peau. Et c'est à ce moment précis que firent leur apparition les fameux «blancos de la tierra», terme utilisé par les créoles de Santo-Domingo pour se différencier des esclaves (nous considérons comme créoles non seulement les blancs ou mulâtres mais aussi les noirs). Cela veut dire qu'à partir de ce moment, personne n'acceptait plus de se considérer comme noir à Santo-Domingo, pour éviter ainsi d'être considéré comme esclave par le fait de s'appeler noir. Tous voulaient être blancs (blancos) quoique n'étant pas «de la tierra».

Cette progressive incorporation des nègres libres et des mulâtres aux postes sus-indiqués entrainait la diminution du noyau raciste de la société. Le problème de la discrimination cessait d'être une nécessité pour la reproduction économique du système et à ce stade, l'idéologie raciste trouvait refuge sous la protection chaque jour plus réduite de la classe dominante : d'élément structurel qu'elle était (l'idéologie raciste) elle devint l'attitude d'un groupe social qui prétendait se différencier à tous les points de vue des plus basses couches de la société.

Les mesures de ségrégation raciale bien qu'ayant pris naissance à partir du fameux «Code Noir» ne purent se maintenir; la tendance par exemple à former des villages de noirs disparut parce que ces derniers se trouvaient plongés dans les mêmes villes que les blancs. Ils ne se différenciaient pas par le lieu géographique qu'ils occupaient et ce n'était pas possible d'établir la grande division de la société en deux groupes à partir du simple critère de la couleur de la peau.

Ce grand mélange de races, empêchait finalement de trouver des blancs «chimiquement purs» et c'est pour cela que, selon nous, l'obsession de ce groupe raciste de préserver sa qualité ethnique s'est concrétisée dans une tentative de ranimer les critères de «pureté de sang» en grande partie délaissés par l'Espagne. C'était une façon de retrouver son identité avec une série de valeurs «purement hispaniques», valeurs qui dans le pays ne prédominaient pas de manière absolue car la culture de l'époque obéissait à un certain syncrétisme afro-hispanique et pas seulement hispanique.

Pour ceux qui avaient cette façon de voir, il ne suffisait pas seulement de posséder certaines caractéristiques somatiques, mais il fallait aussi prouver ses origines et pour cela posséder un arbre généalogique. Ainsi n'importe qui pouvait être blanc, l'important était ailleurs (7).

Naturellement, le syncrétisme en question s'est toujours produit au détriment du noir : «Même la colonisation s'est effectuée suivant un schéma de préjugé racial contre le noir et auparavant c'était contre les aborigènes des terres récemment conquises, et cette discrimination raciale noire fut à l'origine de cette tendance à la «blanchisation» dont l'aspect positif réside dans la fusion des valeurs culturelles des noirs et des blancs. Mais cette fusion engendra un mépris par le noir pour le noir; mépris que beaucoup de noirs ont assimilé » (8).

Entre temps. noirs et mulâtres engageaient une course vers la «blanchisation» et le faisait au détriment de leur propre origine, niant leur propre identité. Ils ne se sont pas incorporés en tant que noirs ou mulâtres mais comme bénéficiaires de la culture des blancs; par conséquent ils n'ont pas imposé leur participation au système, celui-ci les incorpora au moment voulu et sous la forme qui lui convenait.

Or, en dépit de la volonté des noirs et des mulâtres qui sont incorporés et des conditions qui leur sont imposées par les blancs , ils se sont intégrés

avec leurs propres normes et valeurs qu'ils n'arrivent pas à modifier complètement du fait de leur seule incorporation, mais au contraire font valoir même inconsciemment. C'est donc pour cette raison que l'on peut parler en République Dominicaine d'une culture native, fruit de la rencontre negro-hispanique.

Mais tandis que les hommes de couleur luttaient pour être acceptés des blancs, ils maintenaient par leur attitude la vigueur du racisme. Cela se manifestait, par exemple, par certains critères religieux : ils ont commencé à avoir honte d'être les détenteurs d'une religion propre et se disant catholiques de pratiquer des rites de religions africaines. En même temps, ils conservaient les critères esthétiques tout-à-fait occidentaux, parce que leur conception du beau se référait au blanc. On peut même dire que le seul fait d'être noir constituait pour eux une infortune car on ne pouvait y remédier. Ainsi ils sont poursuivis par la couleur de leur peau qui les dénonce à eux-mêmes comme des personnes laides et inférieures. On se nie comme noir mais persiste en nous le sentiment d'être noir.

Cependant, il n'a pas été possible d'organiser la ségrégation comme elle se pratique ailleurs, à cause du grand nombre de personnes de couleur indispensables à l'existence même du pays. Par contre, la diffusion d'une série de stéréotypes négatifs servaient de base à la discrimination des noirs permettant d'établir une «échelle d'acceptation et de rejet jusqu'au noir» qui comme dit W. Cordero «a ses fondements dans des facteurs objectifs tels que la classe sociale, l'occupation et le niveau d'éducation.» (9)

Aujourd'hui, la couleur de la peau ne constitue pas une barrière infranchissable pour l'ascension sociale, mais il existe certainement une relation étroite entre les possibilités d'ascension et la couleur de la peau en ce sens que la majorité des pauvres se rencontre parmi les noirs. On ne peut pas dire cependant qu'aujourd'hui la couleur constitue une barrière pour l'occupation de certains postes bien que parfois il soit plus difficile pour les noirs d'accéder à ces postes. Nous pouvons également affirmer que la ségrégation se situe plus au niveau économique qu'au niveau racial : on rencontre des noirs et des blancs dans les quartiers riches tout comme dans les quartiers pauvres des villes. Mais nous ne parlons pas pour autant d'harmonie entre les classes.

«Les noirs et les blanches ont horreur de forniquer ensemble. Alors, un jour un vaste nuage immaculé fut témoin de cette scène d'horreur. Pour élever de nouveau son coeur sensible, il se gava de café noir. Quand il éclata ce fut une pluie de mulâtres sur la terre.» (10)

Le problème racial à Santo-Domingo a acquis ses formes caractéristiques à l'époque coloniale et à partir d'elle. Le racisme s'est donc imposé comme une nécessité de la domination coloniale dès ses premiers moments dans l'île. Comme conséquence de l'esclavage pratiqué sur des gens de couleur différente de la leur, les colonisateurs se sont vus forcés de diviser la société en deux grands groupes : ceux qui travaillent — naturellement des noirs — et ceux qui non seulement ne travaillent pas mais contrôlent et dominent les principaux moyens de production. Autant dire que la condition de chacun pouvait être déterminée à partir de la couleur de sa peau. Dans ce premier temps de l'esclavage, la ségrégation s'est imposée comme moyen de domination.

Le conflit racial en République Dominicaine étant le produit direct de la période coloniale lié naturellement à toute une série d'éléments culturels, on doit se garder de la présenter comme un problème en soi, ou comme un sous-produit direct de l'esclavage; car s'il est vrai que chez nous le racisme s'est installé à partir de l'esclavage, ailleurs ce mode de production a pu se réaliser sans l'apport du racisme.

Ce que l'on peut affirmer c'est que les éléments raciaux impriment des caractéristiques spécifiques aux différences sociales. La non-compréhension de cette relation pourrait induire certaines gens en erreur en ce qui a trait à la fonction des races dans une société concrète, renforçant d'autre part cette croyance dans le fait qu'une société puisse effectivement se structurer à la base sur de simples différences biologiques et que de telles différences puissent expliquer d'autres problèmes sociaux.

Si nous acceptions ces tendances comme certaines (voyant le problème racial comme quelque chose d'isolé quant à son pouvoir explicatif) nous serions obligés d'accepter que «les Espagnols du XVIe siècle vinrent en Amérique

à cause de leur sentiment de supériorité culturelle» (11). Une telle assertion ne mérite pas de commentaires parce qu'elle n'est pas la conclusion d'une véritable analyse du problème racial, «en termes de structure sociale, voyant les relations raciales comme une esquisse de relations sociales qui n'est nullement universelle ou inévitable, mais qui se dessinerait dans certaines situations sociales spécifiques.» (12)

Pour accepter de telles réflexions, il faut concéder un sens sociologique et historique au concept de race, et ne pas l'admettre seulement dans les étroites limites de la biologie, car limitée à cette vision, une compréhension du préjugé racial et de la condition des hommes de couleur en Amérique Latine n'est pas possible : cette réalité sociale présentant une vraie mosaïque en ce qui a trait à la question de couleur.

Dans le cadre social, il faut établir la relation existant entre le problème racial et les classes sociales, car à simple vue, on ne perçoit pas la relation directe entre l'origine du racisme et l'organisation en classes de la société. Ce phénomène peut donc se confondre avec un critère propre de stratification sociale ou nous amener à voir les différences imposées par le racisme comme cause d'ordre culturel sur lesquelles influe «l'image du modèle somatique». (13)

A partir de là, nous pouvons affirmer que l'esclavage des différents pays d'Amérique Latine est déterminé en grande partie par le type de système économique implanté, par le caractère de la société dominante dans chaque cas et en plus par le niveau de développement acquis par chaque classe à l'intérieur de ces sociétés concrètes. D'où notre adhésion à l'idée exprimée par E. Genevese : «l'esclavage dans les Amériques eut aussi une base raciale et pourtant, nous devons comprendre cela non seulement comme une simple question de classe, mais comme une question de classe ayant une dimension raciale profonde que nous ne pourrons appréhender qu'en tant que produit particulier de chaque régime esclavagistes.» (14)

INDIEN : UNE CATEGORIE SOCIALE

« Les éléments africains et indigènes se sont fusionnés, sans doute, en produisant, dès le début, des situations hybrides que le nègre a enraciné dans l'île de Saint-Domingue et dans les Antilles». (15)

Aux XVIIIe siècle, il s'est produit vers la colonie espagnole un fort courant migratoire d'esclaves noirs venant de la partie française, tant à cause d'une série de facteurs d'expulsion propres à l'économie de plantation qu'à cause d'éléments d'attraction qui se vérifiaient dans la colonie voisine : les conditions de vie des noirs à Santo-Domingo étaient moins dures que celles existant dans la partie française, compte tenu de toute une série de raisons d'ordre économique et social qu'il serait trop long d'analyser ici (16)

Les fuites constantes de nègres de la partie française étaient très profitables aux Espagnols car, étant donné que la colonie de l'Est vivait un peu en marge du négoce de la traite, les noirs arrivés par cette voie étaient peu nombreux. La majeure partie arrivait de la manière déjà exposée. D'où la politique des Espagnols face à ces évasions laquelle consistait à cacher les esclaves en fuite pour qu'ils puissent aider à l'élevage, aux travaux domestiques dans les fermes et dans les foyers des blancs.

Nombreux furent les recours utilisés par les noirs de la partie de l'Ouest pour que les réclamations de leurs anciens maîtres français n'aient aucun aboutissement à l'Est. Mais l'échapatoire qui retient le plus notre attention ici est précisément celui qui consiste pour les noirs de l'Ouest à se faire appeler «Indios» (17) une fois qu'ils se trouvent en partie orientale.

Cette attitude trouve sa justification dans le fait qu'une fois arrivés à Santo-Domingo, les noirs voulaient rompre tous les liens qui les rattachaient à leur passé immédiat. Pour cela, ils se faisaient passer pour «criollos» et ils le faisaient surtout parce que les authentiques de l'Est tentaient de nier leur passé africain et de s'identifier aux anciennes peuplades de l'Ile, (quoique cette identification n'ait pas de sens par le fait que dans l'Ile il ne subsistait aucun groupe aborigène qui aurait pu s'y reproduire). Cela ne fut plus qu'une identification psychologique avec un autre groupe qui les avait précédé dans le rôle de «victimes de la colonisation». Bien que ce fut une attitude «anti-hispanique», elle était quand même honteuse dans la mesure où elle tendait à rejeter la vraie origine du noir.

Comme nous l'avions fait remarquer, quelques mulâtres et créoles s'étaient fait appeler «blancs de la terre», alors que pour les noirs, il était indubitablement plus facile de se faire passer pour «indiens». Mais le plus intéressant à sou-

ligner ici, c'est l'apparition du terme «Indio» et son développement comme «pratique» raciste adopté par le secteur le plus écartelé pour se défendre, en principe, d'un autre mode de persécution.

De manière un peu spéculative, nous pouvons dire qu'au fur et à mesure que se développait le processus de «mulatrisation» apparaissait progressivement les nuances que l'on pouvait identifier aux fameux «indios» dominicains. Ces nuances allaient de l'«indien obscur» jusqu'à l'indien au teint clair, suivant qu'il se rapprochait du noir ou du blanc.

Une telle création a un sens profond dans le pays, car là où le vrai indien occupe le rang social le plus bas, ce terme a un caractère péjoratif et implique la même chose que nègre dans les pays du monde où le racisme est plus rigoureux. D'un autre côté, il est notoire que les classes dirigeantes de l'Est, tout en refusant au «negro» la moindre participation dans la formation de la «dominicanité», ont rendu un culte traditionnel aux Indiens au moment où ils se voyaient contraints de se manifester contre la domination coloniale espagnole, présentant la race indigène comme la seule qui compte en matière de souffrance et de mauvais traitement de la part du colonisateur.

Face à tout cela, un silence étrange est observé sur l'apport noir; autant dire que l'argument «indigéniste» est soulevé comme une arme à double tranchant, tant pour cacher aux «nègres» leur vraie origine que pour les porter à se croire «indiens», car dans ce sens, ils perdent l'opportunité de nouer avec leur «identité», un vide extraordinaire de trois siècles les séparant de leur pseudo «racines» (vide allant de l'extermination des indiens jusqu'à la proclamation de l'indépendance dominicaine)

D'autre part, pour que les blancs ou les mulâtres ne se trouvent pas un passé «noir» on a arrangé la chose. On a appliqué une teinte d'«indio» à leurs vrais ancêtres. Ainsi il n'y a pas lieu de s'étonner que notre classe dominante soit indigène contrairement à celles du reste de l'Amérique latine qui se déclare ouvertement anti-indigéniste (bien que plus d'une fois la démagogie les porte à parler d'un certain indigénisme pieux). Parfois aussi, ce fameux argument est utilisé comme moyen de cohésion, de cohabitation, de concorde, car tous les secteurs se trouvent représentés par les mêmes ancêtres. Ceci contribue en outre à libérer de toute charge la conscience de ceux qui pratiquent la discri-

mination contre les noirs, qui n'ont rien de commun avec la «dominicanité».

Les conditions dans lesquelles ont abouti l'indépendance dominicaine ont favorablement contribué à l'accroissement d'un tel préjugé anti-nègre et au renforcement de l'indigénisme. En effet, les combats qui ont mené à l'indépendance ont été basé sur des arguments raciaux contre la domination haitienne. Cette discrimination contre les haitiens dure aujourd'hui encore car les noirs dominicains en plus de s'appeler «indios oscuros» considèrent que les haitiens sont eux des noirs tout en joignant cette épithète à une série de raisonnements d'ordre économique qui traditionnellement sont diffusés dans le pays.

Ainsi, tandis que la «fille ainée de la décolonisation» entreprit sa guerre d'indépendance avec une très forte nuance anti-colonialiste et en cherchant sa propre identité (nous ne voulons pas dire qu'elle l'a conquise), nous autres nous avons conquis notre indépendance en niant notre identité.

Nous ne voulons pas, du reste, que l'on pense que nous sommes en train de poser la nécessité pour les dominicains de s'accrocher aux critères de la négritude, car ceux-ci ne se trouvent pas non plus en pleine réalisation dans le pays. En effet, il ne s'agit pas d'un milieu où la culture noire est décisivement prédominante. Nous ne voulons pas non plus que soit nié l'apport hispanique à la «dominicanité» car il s'agit là d'un fait incontestable. Ce que je crois réellement, c'est qu'il est nécessaire que nous nous voyons tels que nous sommes (18).

Autant dire qu'en République dominicaine, on a prétendu créer une nouvelle couleur : l'indien, démarche tout à fait absurde de vouloir plaquer ce terme sur certaines catégories raciales qui ont déjà leur nom propre : «mulâtre» et «noir» . Et cette pratique s'est maintenue comme un désir d'étayer les différents degrés d'aliénation des dominicains.

Nous considérons que dans cette tentative de recherche de notre propre identité une tâche importante serait d'intensifier les travaux d'investigation qui apporteront une explication plus rigoureuse à toutes ces déviations dans l'expression de notre culture, pour que chacun comprenne progressivement que nous ne sommes pas des Indiens (même si l'employé affecté à délivrer la carte d'identité prétend nous l'inculquer et le porter dans un tel document). Nous sommes blancs, mulâtres, noirs, mais à Santo-Domingo il n'existe pas d'Indiens

C'est un grand paradoxe : dans un pays où les Indiens furent exterminés depuis quatre siècles, et où ils n'ont laissé aucun héritage culturel durable, on insiste encore à trouver une tradition qui n'existe pas et à lui rendre un culte. Ceci explique que les musées dominicains soient très préoccupés par l'héritage «Indien» et laissent dans l'oubli les noirs.

Ruben Silié

NOTES

(1) Genovese, Eugène: «Capitalismo y esclavitud». Edit. Ariell, page 173

(2) Nous faisons référence ici à l'esclavage typique

(3) On appelait «manumisas» les esclaves qui acqueraient leur liberté.

(4) Moya Pons, F. : «Nuevas consideraciones sobre la historia de la poblaciòn dominicana : curvas, tasas y problèmes», in Revista Eme y Eme. No. 15, 1974.

(5) Zahar, Renate: «L'Oeuvre de Frantz Fanon», Paris, Maspero. Page 43.

(6) Candelier, Bruno R.: «Los valores negros en la poesia dominicana», in Eme y Eme. No. 15, 1974, page 30.

(7) idem.

(8) Idem.

(9) Cordero, Walter: «El tema negro y la discriminaciòn racial en la Republica Dominicana», in Revista Ciencia. No. 2, 1975, page 262.

(10) Depestre, René: «Aforismos y parabolas del Nuevo Mundo», in Revista Casa de las Américas. No. 36–37, page 95.

(11) Marion Glean O'Callaghan et Nicolas Guillaumin : «Race et race ... le monde 'naturel' en sciences humaines» in l'Homme et la Societe No 31 – 32, 1974. page 202

(12) Idem, page 207.

(13) Voir : Verena Martinez Alier : «Cor Como simbolo de classificaçao so-

cial», in Revista de Historia. No. 96, 1973. Sao Paulo, page 472.

(14) Genovese, E.: Op. Cit., page 279.

(15) Veloz Maggiolo, Marcio : «Remanentes culturales indigenas y africanos en Santo Domingo», in Revista Dominicana de Antropologia e Historia. Décembre-janvier 1974.

(16) Ruben Silié : «Economia, esclavitud y poblaciòn. Ensayos sobre el siglo XVIII».

(17) Voir Debien, G.: «Les colons des Antilles à la fin du XVIIIè siècle», et Moreau de Saint-Méry : «Description de la partie espagnole de l'Ile».

(18) Candelier, B.: Op. Cit., page 31 : «Como antillano,el dominicano no puede ser antihispanista ni cultivar un prohispanismo con desmedro de los perfiles configuradores de lo nacional propio, como tampoco acentuar la negritud con detrimento de los rasgos autoctonos conformadores de la propia identidad. Pero de ningun modo, menospreciar nuestra filiacion».

CAP TRAVEL SERVICE

Commerçants étudiants, résidents, touristes, pour vos voyages, achetez vos tikets à
CAP–TRAVEL SERVICE
Un personnel courtois et entrainé y est à votre entière disposition.
CAP–TRAVEL SERVICE
Compétence, Sérieux, Rapidité.
Agence de voyage
15, Avenue Marie-Jeanne
Cité de l'Exposition



SALVITAE ®

NEPHRITE CYSTITE PROSTATITE URETRITE

Le SALVITAE neutralise promptement l'urine acide, caractérisée par une sensation d'ardeur, réprime le désir fréquent d'uriner, soulage toute irritation et inflammation de la Vessie et des Reins, enlève et dissout toutes les matières solides qui se trouvent dans l'urine, et a un effet diurétique et antiseptique à la fois curatif sur les canaux urinaires.

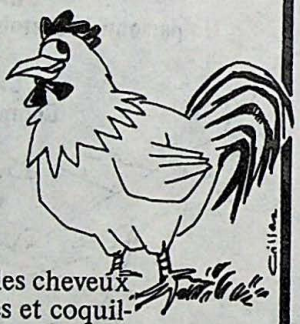
Dose : Une cuillerée à thé dans un verre d'eau
toutes les quatre heures.

JOSEPH NADAL & CO.
distributeur Exclusif

LES PATES ALIMENTAIRES

COQ

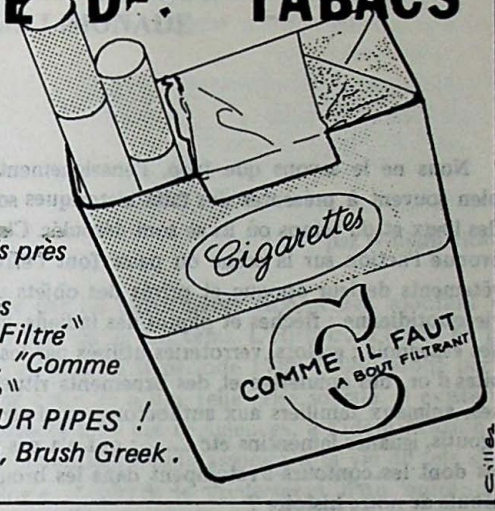
Vous offrent:



le macaroni, le vermicelle gros et moyen, les cheveux d'ange ou fidelini, les nouilles, les coquilles et coquillettes, le spaghetti, les coudes, les lettres et chiffres – Rondelles :

En carton de 6 livres – En sachets de 3 et 1 livres –
PRIX AVANTAGEUX

COMPAGNIE DES TABACS COMME IL FAUT



A votre Service depuis près de 50 ans .
Fabriquant des cigarettes "Splendid", "Splendid Filtré" "Comme il faut Filtré", "Comme il faut Mentholée Filtrée" "Marlboro", TABAC POUR PIPES ! Kentucky Club, Flanders, Brush Greek .

Pharmacie Séjourné

Fondée en 1864
Etienne SEJOURNE
(1889-1964

Fremy SEJOURNE
(1889-1937)
Raoul et Max-SEJOURNE
(1937)
LABORATOIRE
D' ANALYSES
Laboratoire de prépa-paration d'ampoules stérilisées --- Port-au-Prince

Rhum Barbancourt

●●●

Apprécié depuis 1862
57, Rue des Césars, 57

Tel : 2-0710
Port-au-Prince

A LA RECHERCHE DES TEMPS ANCIENS

Nous ne le savons que trop, l'enseignement de l'Histoire d'Haiti consiste bien souvent à présenter des faits historiques sous un éclairage qui les dissocie des lieux et du temps où ils se sont déroulés. C'est pourquoi les acteurs dont on évoque l'action sur la scène du passé font l'effet d'être irréels, dépouillés des vêtements de leur époque et privés des objets usuels qui participaient de leur vie quotidienne : flèches et piques des indiens, arquebuses, dagues et poignards des espagnols ; grelots, verroteries utilisés par les conquérants en échange de pépites d'or, des amulettes et des ornements rituels que leur offraient les indigènes; animaux familiers aux authoctones et si étranges aux yeux des européens: agoutis, iguanes lamentins etc ..... : qui n'a pas lu des textes décrivant ces choses dont les contours s'estompent dans les brouillards des temps lointains des débuts de notre histoire ?

Mais combien peu nombreux sont ceux capables d'évoquer en imagination la réalité de ces choses ?

Un de ces êtres d'exception est certainement le Docteur William HODGES, missionnaire et médecin, mais aussi chercheur passionné des vestiges du passé de notre terre. Découvreur du site longtemps perdu de Puerto Real, la ville espagnole fondée en 1503 sous le commandement de Nicolas de Ovando, le Docteur HODGES participe au projet d'excavation archéologique de ce site entrepris par l'ISPAN, avec l'aide généreuse de l'OEA.

Nul mieux que lui ne pouvait présenter au public avec cette spontanéité chaleureuse qui le caractérise ce projet qui doit à son dévouement d'avoir pu voir le jour.

Albert MANGONES
Directeur-Général
Institut de Sauvegarde du Patrimoine National

PUERTO REAL – EXCAVATIONS DANS LA PLAINE DE LIMONADE

par William Hodges

L'Histoire est souvent peinte par les participants eux-mêmes, ajoutant certaines couleurs qui favorisent le rôle qu'ils ont tenu. L'Histoire d'Haiti, en portant l'accent sur les grands évènements de la période 1789-1804, oublie parfois les circonstances qui ont amené cette île à une telle crise sociale. Il existe une science qui se consacre à la correction de ces négligences, à l'identification des sites historiques et à la récupération des objets associés à la vie de tels sites. Cette science est l'Archéologie. Même le creusement d'un simple trou pour le poteau d'une case laisse dans le sol une marque ineffaçable, permettant ainsi aux archéologues de reconstruire les contours d'une ancienne demeure. Des fouilles archéologiques, analysant soigneusement les diverses couches de la terre, peuvent non seulement retrouver certains vestiges de la vie d'autrefois, mais elles peuvent également rétablir l'ordre des évènements, la nature des occupations humaines et même les caractéristiques et les idées de la culture de l'époque.

Il y a en ce moment, travaillant dans la Plaine de Limonade, une équipe archéologique qui espère faire ressusciter la période espagnole de notre île. La ville de Puerto Real, fondée dans la Plaine du Nord en 1503, et perdue depuis le début du XVIIème siècle, a été retrouvée sur l'habitation Montholon, à quelques kilomètres au Nord du bourg actuel de Limonade. Cette équipe, dirigée par l'Institut de Sauvegarde du Patrimoine National (ISPAN) et financée par l'Organisation des Etats-Américains (OEA), organise et coordonne les fouilles. La première étape des travaux s'est assignée quelques modestes objectifs :

1.— L'établissement d'un quadrillage de référence sur le terrain et la mise en place d'une borne de repère.

2.— Le tracé d'une carte topographique partielle du site, contenant le complexe des structures de l'ancien centre de la ville.

3.— Des sondages du site soupçonné d'être l'église, afin de déterminer la nature de ce bâtiment.

4.— L'analyse et la conservation des objets recouvrés de ces tranchées, afin de savoir la nature et la quantité de ces objets qui ont survécu à plus de 400 ans d'enfouissement.

Après quelques semaines sur les lieux, nous pouvons dire que le site a dépassé nos espérances. Nous avons démontré l'évidence de cinq occupations humaines distinctes :

1) Epoque Précolombienne

Situé sur la rive droite de l'ancienne Rivière du Fossé, sur un terrain un peu élevé, le site de Puerto Real fut choisi quelques siècles avant Colomb, comme cadre d'un village indien de la culture Meillac. Les vestiges de ce village indien sont partout en évidence sur la surface du site, s'étendant sur le sol stérile et argileux qui forme la base de cette partie de la plaine.

On rencontre à chaque pas des morceaux de coquillages, des tessons de poterie, des os de poissons et de rongeurs dans une couche de sol très noire, les traces de plusieurs années de cuisine indienne. Ce sont les fragments de poterie qui nous permettent de diagnostiquer l'origine de cette couche indienne : la décoration rectilinéaire ou en hachures, la surface peu polie, les anses zoomorphiques et la forme des vases évoquant souvent les contours d'un navire. (Voir la planche du vase meillac à l'anse au hibou). La datation du village par la méthode du carbone 14 n'a pas encore été faite, mais selon les renseignements obtenus des Professeurs Rouse et Crusent, éminents archéologues de la région Caraïbe, la culture Meillac existait sur le sol d'Haiti entre le IXème et le Xème siècles. Même les poteaux de leurs maisons sont encore visibles, et ces fouilles contribuent à une meilleure étude de la culture Arawakienne Meillac.

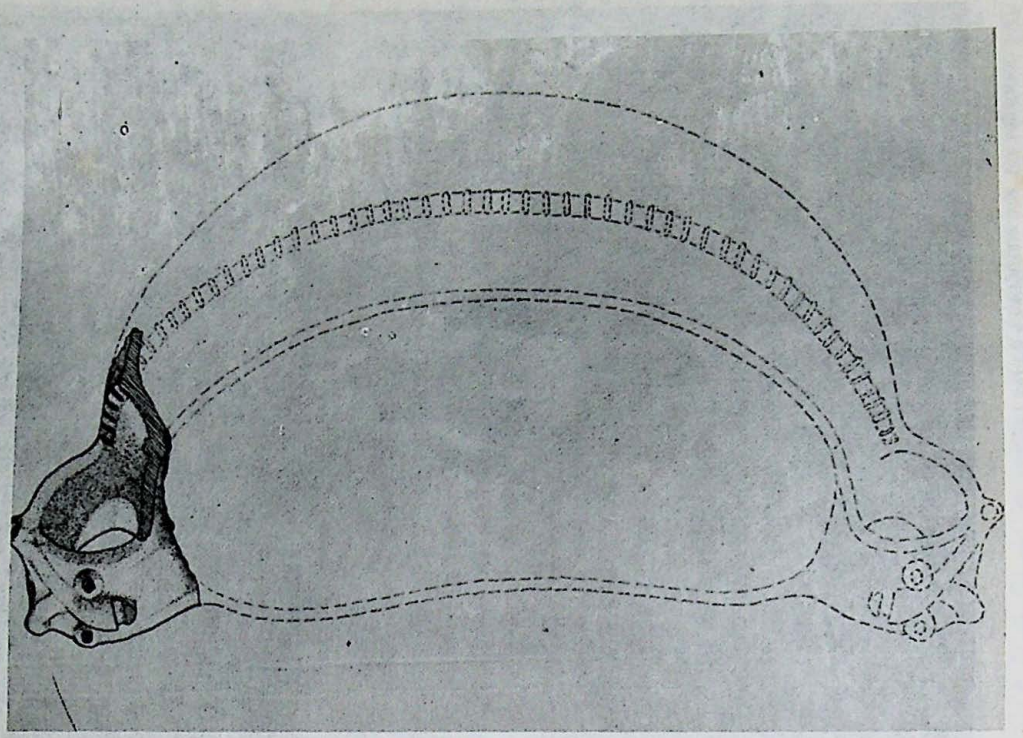
2) Les Premiers Etablissements Espagnols.

La deuxième couche, succédant à la plus inférieure précolombienne, révèle quelques vestiges des premiers établissements espagnols qui doivent remonter jusqu'aux premières années de la ville de Puerto Real. Nous parlons donc,



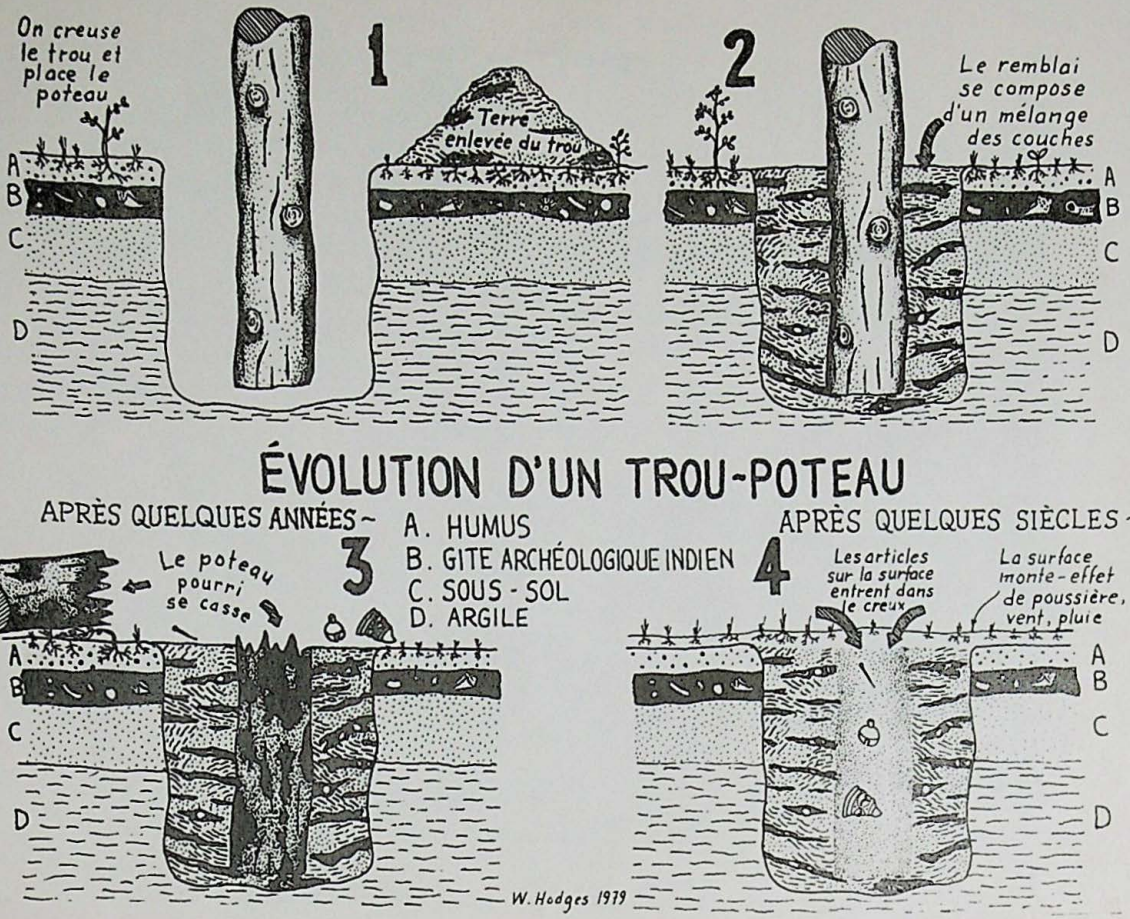
Anse d'un vase Meillac suggérant une tête de hibou . (voir verso)

NUMERO: 147





Commençant un carré 2m x 2m



Evolution d'un trou-poteau

d'une date assez reculée, quelques onze années après l'arrivée de Christophe Colomb sur nos côtes. Selon notre hypothèse, nous aurions trouvé les restes de quelques cases rudimentaires érigées dans cet endroit par les premiers conquérants (Conquistadores). Comment soutenir cette hypothèse ?

Il nous faut tout d'abord dire quelques mots sur la technique archéologique qui nous permet de reconnaître les vestiges d'un ancien poteau, car :

L'enfoncement d'un poteau change le sol d'une manière permanente :

Réfléchissons un moment sur la méthode d'enfoncer un poteau vertical en bois. On creuse d'abord un trou, dérangeant ainsi d'une manière permanente la texture homogène du sol originel.(Voir la planche qui traite d'un trou-poteau, Fig. no. 1). Après avoir placé le poteau dans le trou, on remplit le vide qui reste avec la terre que l'on vient d'extraire. Mais maintenant, il y a un mélange des couches originelles; les éléments antérieurement en surface se retrouvent à la base du trou. (Voir fig. no. 2 de la même planche). Au yeux des experts, ce remblai autour du poteau est bien reconnaissable, même après quelques siècles. Les objets retrouvés en fouillant ce remblai, remontent donc, à l'époque de l'érection de la case.

Comme chacun le sait, un poteau enfoncé dans le sol d'un pays si humide ne peut durer que quelques décennies, pendant lesquelles il pourrit et se casse. Le bout enfoncé dans le sol pourrit à son tour, et les objets qui se trouvent en surface, à ce moment là, (épingles, tessons de céramiques, balayures ...) peuvent ainsi se loger dans le creux créé par le pourrissement. Quand nous trouvons un grelot, comme cela est arrivé, dans le creux d'un poteau, nous pouvons le tenir comme étant l'un des plus anciens de notre île, remontant à cette période où les espagnols troquaient ces bagatelles contre l'or des indiens. (Voir Figs Nos 3, 4 de la même planche). (Voir aussi le cliché du grelot trouvé dans un trou-poteau et «nettoyé» par électrolyse au Laboratoire de Limbé . On peut encore distinguer sa marque de fabrication, entendre son son, chose merveilleuse aux oreilles des Indiens).

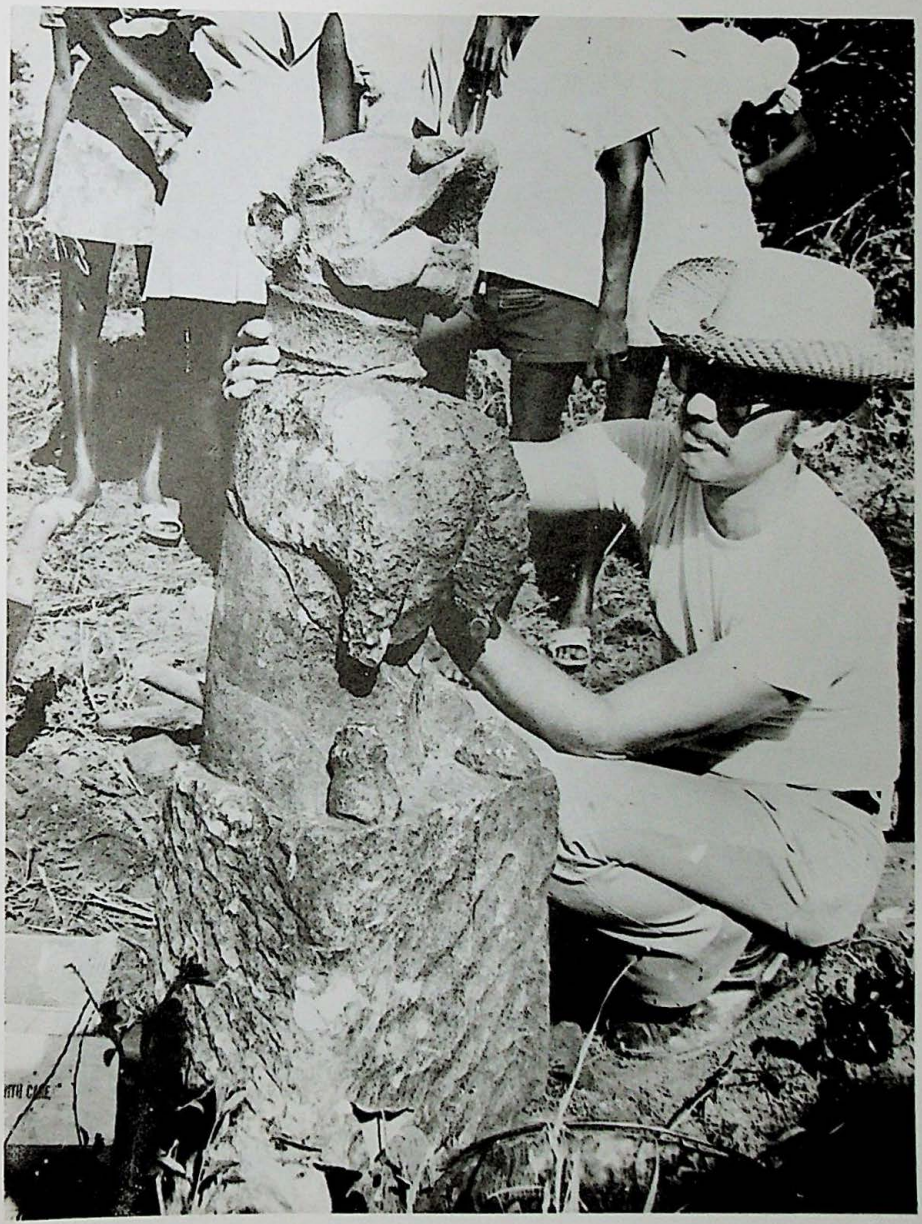
Au début de la Conquête espagnole, on trouva que les Indiens aimaient beaucoup les objets métalliques de facture européenne, tels que grelots (petites sonnettes autrefois utilisées en fauconnerie), ferrets en bronze (partie métal-

lique d'un lacet) et les pièces de monnaie en cuivre. Imaginez notre plaisir, d'avoir non seulement retrouvé le grelot mentionné ci-dessus, mais d'avoir trouvé aussi un ferret — «véritable aiguille trouvée dans une botte de foin» — le premier, sans doute jamais mis à jour dans la République d'Haiti. Ces objets, si souvent rencontrés chez les anciens chroniqueurs, et totalement inconnus de notre génération, évoquent pour nous ce siècle pendant lequel les premiers haitiens reçurent les voyageurs espagnols. Innocents de tout capitalisme, les indigènes troquaient 2 castellanos et demi d'or contre un de ces petits ferrets de bronze ... et cela d'après la déclaration de l'Amiral Christophe Colomb lui-même.

3) Puerto-Real – Ville Florissante

Au dessus de cette couche qui apparemment appartenait au premier établissement espagnol de Puerto Real, fondé à peine onze années après la découverte, nous avons rencontré les vestiges d'une solide construction. Il faut tout d'abord dire que nous avons été mis sur la piste de cette ville par la découverte en 1975 de quelques pierres taillées sur cet emplacement. L'auteur s'intéresse depuis plus de vingt ans à redécouvrir la petite forteresse de la Nativité (La Navidad) bâtie par les gens de Colomb dans les premiers mois de l'année 1493 et brûlée avant son retour en novembre de la même année. Les recherches dirigées dans ce sens nous ont amené à quelques monticules de terre sur l'habitation Motholon, où les pierres taillées venaient d'être mises à découvert par un tracteur. On ne pouvait voir que quelques centimètres de chaque pierre, mais assez pour se rendre compte qu'elles avaient été taillées. Le déterrement de ces pierres a été assez surprenant. L'une de ces pierres en effet avait la forme d'une gargouille, sculptée à l'image d'un éléphant ! (Voir photo de la gargouille). La présence de ces pierres bien sculptées suggérait que ces monticules appartenaient auparavant aux grands bâtiments de la ville ... soit à une église, soit à un Hôtel de Ville. En retournant sur ce site dans le cadre du projet de l'ISPAN patronné par l'O.E.A. nous nous sommes naturellement dirigés vers le même monticule où avait été découverte la gargouille.

Les tranchées ne nous ont pas déçus. Sous le sol de ce monticule, nommé «Building A» nous avons pu détecter les restes d'une grande structure de 24m de long sur 5 m de large, proportion en bon rapport avec les dimensions bien connues des premières églises espagnoles à une nef, construites dans le Nouveau Monde. Bien que la plupart des matériaux de construction eurent été enlevés au

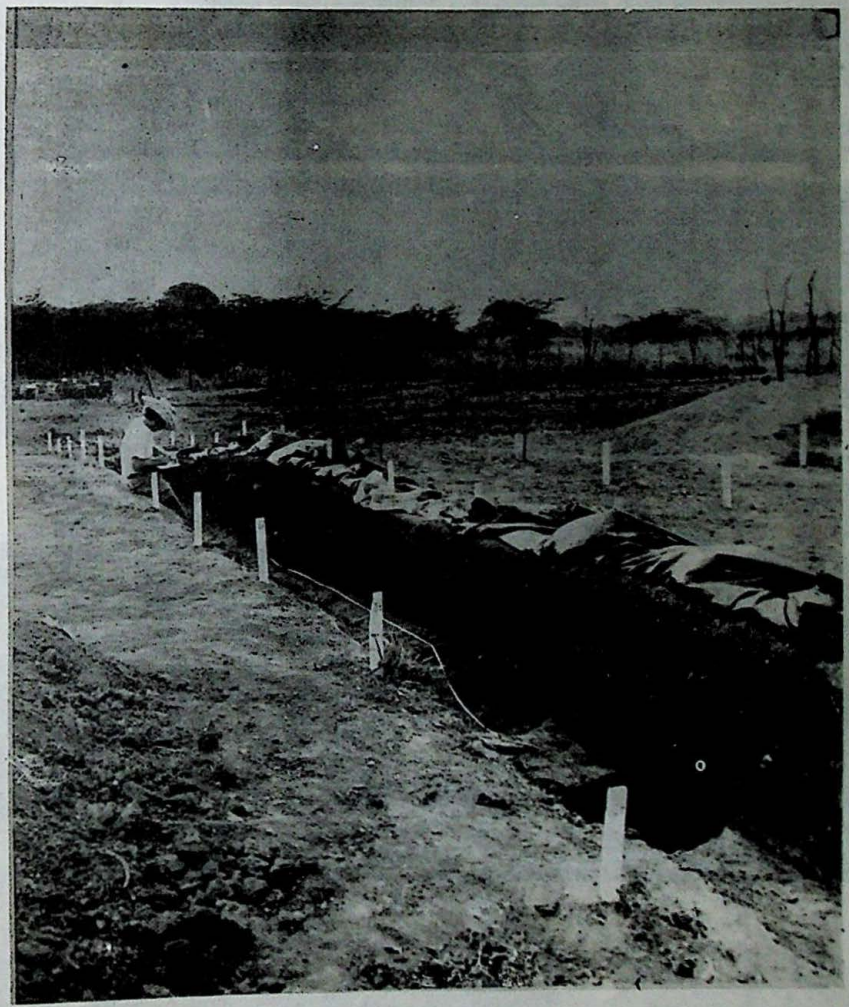


Gargouille en forme d'éléphant . Roche calcaire coralienne

Ecu d'azur,
ondé,
chargé d'un navire d'or



BLASON DE LA VILLE DE PUERTO REAL

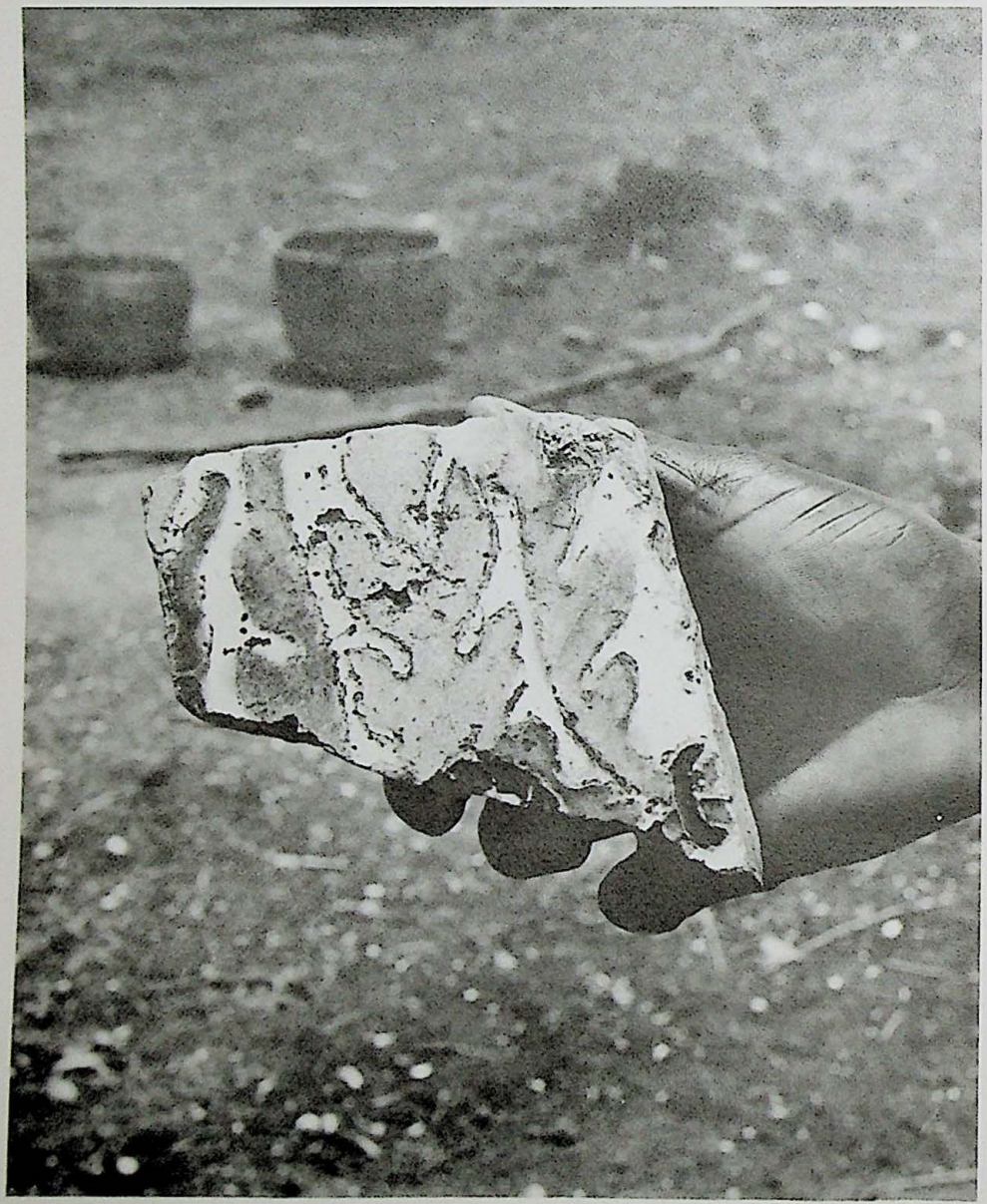


Le site et les fouilles.

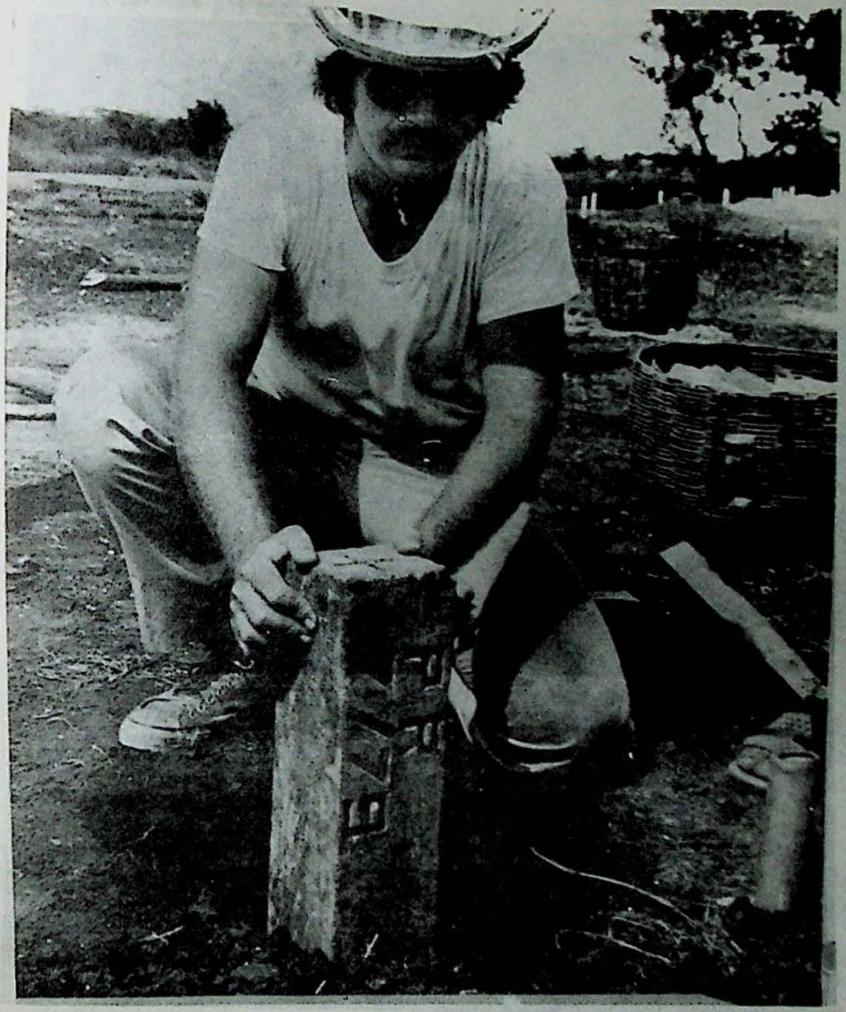

PR-B14A
07N76E
Level II



Colonne de pierre taillée .Ornement d'une fenêtre?



Tuile du type «Cuenca». Décor hispano-moresque



Mise en place d'une borne repère

NUMERO: 147



Gargouille trouvée sur le site de «l'église».

XVIIIème siècle, on a pu retrouver une abondance de roches, de briques et de même quelques morceaux de pierres taillées. Tout parle d'un bel édifice soigneusement érigé dans la plaine de Limonade, avec fondations en pierres murs en briques embellis de corniches, de nervures, et de petites colonnes. Nos fouilles ne sont pas encore complètes, mais si elles confirment effectivement l'hypothèse en faveur de l'église de Puerto Real, nous sommes devant l'une des premières églises du Nouveau Monde

La date de construction doit remonter jusqu'aux années 1526-27 à la même époque où l'église et le Monastère de Puerto Plata furent bâtis par les soins de Fray Bartolomé de las Casas.

4) Au Déclin de la Ville

La quatrième utilisation humaine de ce site nous semble avoir eu lieu au déclin de la ville, vers la fin du XVIème siècle. A l'extérieur du grand bâtiment déjà décrit, et l'entourant, il y a des dépendances qui ne pouvaient être que des galeries. Une couche contenant des fragments de faience espagnole (Maiolica), des morceaux de verre vénitien, des pièces de cuivre, et une abondance d'os d'animaux domestiques tels que le boeuf, la chèvre ou le porc montre à l'évidence que ces dépendances furent habitées. L'usage domestique de ce grand bâtiment à la fin de son existence, évoque l'image d'une ville quasi-abandonnée, ainsi que d'une qualité de vie qui ne respecte plus, ou ne peut plus maintenir les édifices du passé. Nous voilà donc en présence de la lassitude qui existait dans toute cette zone de la colonie espagnole des dernières années du XVIème siècle après le départ des gens plus vigoureux pour les nouvelles conquêtes du Mexique et du Pérou. De plus, les Indiens ont disparu, soit par extermination ou par épidémie, et la côte du Nord (la Banda del Norte) n'était plus défendable contre les intrusions de corsaire anglais et hollandais..

On peut imaginer qu'après l'ordre de dépeuplement de 1606 , lorsque les populations de Yaguana , Bayaha furent déplacées vers l'Est, cette région de l'île possédait toujours quelques nomades, qui n'avaient pas obéi à l'ordre de Santo Domingo et qui vivaient de chasse et de pêche dans les édifices laissés par leurs prédécesseurs. La grande quantité d'os d'animaux domestiques découverts rappelle cette époque, décrite dans les manuels d'histoire lorsque le bétail était en surabondance, au début du XVIIème siècle.

5) Les Démolisseurs Français du XVIII ème siècle

Les français connaissaient ces ruines sous le nom de «Chateau de Colomb». Dans ses investigations relatives à l'histoire de Christophe Colomb, Moreau de Saint Méry avait visité cet endroit en 1787, croyant qu'il s'agissait du fort de la Nativité. Il nous dit que ces bâtiments «ont été démolis pour construire les bâtiments de l'habitation Destouches à qui ce local appartenait alors». (*Description*, 3ème édition, 1958, Tome I, p. 213). Dans nos fouilles actuelles, nous n'avons récupéré que deux petits souvenirs de cette époque; ce sont deux morceaux de pipe hollandaise en terre cuite et de couleur blanche. Ils ont été recouvrés dans le sous-sol, au-dessus des masses de débris laissés par les démolisseurs du XVIIIème siècle qui s'étaient servis de briques et de pierres de la cité royale pour ériger leurs habitations.

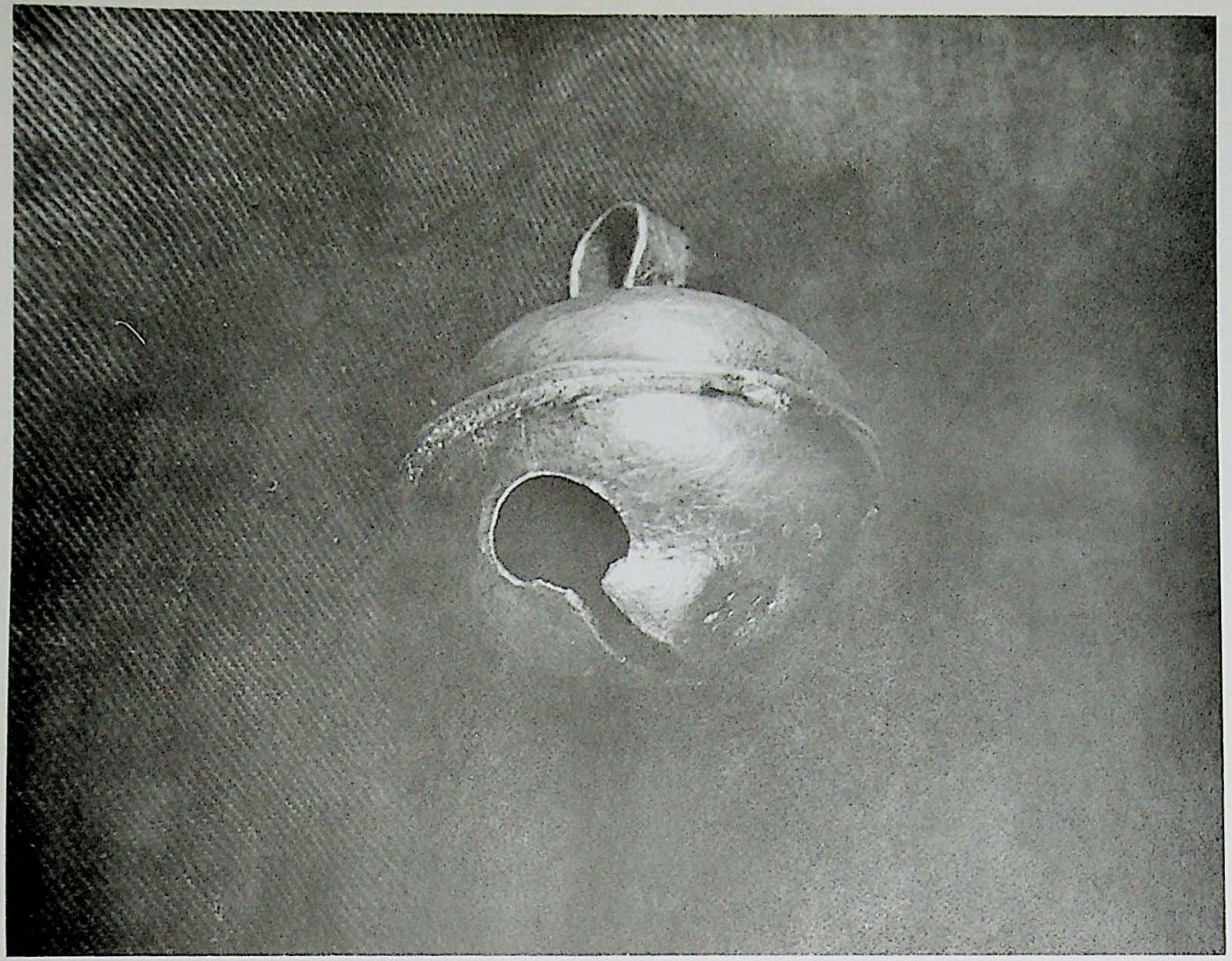
L'Importance de ces études

Pourquoi devons-nous nous intéresser à un tel site ? Le phénomène du Nouveau Monde, que nous vivons jusqu'à nos jours, c'est effectivement le contact et le conflit entre les cultures de l'ancien et du Nouveau Monde. Les premiers contacts eurent lieu dans des endroits comme Puerto Real où était appliquée la politique de répartition (encomienda) et de colonisation. Ce furent les espagnols qui les premiers introduisirent le nègre d'Afrique en Haiti. Les origines de tous les problèmes politiques, sociaux et philosophiques de notre ère remontent à ces jours où les espagnols découvrirent le Nouveau Monde. Par ces fouilles et les études qui en résulteront, nous espérons recouvrir de chair, les os décharnés de l'Histoire.

William H. Hodges
Photographie : Paul T. Hodges.



pièces de monnaie espagnole 4 maravedis 16ème siècle|restaurées par l'électrolyse



Le grelot

DANS L'IMPRIMERIE LE COÛT FAIT PERDRE LE GOÛT;
NOUS LES AVONS RECONCILIES...

183, Rue du Centre
2-4994

IMPRIMERIE LE NATAL S.A.
LE NATAL
EDITIONS ET IMPRESSIONS

Ave. Haile Selassie
6 2547, 6 2548

Vous Offre En Conséquence :
en Monochromie, en Dichromie, en Trichromie, en Quadrichromie

Posters	Supports Publicitaires	Formes Commerciales
Affiches	Cartes Commerciales	Polices d'Assurance
Papillons	Papiers à Lettre	Prospectus
Brochures	Cartes de Visite	Annuaires, Index
Catalogues	Cartes de Correspondance	Courrier Direct, Actions
Listes de Prix	Magazines	Cartes de Mariage
Circulaires	Etiquettes	Prescriptions
Livres	Formes de Banque	Dépliants
Formes Autocarbonées	Calendriers	Divers.....

l'art avant les arrhes

CHAUSSURES *HAITI, S. A.*

Bata

LA CHAUSSURE DE QUALITE A VOTRE PRIX



L'ILE DU SOLEIL
QUI JOINT
AU CHARME DU VIEUX MONDE
TOUT LE PITTORESQUE
INCOMPARABLE DES TROPIQUES

des vacances agréables
Une cure de repos près de la mer
où à la montagne
Des excursions toujours intéressantes :

HAITI
LA REPUBLIQUE DE LANGUE
FRANCAISE DU NOUVEAU MONDE

Pour tous renseignements :
Le Département du Tourisme
Port-au-Prince, Haiti

VALERIO CANEZ & CO.

Port-au-Prince, Haiti W.i.

Cable: VALCANEZ Telephone: 2-0636 Boite Postale: 243

DISTRIBUTEUR DES PRODUITS

GENERAL ELECTRIC

International
General Electric Co Inc.

E.I. Dupont de Nemours
& CO. INC.

Filtres et Accessoires pour piscine de Miller Associates - Miami

Radios
Hi - Fidelity
Freezers
Réfrigérateurs
Cuisinières Electriques
Chauffe-Eau
Moteurs
Appareils de climatisation
Appareils Rayons - X
Appareils Thérapeutiques
Stérilisateurs
Metabolor
Tables et Lampes d'opération
Matériel Electrique
Lustres et Appliques Electriques

Films de Rayons - X
Produits Chimiques

Biaupunkt-Werke
Radio-Phono Radio Auto

Winpower Mig. Co.
Générateurs Diesel et Gazoline

The Permunt Co.
Appareil de Purification d'eau

Ampex Corporation
Magnetophone Stéréophonique

UN STYLE UNE DIMENSION
A LA MESURE
DU BUDGET DE TOUTE FAMILLE
LES REFRIGERATEURS GENERAL ELECTRIC

VALERIO CANEZ ET CO: distributeur pour Haiti

MAISON
N.ACRA FILS & Co

50 années d'expériences au service d'une clientèle toujours satisfaite. Vêtements sur mesure — Uniformes chaffeurs, garçon d'hôtel ... etc. Le plus grand assortiment de chemises, pantalons, pyjamas et sous vêtements d'Haiti.

NOS CLIENTS NE CONNAISSENT PAS ENCORE L'INFLATION !

REGIE DU TABAC

Voilà enfin des Cigares merveilleux

COURONNE
PALME
VEVEY
POPULAIRE
CREME



EROSION, POLLUTION ET HYGIENE DU MILIEU HAITIEN *

Par Lionel Parisien

Les composantes de la situation environnementale en Haiti consistent en attaques, insultes qui prennent des formes variées. Ce sont en priorité des altérations de l'environnement géographique (érosion, exploitations agricoles ou minières), avec en second lieu une pollution croissante par la fumée des voitures et des cheminées d'usines (région de Port-au-Prince en particulier). La pollution des eaux par des éléments toxiques non dégradables est due surtout au lessivage des sels par les eaux de pluies.

LE DEBOISEMENT EN HAITI

La situation écologique haitienne a inévitablement une orientation agricole, dans un pays où l'agriculture demeure le goulot d'étranglement de l'économie haitienne (un pays producteur de sucre qui en importe de temps à autre un pays producteur de riz qui en importe, n'est-ce pas le signe d'un malaise structurel dans l'agriculture ?)

LES CAUSES MAJEURES DU DEBOISEMENT

1.— Le bois est la seule source d'énergie dont dispose le paysan : il est obligé de l'utiliser pour la cuisson des aliments.

* Ce texte est tiré d'un mémoire pour l'obtention du diplôme d'ingénieur sanitaire à l'Ecole Nationale de la Santé Publique de Rennes, France :
«Quelques aspects de la protection de l'Environnement Physique en Haiti» (Sept 79)

2.— Le bois est l'élément principal de construction des maisons en Haiti. Le paysan, comme le citadin moyen qui ne peuvent se procurer le bois importé, sont obligés de se servir de cet élément sur place. Il a été estimé que près de 20.000 nouveaux foyers sont fondés annuellement en Haiti, une indication de la pression existant sur le bois.

3.— Les versants des mornes sont cultivés, facilitant ainsi le déracinage des arbres qui perdent leur support ou leur ancrage au sol. La pression démographique réduit de plus en plus les surfaces cultivables en plaines (représentant le quart de la superficie totale), poussant la population vers des pentes de plus en plus difficiles à cultiver.

4.— Le coût de la vie augmente de plus en plus, les arbres acquièrent encore plus de valeur pour la production du charbon. La pression est si forte, que même le manguier, l'arbre-miracle (1), est aussi coupé pour le précieux bois.

Il y a comme l'a décrit si bien Francois Braun (2) : Utilisation de quantité de bois toujours plus grande, favorisant ainsi un accroissement de la demande de charbon de bois que la campagne doit produire pour la ville, d'ou accélération du processus de déboisement, d'où ... La boucle est bouclée. Il est vital de briser ce cercle vicieux dans lequel le pays est enfermé».

Les quelques forêts subsistantes sont concédées à quelques individus à des fins d'exploitation. La forêt des Pins, par exemple, dont l'exploitation rationnelle (3) a débuté en 1946 suivant des critères rationnels avec téléfériques et autres éléments modernes, a été exploitée à outrance au point qu'elle offre à un visiteur averti «un paysage qui donne envie de pleurer» (4).

LE DEBOISEMENT ET LA PRODUCTION DE CHARBON DE BOIS

Les citadins ont besoin de charbon de bois pour leur cuisson. Et les paysans préparent ce précieux élément énergétique à partir du bois. Ce commerce est le

1) Georges ANGLADE : «L'Espace Haitien, PVQ Montréal 1974, p. 31
2) François BRAUN ; in le Nouveau Monde, 3 Février 78, Port-au-Prince.
3) Entrevue avec Agronome Schiller NICOLAS.
4) Entrevue avec Agronome CASSAGNOL.

plus souvent la seule source de revenus dans certaines régions où la sécheresse sévit et où l'agriculture ne produit même pas la subsistance classique.

Les zones dites marginales, comme le Nord-Ouest ou la zone des Gonaives sont des zones productives exportatrices de charbon, donc le cercle vicieux présenté ici joue encore mieux. Le déboisement continuera tant qu'il n'y aura pas un autre produit à substituer au charbon de bois.

Considérons par exemple le Nord-Ouest, «zone marginale», zone de sécheresse s'il en est : Zone de misère et de famine chronique. Même le Ministre de l'agriculture a eu à dire, dans une émission télévisée :

«Le Nord-Ouest reste de nos jours le grand point d'interrogation».

Cette zone appauvrie se trouve être importatrice de tous les biens élémentaires de consommation, mais aussi exportatrice d'un produit unique, le bois de chauffage, charbon de bois.

Par exemple pour l'année 1976, les exportations de charbon en direction de Port-au-Prince s'élevaient à : (5).

Par mer : 700 tonnes
Par terre : 8700 tonnes
Soit au total : 9400 tonnes de charbon de bois au prix de 150 dollars la tonne, soit un revenu global de 1.4 million de gourdes.

Pour une population de la commune de Port-de-Paix environ 10.000 personnes (urbain), 44.888 (rural), soit 55.000 personnes environ pour 1965 (6).

La production du charbon rapporterait par tête la somme de 25 dollars (1,4 million : 65.000) , montant qui comparé au revenu per capita de l'haitien représente un appoint important.

9.400 tonnes de charbon du Nord-Ouest sont expédiées à Port-au-Prince,

5 Ingéroute-SOHICCO : «Etudes Economiques et Techniques de Routes et Ports en Haiti Aout 1977, p. 27
6) Mission intégré Wash. 1972, p. 648

soit 10.000 tonnes en tenant compte de la consommation locale.

Voyons ce que cela représente en termes d'arbres abattus. D'après l'agronome Wainwright (7) : un mètre cube de charbon nécessite 4 mètres cubes de bois environ. Une autre estimation émanerait de l'agronome Michel William (8) : 3 sacs de charbon équivalent à l'abattage d'un arbre. 10.000 tonnes de charbon ou 10.000 kilos à 20 kilos par sac, soit 500.000 sacs de charbon ont été expédiés à Port-au-Prince en 1976, à partir de cette zone. Ce qui équivaut à l'abattage de plus de 150.000 arbres seulement pour la zone de Port-de-Paix. Ce chiffre parait encore très bas à côté de la constatation de l'agronome William qui mentionne (9) récemment que 10 camions laissent chaque jour Jean-Rabel (localité du Nord-Ouest) à destination de Port-au-Prince avec 250 sacs de charbon ... et qu'à ce rythme 200.000 arbres sont coupés par an actuellement dans la seule région de Jean-Rabel.

En 1976, les registres de l'Administration Portuaire de Port-au-Prince accusaient (10) un total venant des provinces , de 700.000 sacs environ et arrivant par bateau. Mais le plus fort pourcentage arrive par la route (11), 12 fois plus pour Port-de-Paix, par exemple.

En supposant une moyenne de 10 fois plus, on aboutit au chiffre fantastique de :

Trafic bateau vers Port-au-Prince ... 70.000 sacs.
Trafic routier vers Port-au-Prince... 700.000 sacs.

On aboutirait au total de 770.000 sacs de charbons pour l'année 1976, pour une population d'environ 600.000 habitants (12). Ceci donnerait donc une consommation annuelle de 1,3 sacs de charbon par personne.

7) Cité par Robert ROTBERG in «Haiti : The Politics of Squalor»
8) Le Matin : «Cri d'alarme de l'agronome William» Vend. 6/4/79 Port-au-Prince, p. 1
9) Le Matin, ibid, p. 8
10) Ingéroute-SOHICO : ibid, p. 7 tableau 4.4
11) Ingéroute-SOHICO : ibid, p. 27 tableau 2.9
12) CONADEP : «Plan de Développement de Port-au-Prince». Vol. 3, Nov. 77, p. 58

Une petite enquête personnelle — sans prétention — qui mériterait d'être systématisée, semble accuser une consommation par foyer (moyenne 8 personnes y compris les domestiques) de 2 sacs de charbon par mois par foyer ou encore 24 sacs par an par ménage soit 3 sacs par personne par an.

On peut adopter à toutes fins pratiques la moyenne de 1,5 sacs de charbon par personne.

Le chiffre global au niveau national accuserait pour 5 millions d'habitants, dont 1 million dans les villes, utilisant le charbon journellement, soit 1,5 million de sacs de charbon à l'usage des citadins ou encore 500.000 arbres abattus pour les besoins domestiques des citadins seulement. A cela on ajoute la consommation de bois faite par les 4 millions vivant dans les zones rurales. On note que le volume urbain est de 4 fois supérieur à celui du bois rural. De plus le niveau de vie du citadin lui fait utiliser beaucoup plus d'énergie pour la cuisson. En outre le paysan peut se contenter de brindilles, de branches tombées. Ainsi le dommage urbain est supérieur au dommage causé pour la satisfaction des besoins des 4 millions restants.

Ainsi à travers ces quelques estimations on peut s'imaginer l'ampleur du problème du reboisement et de l'urgence du reboisement sur grande échelle. Et quand on pense que «seulement 30 % des plantules mises en terre deviennent des arbres en raison de conditions climatiques et biologiques», ou encore «qu'il faut 10 ans pour qu'un arbre devienne économique» on peut réaliser la gravité du drame.

L'EROSION EN HAITI

L'érosion est la caractéristique essentielle de la dégradation environnementale en Haiti. Elle touche et conditionne directement ou indirectement tous les éléments, le sol, l'air par la poussière soulevée. Elle influe sur des facteurs économiques, hygiéniques, etc...

Le Code Rural de 1963 l'a défini (13) «L'érosion s'entend de tout affouille-

13) Code Rural François DUVALIER : Article 62, 1963, P-au-P.

ment, décapage ou éboulement de sol, provoqué par les eaux de ruissellement ou les eaux courantes, ainsi que du déplacement massif des particules de sol par le vent».

Dans ses grandes lignes, l'érosion en Haiti dépend des facteurs classiques connus :

a) la physiologie ou la pente
b) la géologie
c) le régime des pluies
d) la couverture végétale
e) l'hydrographie
f) l'hydrologie
g) le remaniement du territoire
h) le régime des cours d'eau
i) les méthodes de culture

A cela il faudrait ajouter des éléments spécifiques à Haiti : d'abord le déboisement décrit ci-dessus.

— l'exploitation de terrains à forte pente, pour la culture vivrière
— la culture abusive de sols arides, en période de sécheresse qui détériore les micro-climats, tout en augmentant la réflection qui résulte du jeu de l'intensité de la lumière et du manque de couverture végétale.
— La pratique paysanne du brûlis qui provoque la perte de la couverture végétale, l'élimination des matières organiques, de même que la destruction des écosystèmes du sol par l'extermination des microbes bénéfiques pour les cultures éventuelles.
— L'ignorance de la rotation des cultures, dans le milieu paysan
— Le système juridique haitien, ou le morcellement est de rigueur, de par les prescriptions du Code civil hérité du Code Napoléon garantissant le partage des lopins suivant le nombre d'héritiers
— Le système de fermage où le produit agricole doit être divisée en deux parties, système 2—moitié qui n'encourage pas l'effort de conservation du sol.
— L'érosion d'origine animale particulièrement celle provoquées par les chèvres d'où le nom d'érosion caprine.

Les chèvres sont d'autant plus dangereuses, qu'elles déracinent toutes les plantes et creusent des trous systématiquement.

LES EFFETS MAJEURS DE L'EROSION

Tous ces facteurs se combinent en Haiti pour aggraver le problème de l'érosion.

«Haiti est maintenant la région la plus érodée dans les Antilles. 40% des sols arables ont été ou bien ruinés ou sévèrement affectés» (14)

Aux environs de Port-au-Prince, dans le bassin-versant du morne de l'Hôpital, on observe (15)

a) Une perte de sol des mornes à la mer; perte dont le remplacement naturel prendrait des siècles.

b) Une dégénérescence d'un paysage jadis idéal pour les vues touristiques.

c) Un accroissement des sédiments au port de Port-au-Prince, dont les impacts économiques ne sont pas calculés jusqu'ici :

— coûts supplémentaires pour assurer la constance des profondeurs optimales pour la navigation.
— coût de la perte dûe à la réduction des possibilités d'accostage.
— coûts de dragage, etc ...

Un chiffre d'estimation des pertes en sol a été proposé à un niveau de 50.000 à 100.000 tonnes de sol par an(16). Au niveau national, «Probablement, environ 14 millions de mètres cubes de sol estimés à 14 millions de dollars sont lessivés annuellement».

Telle sont les grandes lignes d'un problème crucial : le problème environnemental haitien.

Effet du sous-développement, l'érosion en est devenue une cause par ses multiples impacts sociaux et économiques...

Mais l'érosion n'est qu'un volet du problème environnemental haitien. Il

14) Mc Pherson, Hohn : «Caribbean Lands : a geography of the West Indies» — Editions Longmans, London, P. 137.
15) ESI : «Preliminary Design Study of sewerage & Stormater drainage» Oct. 1972, P-au-P Haiti.
16) ESI : «Preliminary Design» ibid.

y a malgré tout un aspect méconnu jusqu'ici de «pollution classique» en Haiti, de pollution de l'air,de l'eau, comme du sol.

I.A CULTURE DU CAFE ET LA SAUVEGARDE DE L'ENVIRONNEMENT

Le café étant une plante pérenne, il faut s'attendre naturellement à ce que l'implantation de l'arbre caféier assure une bonne conservation du sol.

Les anciens esclaves ont dû faire appel au système de culture sous ombrage réclamant la plantation d'arbres protecteurs des plants caféiers, entre lesquels ils peuvent se livrer à leur culture de subsistance.

Ainsi, l'implantation du café qui a poussé les colons à éliminer la végétation forestière originelle de St Domingue, a été paradoxalement, durant la période d'indépendance, un élément de reboisement pour l'ombrage caféier.

Le café a progressé depuis les ruines des grandes plantations coloniales pour atteindre un maximum durant plus d'un siècle de 1875 à 1935. En 1949, les experts de l'ONU constataient déjà que «la déforestation a pour plusieurs décades progressé main dans la main avec un déclin constant dans la production de café» (17).

L'HYGIENE DU MILIEU

A) L'HABITAT

Le problème de logement en Haiti n'est qu'un volet de la question écologique, car il en est à la fois une cause et une résultante. Le problème du logement, comme une des causes du drame environnemental, présente les faits suivants :

1— Construction des maisons en plein essor.
2— Edification de maisons n'importe où, sans plan directeur.
3— Construction sans contrôle officiel.

17) ONU : Mission to Haiti, l ake Success, july 1949, p. 93

Le boom dans la construction de logements privés provoque une pression sur les services comme la CAMEP (l'eau), l'EDH (l'électricité), la TELECO (téléphone). La multiplication de ces constructions oblige ces organismes à se conformer à des situations existantes en suivant les conditions imposées dans les milieux donnés par tous ces gens désireux d'en finir avec la servitude de loyers qui ne cessent d'augmenter (beaucoup plus vite que l'alimentation ou l'habillement).

Les maisons sont édifiées n'importe où, au flanc des mornes, dans les plaines, dans le bassin versant des cours d'eau. Des zones telles que Delmas, banlieue est de Port-au-Prince, Carrefour à l'ouest, Bolosse au sud connaissent un développement anarchique où il n'est plus possible de tracer une voie avec trottoir ou même drainage : «Port-au-Prince donne le spectacle d'une ville anarchique. Les constructions posent un problème d'eau et un problème de drainage, et présentent au gouvernement des faits accomplis» (18).

En fait, l'absence de plans directeurs d'urbanisme ou de zonage officiel facilite cette situation de sauve-qui-peut qui dégrade l'environnement urbain, rend impossible toute sauvegarde future. Pourtant la construction de toute maison neuve réclame une autorisation, un «permis de construire», lequel ne tient pas compte des règles d'urbanisme à respecter. La pratique des gens aisés de construire des maisons au flanc des mornes, complique encore la situation, en aggravant l'érosion. D'une façon générale la crise du logement apporte une forte pression sur le bois de construction utilisé en une forte proportion, tant sous forme de planches, de bois d'oeuvre, de bois de coffrage.

Comme conséquence du drame environnemental, mentionnons brièvement :
- la transformation des zones en régions désertiques qui entraine la réduction de l'espace habitable, la migration, etc...
- la complication des problèmes d'hygiène du milieu. Un faubourg de Port-au-Prince, mentionné ci-dessus, est impossible à desservir en eau, téléphone et électricité et en collection des déchets ...

1.— ASPECTS CULTURELS

a) L'habitat est affecté par les croyances culturelles régnant dans le milieu

18) Ministre Hubert DE RONCERAY, in Conference de Presse, Channel 2, Port-au-Prince 10 Janvier 79.

(croyances dans les maléfices, dans les traitements traditionnels, le culte des ancêtres, le culte des morts ...) Il semblerait que le plus cultivé ne s'y soustrait que difficilement, et entretient de ce fait une ambivalence culturelle (19). Un chercheur américain, préparant une thèse de doctorat sur les interrelations des modes de traitement traditionnel et moderne dans le milieu haitien, a constaté, dans une grande ville haitienne que :

«A cause de la croyance dans les esprits maléfiques nocturnes, toutes les maisons grandes et petites sont hermétiquement fermées et sont ainsi transformées en chambres virtuelles d'infection» (20).

b) Il y a une forte majorité (80% d'illetrés) qui s'attachent à certaines croyances comme :

— «Mikrob pa tiyé ayisiin» (les microbes ne tuent pas l'haitien)
— «Glas pa kimbé microb» (la glace ne retient pas les microbes)

Une véritable éducation fonctionnelle, avec une éducation sanitaire appropriée pourrait à longue échéance éliminer ces croyances fortement ancrées dans la mentalité populaire et améliorer la situation hygiénique de l'habitat haitien

c) Les maisons urbaines faites originellement en maçonnerie de roches ou en bois, étaient recouvertes de toiture métallique (acier galvanisé dit tôle). Ces maisons suivaient la mode occidentale. De nos jours se développe la toiture de béton armé (généralement «hourdis») beaucoup plus économique. Mais le toit en tole demeure dans les zones rurales un indice de bien-être matériel.

Les maisons rurales ont traditionnellement une toiture en chaume ou en paille placée suivant un angle adéquat et avec une technique qui a fait ses preuves. On y perçoit la tradition africaine transmise de génération en génération. La toiture paysanne est bien adaptée au milieu, au climat et à la chaleur, contrairement aux toitures en milieu urbain qui transforment souvent les maisons en un enfer étouffant. Mais les conditions sanitaires sont en général déplorables, faute d'alimentation en eau, et même de latrine.

19) Maximilien LAROCHE : «Le Portrait de l'Haitien», in Cahiers de Ste Marie, Montréal 1969.
20) Helen WIESE : «The Interaction of Western and Indigenous medicine in regard to tuberculosis», 1971, (Thèse de Doctorat sur Haiti).

TABLEAU 12
SITUATION DE L'HABITAT EN HAITI

DESCRIPTION	POURCENTAGE de MAISONS
Matériaux Recupérés (débris, tole,planche etc.)	13 %
Matériaux de Clissage, enduit de terre	19 %
Matériaux facilement inflammables	32 %
Absence d'eau	77 %
Absence d'électricité	12 %
Moins de 3 m2 par personne	61 %

Source : D'après les données de «L'habitat» par le CONADEP, 1976

2.— ASPECTS SOCIO—ECONOMIQUES

a) Une forte densité de population (300 habitants au Km2 environ) tant urbaine que rurale facilite la contamination ou la propagation de maladies.

b) L'absence de nécéssités les plus élémentaires (souliers, abris adéquats, eau propre pour boisson et toilette), ne fait qu'exposer une grande masse aux parasites s'infiltrant sous la peau ou dans l'intestin.

c) Un revenu par tête d'environ 70 dollars par an réduit l'existence d'une grande majorité à une pauvreté ou l'hygiène est inexistance ou ineffective.

d) Une sous-alimentation chronique réduit la résistance des démunis : le coût de la vie augmentant surtout depuis la crise internationale de 1973 l'inflation atteint le plus facilement les biens de consommation. Le taux moyen de 1700 calories par tête par jour généralement établi pour la communauté haitienne accuse le déficit moyen suivant en aliments, calories et protéines.

NUMERO: 147

TABLEAU 13
RELATION ENTRE LES REVENUS ET L'ETAT DU LOGEMENT A PORT–AU–PRINCE EN 1976

TYPE	Revenu Moyen		TERRAIN Residentiel	ESPACE Habitable	Consommation D'EAU	ELECTRICITE
	NIVEAU	%				
BAS	$40 par mois	65 %	11 m^2	2 m^2	14 litres	0,25 kw/mois
MOYEN	$ 100	25 %	30 m^2	6 m^2	76 litres	3,7 kw/mois
HAUT	Plus de $100	10 %	100 m^2	20 m^2	250 litres	39, kw/mois

Source : «CONADEP» «L'HABITAT», pp. 30–31, 1976

TABLEAU 14
POURCENTAGE DE DEFICIT EN ALIMENTS, CALORIES ET PROTEINES PAR PERSONNE

NATURE	Aliments (kg)	Calories	Protéines (g)
Consommation	452	1700	41
Niveau recommandé	587	2200	51
Déficit Alimentaire	135	500	14
Déficit en %	23 %	23 %	25 %

Source : D'après Georges ANGLADE «L'Espace Haitien» PUQ, 1974, p. 123

3.– ASPECTS HYGIENIQUES ET SANITAIRES

La grande majorité déjà affaiblie par une alimentation consistant en riz, mais, manioc, mangues, une consommation de viandes de 8 kg par jour et 2 kg

environ de poisson par jour se trouve exposée à un environnement malsain où l'hygiène du milieu laisse à désirer.

Les problèmes liés à l'hygiène du milieu sont énormes en Haiti qu'il s'agisse de disposition des déchets ou de construction de latrines

a) L'élimination des résidus urbains humains se fait en arrière des maisons sur des terrains vides de la zone, sous les ponts ou dans les ravins des villes et villages.

b) Les maisons ne sont pas isolées accoustiquement; on entend même à 200m les bruits ou ronflements des voitures, la radio des voisins, les conversations, les disputes etc...

c) Les batiments sont exigus et l'espace vital restreint au maximum : Le 2/3 de la population de la capitale disposent de 2m par personne. Les maisons abritent en moyenne 10 personnes, et jusqu'à trois familles : il y a même un système de roulement nocturne au point que, dans les zones populaires on peut voir un nombre important de gens toujours présents dans les rues, à toutes les heures du jour et de la nuit. En fait les gens se relaient pour dormir la nuit.

d) Le milieu est rempli de moustiques, entretenus par les déchets par-ci par là ou par les mares d'eau rencontrées en toutes saisons. Ces insectes propagent ainsi des maladies endémiques. Les moustiques prolifèrent de plus en plus. Il y a même une certaine résurgence de la malaria dans une zone témoin comme Petit-Goâve, considérée jadis comme un «grenier palludéen», dans les années 40. Cette recrudescence se compliquera à la longue avec la controverse internationale sur la condamnation du DDT, produit internationalement connu, qui dit-on, provoquerait le cancer chez les êtres humains.

e) Les ravets sont sous plusieurs formes;il y a une variété noire archi-résistante. Il y a un type récent de petits ravets dits «KENNEDY», du nom donné aux vêtements usagés en provenance des USA, vendus dans les marchés de Port-au-Prince.

f) Les souris dans les maisons entrétiennent une ambiance malsaine, souillant les aliments. Les rats dans les environs sont des rats noirs. On mentionne des épisodes de morsures de rats, pour des enfants et des adultes. Les rats et

souris circulent d'une maison à l'autre, par les clôtures, sur les toits, et entretiennent de véritables «Vases communiquants» anti-hygiéniques.

Les maladies intestinales sont monnaie courante : et elles caractérisent l'adaptation de ceux qui vivent à l'extérieur et qui dès la première semaine de leur retour doivent connaitre toutes les variétés de diarrhées ou d'intoxication alimentaire. Les maladies intestinales constituent la principale cause de décès en Haiti (22). De plus, «La fièvre typhoide apparait sous forme épidémique dans diverses parties du pays, à cause du manque d'eau potable» (23).

B) LA DISPOSITION DES DECHETS ET L'ENVIRONNEMENT

L'hygiène du milieu se trouve ainsi affectée non seulement au niveau de l'habitat intérieur, mais aussi à l'extérieur dans la disposition des déchets.

1– Les déchets Solides

En Haiti, la Voirie et l'Assainissement demeurent négligés dans les provinces. Les déchets solides des usines sont transportés par camions privés aux points classiques de dépôt. Une usine sucrière, comme la HASCO, située aux abords de la capitale, réalise le recyclage de ses déchets. La bagasse, partie solide de la canne est brûlée comme combustible. Tous les résidus sont réutilisés sur place et tout est récupéré. Installée depuis tantôt 50 ans, la compagnie n'a cependant subi aucune modernisation technologique comme dans la république voisine; et il est regrettable que certains gaspillages limitent la portée d'une usine aussi écologiquement adaptée. Le seul problème posé par la HASCO demeure le rejet de résidus de la combustion sous forme de cendres noirâtres. Le filtrage pourrait être étudié ou réclamé de la compagnie, mais l'attitude est un non-investissement systématique.

Les ordures ménagères se multiplient au rythme de cette urbanisation effrenée qui caractérise le pays, par suite de l'exode rural et de la polarisation des villes. Non seulement la quantité d'ordures augmente considérablement mais encore le type de déchets se diversifie énormément, suivant les couches socia-

22) U.S. Département of HEW : «Syncrisis : The dynamics of Health-Haiti» Nov. 1972, U.S. GPO, Wash. p. 6
23) ibid, p. 6.

les. Les emballages, le papier, le carton augmentent tous les déchets organiques. «Aux Etats-Unis (24) on estime la production nationale des déchets à 3,5 milliards de tonnes par an, à Paris quelques 700 tonnes d'ordures par jour, soit 1 kilo par habitant par jour». A Port-au-Prince, (25) le chiffre serait d'environ 250 tonnes par jour (tableau ci-dessous).

TABLEAU 16
PRODUCTION D'ORDURES MENAGERS A PORT–AU–PRINCE

GROUPE	REVENU MENSUEL	NB DE MENAGES	NB DE PERSONNES	PRODUCTION Kg/jr/capita	PRODUCTION TOTALE
1	20-200	90,100	415,900	0,25	104
2	200-500	31,000	157,000	0,50	79
3	+de 500	11,100	65,300	1,00	15
TOTAL		132,000	638 , 000	—	248T/j 90,520T/an

En ce qui a trait à la collecte d'ordures, si l'on considère les problèmes à la capitale on peut se rendre compte du problème national. Les rares camions ne ramassent pas les ordures à des jours fixes. Le réseau de collecte n'est pas encore en place, dans la majorité des services d'entretien ou d'assainissement des rues. A la capitale par exemple, il y a les services suivants (26)

Le service de la VOIRIE qui relevait jusqu'en 1973, du Département de la Santé Publique.

Le Service de CONTROLE, dépendant de l'Administration Communale

Le Service de GENIE MUNICIPAL, intégré au Département des Travaux Publics.

24) Jacques LEROY : «La Pollution : L'obsession du siecle»

25) Source PNUD/CONADEP : «Plan de Port-au-Prince et de sa region metropole» Phase 3, vol, 3 Infrastructure, Nov 77, pp. 49-58

26) PNUD/CONADEP : «Plan de Développement de Port-au-Prince et de sa région métropolitaine» Vol, 3, Infrastructure Nov 1977

Le premier service s'occuperait du ramassage des ordures, de la propreté des rues et du système de drainage. Il relève actuellement de l'Administration Communale et réalise le gros du travail.

Quant au service du Génie Municipal, son rôle est de nettoyer les canaux, les égouts d'eau pluviale, les bassins de décantation, et de curer la ravine Bois-de-Chêne qui serpente à travers la capitale. Le curage du réseau datant de 1910, obstrué à 75 % dans le centre-ville et à 50 % en moyenne, aboutit à l'enlèvement de près de 100.000 tonnes de sédiments par an. (27)

Le drame de ce système compliqué c'est que le particulier n'étant pas informé, ne sait à qui s'adresser quand une nuisance se pose.

Certes il faut remarquer que le seul système qui fonctionne bien est paradoxalement, le réseau de collecte par brouette. De braves balayeurs sillonnent les rues de la capitale dès 4 — 5 heures du matin et commencent leur travail de nettoyage des rues et la préparation des tas à enlever; ensuite passent les collecteurs sur brouettes, les gens de la ville s'intègrent facilement à ce système en déversant la veille, à même la rue, les ordures ménagères.

Il existe des dépotoirs officiels en nombre très limité (2 ou 3 pour la capitale) et parallèlement des dépotoirs officieux sous chaque pont, dans les ravins les plus proches des marchés, et surtout tout au long des ravins traversant la ville. Il y a un aspect inesthétique évident : Les ordures exposées à coté des rues fréquentées offrent un aspect de délabrement, de dégénérescence urbaine tant aux touristes qu'aux résidents. Les moustiques, les mouches prolifèrent ainsi et vont visiter les maisons voisines et se poser sur les aliments. Cela vaut aussi bien pour les villes de province mais à un degré moindre du fait de la faible distance à parcourir par les citadins eux-mêmes ou par les travailleurs.

Il y a aussi un élément positif de triage, de recyclage que les gens de la rue opèrent systématiquement : des pauvres y enlèvent les bouteilles et les boites de conserve à vendre (28); les déchets organiques (résidus alimentaires) sont col-

27) PNUD/CONADEP : ibid, pp. 45 — 64

28) Le chercheur americain Sidney MINTZ ne mentionne-t-il pas déjà le rôle que jouent les récipients importés dans le circuit de commercialisation en Haiti, où les unités de mesure ne sont pas standardisées, où faute de balance ou de standards officiels, les boites, les anciennes marmites de lait en poudre, les bouteilles d'huile, les an-

lectés dans certaines villes par les marchandes ambulantes pour nourrir les animaux (pelures de bananes, de patates pour les cochons ...), les carcasses ou carrosseries des voitures utilisées par des chaudronniers.

Il y a un fort risque que les eaux de pluie emportent à l'égout ces déchets solides qui constituent ainsi un pourcentage fort élevé des 100,000 tonnes de sédiments mentionnés plus haut. Un dépotoir ou un lieu de traitement des déchets apparait comme une nécessité.

Actuellement un tel projet (29) au niveau de la capitale est en cours : celui d'une usine de traitement des déchets de la capitale. La compagnie française SOFRANIE qui doit expédier le projet au coût de 17.2 millions de francs (30) se propose d'utiliser le compostage comme méthode de traitement des ordures suivant le procédé PRATT (31) qui consiste en une «fermentation accélérée des ordures ménagères en milieu aérobie».

L'idée est bonne en elle-même car le compost servira d'engrais commercialisable. Une capacité journalière de 250 tonnes est prévue, un rendement de 70 % minimum, soit 175 tonnes de compost par jour. Le compost organique aura un rapport Carbone sur Azote ou : C/N — 14 à 26, et une teneur minimum de 90 % en éléments organiques.

Ce projet moderne présenta des problèmes greffés sur la structure désuète de collecte : avant que l'usine soit fonctionnelle, il faudra que tout le réseau de ramassage soit mis sur pied, durant une certaine période de rodage. La planification du projet et même son exécution annoncée en grande pompe n'ont pas encore atteint le niveau de l'approvisionnement en matières premières.

2— Les déchets Liquides sont aussi l'objet de ce laissez-faire environnemental. Il n'ya pas de réseau d'égouts sanitaires ! Dans les grandes villes Port-au-Prince, Cap-Haitien, Gonaives ou il y a un système d'évacuation des eaux usées, c'est en fait le Tout à l'égout qui joue! Mais un tout-à-l'égout aggravé par l'absence de collection des ordures.

ciens gallons d'essence, les vieux drums de gasoline deviennent les instruments les plus sûrs de mesure.

29) SOFRANIE, «Projet d'usine de Traitement des Ordures Ménagères pour la ville de Port-au-Prince» 1er juillet 1975, Paris, 14 mimeogr.

30) ibid, po. p. 11

31) SOFRANIE, idib, p. 2

L'absence de latrines adéquates, (voir tableau suivant) leur insuffisance, surtout dans les quartiers populeux, sont la toile de fond d'un drame environnemental.

TABLEAU 17
CABINETS D'AISANCE EN HAITI

Système de Cabinet d'Aisance	Nombre Unités d'Habitation	Pourcentage
W. C. Hydraulique	8.147	1 %
Latrine ordinaire dans la cour	133.259	15 %
Latrine ordinaire hors de la cour	34.119	4 %
Aucune	684.726	80 %
TOTAL	860.251	

Source : D'après Recensement de 1971, in «Guide Economique de la République d'Haiti» IHS, Avril 1977, p. 89.

Certes l'UNICEF entreprend depuis 2 années un programme de construction de latrines qui, au moins, a atteint certaines zones déterminées et a abouti à la conception de latrines à structure amovible : ce qui dans certains endroits facilite le nettoyage des fosses déjà remplies ou leur remblayage. Dans un pays où le nettoyage des vespasiennes à l'aide de récipients expose les vidangeurs à toutes sortes de maladies et les voisins à toutes sortes de nuisances, l'élimination des eaux résiduaires s'avère une urgente priorité. Un projet de 45 millions de dollars environ a été préparé et est actuellement au stade de démarrage.

COUTS DU PROJET D'EGOUTS POUR LA VILLE DE PORT-AU-PRINCE

TABLEAU 18

Type d'égouts	CONSTRUCTION	SERVICES CONNEXES	TOTAL	COUT d'Opération et d'entretien annuel
Eaux de pluie	$ 9.179.200	$ 2.294.800	$ 11.474.000	$ 100.000
Eaux Usées	$ 23.761.800	$ 5.940.400	$ 29.702.000	$ 400.000 (moyenne)
TOTAL	$ 32.941.000	$ 8.235.200	$ 41.176.200	$ 500.000 (annuellement)

Source : EST : «Sewerage et Stormwater in Port-au-Prince» Oct, 72. pp. 18-19 et 18-20.

Quoiqu'il en soit, la situation économique des habitants des villes ne permettra pas une forte utilisation des égouts.

Peu de maisons sont actuellement pourvues de toilettes hygiéniques, et les possibilités d'installation de W.C. dans un grand nombre de maisons sont assez limitées. La compagnie d'ingénieurs qui a préparé le «Rapport préliminaire» a reconnu que «seulement 25 % de la population en 1995 seraient reliés au réseau d'égoûts. Vers l'année 2020, le débit moyen d'eaux usées est basé sur 50% de la population» (32).

Dans ces conditions, le drame de la disposition des excréta, même en supposant un usage très répandu des fosses septiques engendrera une pollution accrue des eaux de mer : lieu idéal de rejêt des déchets en Haiti. Certes la tendance à la construction de fosses se répand de plus en plus, avec la vague de batiments

32) En définitive, le projet de Drainage de Port-au-Prince, telqu'en voie d'exécution à date (septembre 79), ne retient que l'alternative d'un réseau de collecte des eaux pluviale, écartant ainsi le système séparatif jugé peu adapté à la réalité haitienne.

modernes. Mais il se produit, dans ce domaine le même paradoxe purement haitien où dans un même foyer cohabitent l'ancien et le nouveau, le conservatisme et le progrès. La fosse septique cohabite avec la vespasienne ou fosse d'aisance utilisée par la domesticité, de même que le four à gas ou le réchaud à kérosène de la maitresse de maison coexiste avec le réchaud, à charbon de bois, au service des cuisinières. On voit dans ce phenomène la manifestation d'un problème économique où la contrainte budgétaire freine les désirs de progrès.

Mais ce domaine environnemental devrait être un domaine choisi d'intervention pour l'Etat Haitien, tant pour encourager les particuliers dans la construction de fosses septiques ou autres, que pour faciliter l'implantation du progrès écologique en général.

LA POLLUTION CLASSIQUE EN HAITI

Le déboisement et l'érosion ont toujours été les thèmes principaux de dégradation en Haiti. Les formes de pollution classique y occupent sournoisement une place importante. La pollution, selon la définition classique de l'UNÉSCO, est «l'introduction par l'homme directement ou indirectement, de substances ou d'énergie dans l'environnement, pouvant résulter en des effets délétères tels que nuisance pour les ressources vivantes, offenses pour la santé humaine, obstacle aux activités maritimes, incluant la pêche, et affecter la qualité, pour l'usage de l'eau de rivière ou de l'eau de mer, et la limitation des loisirs»;

Nous citons la pollution de l'air, de la mer, du milieu ambiant par les déchets, les eaux usées, le bruit, etc ... et aussi celle du sol même par les engrais, fongicides ...

A) LA POLLUTION ATMOSPHERIQUE

La pollution de l'air commence à avoir des répercussions qu'on peut noter en des points bien déterminés ; tels la route nationale du Sud aux environs de Carrefour, ou encore à Miragoâne, près de l'usine de la Reynolds.

1.— La pollution atmosphérique sur la route nationale du Sud, aux environs de Carrefour, commence à défrayer la chronique

On se demande : quand ce problème va-t-il être résolu sous plusieurs angles ?

Quand va-t-on percer une autre route parallèle pour décongestionner ce trafic ? Quand va-t-on réduire le nombre de véhicules de transport sillonnant les rues à faible allure ?

La circulation de Port-au-Prince — Carrefour augmente considérablement. L'acquisition des camions dits «Tap-Tap» constitue un point d'investissement favori des haitiens à l'étranger. Leur nombre peut être évalué à 4.000 environ. Ce qui complique le problème c'est la lenteur du trafic dans la zone, vu l'étroitesse de la chaussée bétonnée mais sans accotement qui ne peut ainsi contenir plus de 3 véhicules parallèlement.

Comme il s'agit de véhicules de transport qui s'arrêtent à tout moment, la circulation se trouve encore plus lente. Par surcroit, avec ces véhicules mal entretenus, mal inspectés, l'émission d'oxyde de carbone (CO) est encore plus grande, et le danger des émissions est encore plus grave. Outre l'oxyde de carbone, ces automobiles répandent des vapeurs de plomb qui sont le résultat d'une combustion incomplète des hydrocarbures.

En décembre 1978 la presse américaine se faisait l'écho des déclarations officielles de l'agence Environmental Protection Agency (EPA), selon lesquelles la fumée des moteurs Diesel est plus polluante que celle des autres moteurs ... La fumée des dits moteurs cause aussi le cancer, révèle cette agence américaine. C'est une découverte qui est alarmante, spécialement quand, aux environs de Carrefour, la majorité des véhicules ont des moteurs diesel.

On peut s'imaginer le degré de pollution à laquelle est soumise la population des environs et on doit souhaiter que cette pollution puisse être évaluée de façon précise.

2.— La 2ème forme de pollution de l'air est dûe au rejet des petites industries dans les villes.

Les blanchisseries, les boulangeries rejettent dans l'air le résultat de la combustion du bois. Ce rejet est d'autant plus noirâtre que les fours des industries en question sont en mauvais état.

3.— La Pollution atmosphérique, dans la zone de Miragoâne est dûe à l'extraction de la bauxite des sols par la Reynolds. Elle résulte aussi d'un tirage pré-

liminaire opéré sur les lieux mêmes : ceci provoque un rejet de fumée rougeâtre qui s'étend sur toute la zone, sur la faune et la flore.

La HASCO, entreprise sucrière installée à Port-au-Prince, contribue grandement à la pollution atmosphérique. Pendant des semaines, une observation systématique a montré que la pollution prend des directions opposées le matin et le soir.

En ce qui concerne la pollution de l'air par les véhicules dont la fumée contient de l'oxyde de carbone, de même que du sulfure de plomb, des mesures adéquates pourraient être prises. Les Services d'Inspection des véhicules pourraient disposer de ces petits appareils portatifs pratiques indicateurs du niveau de CO.

En ce qui concerne la HASCO, ou la REYNOLDS, comme les autres petites industries polluantes, un système de Filtre de cheminée pourrait être exigé de ces entreprises. Un système de subvention (comme une facilité à l'importation de ces matériels — franchise douanière ...) pourrait encourager les propriétaires à consentir les frais en question.

B) POLLUTION DE LA MER

Le problème de Pollution marine commence à se poser. La loi sur la pêche est venue au bon moment pour freiner un début de dégénérescence. Mais la pollution marine commence déjà à être notée par les écologistes (33) comme par les chercheurs (34).

1) Il y a une érosion de rivage qui est due à l'action combinée des vagues, du vent et l'alternance des marées montantes et descendantes.

2) La forme la plus évidente de pollution marine en Haiti est celle des coraux, «animaux microscopiques à tentacule», et spécialement des madrépores, «ensemble formé de millier de coraux». Quand les coraux sont enlevés par la

(33) Entrevue avec Gilbert COICOU, écologiste
34) Entrevue avec Gaston BAUSSAN; cette partie a été rédigée grace aux informations techniques du chercheur sous-marin G. BAUSSAN : nous lui en sommes reconnaissants.

main de l'homme ou écrasés, les planctons disparaissent aussi, de même que les poissons qui s'en nourrissaient : la zone est ainsi déséquilibrée, (par analogie avec l'érosion terrestre dûe au déboisement, à la perte de la couche arable et à l'élimination des végétaux), d'où dégradation croissante du milieu. (35)

3) Les coraux sont enlevés par les riverains qui s'en servent pour la production de la chaux ou qui les écrasent pour les utiliser comme matériaux de construction. Dans la confection de la chaux,les coraux présentent l'avantage de ne prendre que 2 à 3 heures pour leur transformation, comparé aux 3 à 4 jours pour les roches calcaires. Aussi la loi sur la pêche (36) prescrit : «Il est interdit d'exploiter des coraux quels qu'ils soient. Il en est de même des éventails de mer, des pierres calcaires du fond de la mer».

Là aussi, on rencontre les éléments analogues au problèmes de l'érosion terrestre : il y a destruction forcée du milieu par des individus bien obligés de survivre, et il faudrait leur créer un nouveau mode de subsistance, tout en recherchant la motivation d'un large public.

4) La pollution par les ordures ménagères, d'origine urbaine et par les sédiments charriés par les égouts, est très répandue. Le défaut de collection et de disposition régulière des déchets joint à l'érosion des mornes complique le problème à l'embouchure vers la mer. Pour la ville de Port-au-Prince, 250 tonnes d'ordures par jour (37) et pour les sédiments, la quantité totale pourrait être de 50,000 tonnes par an (38). Quand on pense que les courants suivent un circuit rotatif autour de l'ile de la Gonave, on peut dire avec G. BAUSSAN que le golfe de la Gonâve «présente une situation spéciale où rien ne sort ! Notre pollution organique reste avec nous». (39)

5) La pollution humaine est la plus choquante et elle heurte la vue sous forme de matières fécales flottant à la surface des eaux de mer. Quand on songe en effet qu'il y a un grand nombre de foyers ne disposant pas d'une latrine en ville, quand on pense que les latrines publiques sont en nombre extrêmement réduit,

35) «Air Pollution and Industry» par R. ROSS, Van Nostrand Reinhold Co. 1972, pp. 250
36) Moniteur No. 83, lundi 27 Nov. p. 592
37) Capacité de l'usine à construire par la Compagnie française SOFRANIE
38) ESI «Réseau d'égouts pour Port-au-Prince et ses environs» Oct. 72, P-au-P p. 5
39) Entrevue avec G. BAUSSAN

et quand on sait surtout qu'une infime minorité (soit 1/8) possède une latrine quelconque (40), on peut s'imaginer la pression sur les latrines existantes, et aussi la fréquence du curage des matières qui sont alors éliminées d'une façon pas nécessairement hygiénique par les vidangeurs. Une grande portion des matières aboutit sans nul doute à la mer, en plus des littoraux qui sont régulièrement souillés. Les propriétaires des Marina dans la baie de Port-au-Prince sont ainsi forcés d'engager quelqu'un pour racler les matières flottantes aboutissant au quai. L'usage des Marina semble ainsi se restreindre : les pertes sont ici évidentes; l'état de la zone semble proscrire les bains et surtout repousse les usagers potentiels ...

6) La pollution par les hydrocarbures est aussi courante ! Elle provient des usines électriques des villes, des déchets des garages. Mais la cause la plus grave, c'est le lavage des soutes, spécialement près de la Gônave, par les pétroliers. Il faut aussi mentionner les résidus des grandes usines locales, comme la Reynolds ou le Ciment d'Haiti à l'ouest !

7) Une autre pollution très difficile à manipuler consiste dans les déchets des abattoirs, des comptoirs de vente de viandes, de poissons, etc... disséminés le long de la baie de Port-au-Prince.

8) La pollution d'origine industrielle n'est pas négligeable ! C'est la pollution la plus marquante à l'heure où les implantations industrielles sont de rigueur. Les plus récentes sont une cimenterie moderne à production orientée surtout vers l'extérieur, et une raffinerie de pétrole. En attendant les 4 ans de leur mise en fonctionnement, la mer haitienne reçoit déjà une dose de pollution émanant des déchets industriels de la plantation Dauphin avec le résidu de lessivage des fibres de sisal. L'ONU, déjà en 1949, constatait (41): «La Protection contre la pollution par les déchets industriels causant la destruction des poissons mérite une attention serrée de la part des autorités. C'est déjà un très sérieux problème dans les Caraibes ... Haiti semble-t-il, est relativement à l'abri de ces pratiques, jusqu'ici. Mais ces offenses environnementales commencent à apparaitre. De Fort-Liberté au Cap-Haitien, il semble qu'il y a un grand dommage causé aux poissons par le rejets des déchets de l'industrie du sisal à la mer, et la situation menace de se détériorer encore plus ».

40) IHS : «Guide Economique de la République d'Haiti» p. 89 : 684 — 726 ; 860 — 251
41) ONU-Mission en Haiti 1949 Port-au-Prince, p. 147 et 161

Ce long extrait donne une idée de l'ampleur de ce problème depuis 30 ans Cet avertissement n'a servi à-rien, car cette pratique continue sans relâche, malgré l'incident grave qui a été dénoncé par les villageois de la zone, et qui a porté l'équipe de la section des pêcheries à se rendre d'urgence sur les lieux. Ce cas de pollution grave n'a semble-t-il, pas provoqué les suites nécessaires. Comme des analyses devaient être faites à la Martinique et que cela prendrait du temps, l'opinion publique s'est calmée. D'ailleurs un rapport de visite d'un agronome soupçonnait plutôt les pesticides et insecticides lessivés par les crues de rivière à l'époque. La pollution industrielle des eaux de mer est un facteur important non encore intégré dans les mesures environnementales haitiennes.

9) En plus de cette pollution nationale d'origine rurale (érosion apportant les sédiments des mornes), d'origine urbaine (déchets, détritus organiques et autres..) la mer haitienne reçoit la pollution des autres pays (Dominicanie par le Nord de par les courants équatoriaux nord, même Cuba par le Canal du vent). De même une portion des déchets déversés par les bateaux en haute mer nous parviennent par le jeu de ces courants équatoriaux.

C) LE BRUIT DANS L'ENVIRONNEMENT

«Le bruit ne tue pas, contrairement aux pollutions graves de l'air et de l'eau. C'est pourtant la nuisance No. 1. D'autant plus dangereuse qu'elle est sournoise» ... Ces mots de Fallot et Stein (42) s'appliqueraient aussi bien à Haiti où le problème du bruit se caractérise par son extravagance, son universalité et sa continuité dans les villes.

1) L'extravagance du bruit en Haiti, fait penser que les gens rivalisent pour provoquer le maximum de bruit. Des motoristes utilisant leur avertisseur à chaque carrefour, et entre les carrefours contre les piétons qui n'ont aucun droit, aucune priorité comme dans les pays avancés.

De nouveaux types d'avertisseurs, les uns plus ronflants, plus bruyants que les autres, sont achetés à Miami ou à New-York : tolérables pendant les carnavals, ils font cependant un bruit infernal qui irrite les passants. Les voitures elles-mêmes, avec leur moteur mal réglé et leur silencieux en mauvais état, aggravent

42) L'Express 12 mai 1979, pp. 63 — 66

cette situation désastreuse. Les motocyclettes sont généralement recherchées pour leur capacité de «pétarader».

De leur côté, des hauts-parleurs ambulants sillonnent les rues pour débiter leur sempiternelle publicité, sans contrôle et sans limite au niveau des décibels atteints.

2) L'universalité du bruit en milieu urbain est aussi caractéristique de cette pollution en Haiti. Les régions rurales se trouvent à l'abri de cette bruyance. Mais dans les zones urbaines haitiennes on est réveillé très tôt le matin, par les coqs qui chantent, les aboiements des chiens, et aussi le bruit des ramasseurs d'ordures ou balayeurs de rue avec leurs brouettes commençant leur ronde matinale; puis le trafic des véhicules, avec leur cortège d'avertisseurs. Dans le voisinage, c'est la radio qui entame son festival matinal. Tout le long de la journée, c'est le bruit dans les rues, dans les bureaux. Actuellement les manufactures ou industries d'assemblage soumettent les ouvriers à une dose de bruit illimitée !

A toute heure du jour, les revendeuses, les marchandes entonnent joyeusement leurs refrains caractéristiques, les pacotilleurs et les cireurs de chaussures, en font de même.

3) C'est un bruit continu auquel l'haitien s'habitue sans se rendre compte de son intensité. Pour peu qu'on y prête attention, pour peu qu'on y revienne après un séjour quelconque à l'extérieur, on est frappé comme le touriste au prime abord, par l'extravagance du bruit comme par son omniprésence. Et on se demande si l'haitien ne souffre pas de troubles auditifs à l'état latent, car il ne semble pas se rendre compte du vacarme qui l'entoure.

L'Etat gagnerait à édicter des règles pour limiter les dégats irréversibles, à l'ouie et à l'environnement de l'haitien, et un organisme adéquat devrait être mis sur pied pour veiller au respect de ces lois.

D) LA POLLUTION DU SOL EN HAITI

1) Les Engrais

En Haiti, l'usage d'engrais pour accroitre la fertilité du sol n'est pas répandu. Actuellement, certains organismes internationaux comme l'AID (dans son projet d'aide aux petits fermiers) ou le DRIPP (dans son projet de Démonstration Agricole), propagent l'idée de l'usage de fertilisants. Mais les engrais utilisés sont

généralement chimiques, et par conséquent coûteux, et non abordables par la grande majorité des fermiers haitiens.

Les engrais organiques naturels ne connaissent pas non plus la vogue adéquate. Le fumier animal n'est pas exploité comme il se doit. Le GUANO, ou excrément d'un type d'oiseau rencontré sur certaines iles haitiennes — particulièrement la Navase (43) est très recherché par les américains. Cette ile d'une superficie de 3.5 km2, située à 53 kms de la métropole aurait pu être une source d'approvisionnement en engrais si précieux pour le pays. L'usage du GUANO diminuerait le problème de pollution éventuelle des engrais chimiques.

Le compostage commence à faire l'objet de considérations même au niveau des organismes internationaux. Mais la vulgarisation des procédés n'est pas réalisée. L'installation en Haiti d'une usine d'engrais a été considérée (44) mais les perspectives étaient plutot pour l'exportation, avec des bénéfices réduits pour le pays, sans compter les impacts environnementaux.

Mais si la pollution par les engrais chimiques est limitée à des zones marginales, l'effet nocif des pesticides, raticides, insecticides et autres est plus manifeste.

2) Les Pesticides, Fongicides, Raticides, Insecticides. Ces produits destinés à freiner ou à éliminer la prolifération d'éléments nuisibles tant aux plantes, aux animaux qu'aux hommes, sont beaucoup plus utilisés que les engrais.

Leur usage, souvent abusif en Haiti, cause à la longue l'apparition d'espèces nouvelles plus résistantes et plus nocives. Cela s'est produit au cours de certains programmes d'éradication spécifique. Pour la malaria par exemple, toutes sortes de produits ont été utilisés par aspersion, pendant des années, par le Service d'Eradication de la Malaria. Tout ceci n'a abouti qu'à l'apparition d'insectes plus que résistants, actuellement. Les produits utilisés ont aussi éliminé des petits insectes très utiles à la destruction d'autres microbes nocifs; il s'est opéré une rupture définitive de l'équilibre des écosystèmes. Les types d'anophè-

43) La Navase a tellement été monopolisée par les américains que certains auteurs haitiens jugent bon de rappeler aux étudiants cette situation ambivalente. Ainsi nous lisons dans «l'Espace Haitien» de G. ANGLADE, à la page 4; «Notons que la Navase (3, 5km2) à 53 km à l'Ouest de la presqu'île, fait partie du terri-
44) toire haitien».

les ayant survécu à l'éradication initiale, réclament des doses encore plus fortes pour leur élimination.

Tout ceci est aussi vrai pour cette gamme de pesticides utilisés contre les microbes affectant les cultures comme le coton, le café, la banane ou la canne à sucre. Tous ces produits éliminent les micro-organismes (bactéries et micro-champignons) qui constituent de véritables catalyseurs des échanges chimiques entre le sol, l'eau et les plantes : cette destruction peut mettre ainsi en question la fertilité même des sols.

«Bien que le problème ait été soulevé depuis longtemps, l'arsenal des pesticides ne cesse de se renforcer. Chaque année les laboratoires développent 3 ou 400 nouveaux produits» (45) L'effet réel d'application de ces produits ne sera pas connu de sitot. Le DDT, le pesticide le plus connu, le plus utilisé, un produit «dont l'utilisation quasi-universelle fait qu'on trouve des traces de ce produit dans tous les aliments» a été l'objet d'une récente publicité d'origine allemande, où il a été établi que le DDT est un élément cancérigène. Entre-temps, le DDT continue à être utilisé en Haiti.

L'opinion devrait être sensibilisée autour de cette constatation. Mais un autre évènement, celui-là produit nationalement devrait alarmer les services compétents, sur les dangers de ces pesticides. Comme nous l'avons mentionné plus haut, à Phaéton, dans le Nord d'Haiti, où est basée, depuis des dizaines d'années, une grande usine de traitement de sisal, la Plantation Dauphin, un cas de pollution a été constaté avec la mort subite de poissons à l'embouchure du rejet de l'afluent de cette usine.

Au début, le Service des Pêches dument alerté par les pêcheurs des environs, croyait à une pollution industrielle (46). En effet, la lessive des déchets de l'usine déversée directement dans une lagune conduisant les eaux de pluie vers la mer, dégageait une forte «odeur d'oeufs pourris».. Mais l'analyse la plus poussée a révélée que la cause du problème résidait dans le lessivage des sols avoisinant la rivière Marion rentrée en crue. Dans le rapport de visite, l'agronome notait

45) J. LEROY «La Pollution : L'obsession du siècle» in Entreprise 26 juillet 1971, No. 824

46) Entrevue avec l'agronome MONDESIR, du Service des Pêches

que «les eaux de ruissellement auraient pu entrainer des insecticides et des herbicides utilisés par les agriculteurs ou par le Service de Santé».

Après une dizaine de jours, il y avait une diminution de la mortalité des poissons; de plus les villageois commençaient à manger les poissons, sans souffrir de troubles quelconques.

Des analyses d'eau ont été entreprises au laboratoire de Chimie Agricole de Damiens. Les analyses plus poussées, comme celles du contenu stomacal de poissons morts ont été expédiées a la Guadeloupe, faute de laboratoire bien équipé. Cet incident a ainsi fait le jour sur les points suivants :

a) La pollution d'origine industrielle est prévisible en Haiti dès à présent, et doit être considérée adéquatement par les planificateurs haitiens.

b) Le danger des pesticides, fongicides, herbicides est latent en Haiti.

Ainsi se présente la description détaillée autant que possible de la trame écologique haitienne ! Elle dévoile un volet conventionnel d'orientation agricole qui a prédominé jusqu'aux années 70, et un volet moderne de pollution classique portant sur l'air, l'eau ou sur le milieu ambiant. Ce rappel à l'ordre, ce plaidoyer de la Nature pour une prise de conscience écologique correspond bien à la préoccupation exprimée en ces termes, par le fondateur de «l'Opération Kombit».

«Sans l'environnement haitien, sans ce sol et ces arbres, sans leurs fruits, leur bois et leur oxygène, sans la faune et les beaux paysages de la terre haitienne, toutes les productions industrielles imaginables, toutes les constructions et gratte ciels en béton , toutes les conquêtes du développement économique, ne seront qu'illusoires et sans profit ...» (47)

Lionel Parisien

47) Roger CONSTANT : «Haiti : modèle de destruction environnementale» le Nouveau Monde, Vendredi 3 Mars 1978.

A NEW YORK

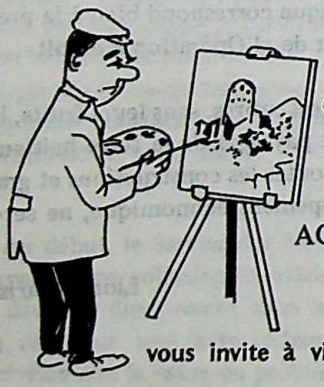
PanAm

MET EN SERVICE L' ARE ROGARE

LE PLUS
EFFICACE DU MONDE
VOUS NE FAITES QU' Y PASSER.
AVEC L' AEROGARE PAN AM
VOUS EVITEZ KENNEDY AIRPORT

BERCEAU DE L'ART HAITIEN

le Centre d'art



ACTUELLEMENT AU 56 RUE ROY
PORT–AU–PRINCE

vous invite à visiter son Exposition de Tableaux
et d'objets d'art.
Un accueil sympathique est réservé à chaque visiteur.

D' AVANCE BIENVENUE A TOUS

CLAUDE DUVAL

RUE DES CASERNES

«Active member
of Automotive Engine Rebuilders Association»
Reconditionnement de moteurs à essence et Diesel
Cônes d'embrayage et de débrayage — Freins
et tous les travaux de mécanique automobile
Vente de pièces détachées
pour voitures et camions européens et américains.

SOCIETE ANONYME DARBOUCO

185, Rue du Quai, Telephone : 2-2132 — Port-au-Prince

Equipement et Fournitures agricoles
Tracteur Diesel «COCKSHUTT»
Charrues RANSOMES
Séchoirs à Café ADS
Concentrés pour animaux de ferme PILLSBURY
Plaques fibro-Ciment ETERNIT pour toiture, plafond
et cloisons.

A VOTRE SERVICE

TOUS LES SERVICES DE LA

BANQUE NATIONALE DE PARIS

INTERETS SUR COMPTES D'EPARGNE : 6%
SUR DEPOTS A TERME JUSQU'A 8 %

Rue du Quai, Port-au-Prince Boite Postale :2323

Tel. 2–3966 – 2–3969

bureau de change : Aéroport François Duvalier
Agence du Cap-Haitien, 17 Boulevard Tel : 2–0800

PUBLICATIONS HAITIENNES (1979)

Si pour 1978 nous avions signalé 51 publications, cette année nos recherches ne nous ont permis d'identifier que 42 titres. Evidemment il s'agit toujours de livres disponibles dans les librairies de Port-au-Prince, annoncés dans les journaux ou reçus à la rédaction de «Conjonction». Est ce à dire qu'il y a eu une baisse de la production. Nous ne pouvons l'affirmer puisque le relevé bibliographique n'a jamaispu être fait systématiquement.

Il est à remarquer que nous ne signalons pas ou presque pas ce que dans le jargon bibliographique l'on appelle «la littérature souterraine (underground)» c'est à dire les rapports, les projets de recherche. Il en est de même des publications officielles, éphémères, insaisissables. Le drame c'est que certains organismes ne disposent même pas de collection complète de leurs publications. Or il n'y a pas encore un organisme qui se chargerait de les rassembler en un lieu unique.

A quand notre loi sur le dépôt légal ? A quand notre bibliographie nationale ? Quand est-ce que notre bibliothèque nationale pourra-t-elle enfin remplir l'une de ses fonctions principales : la conservation des documents manuscrits, imprimés visuels et audiovisuels de la Nation ? Pourquoi pas une Bibliothèque Nationale à statut d'établissement public, c'est à dire une institution bénéficiant d'une certaine autonomie administrative et financière.

A quand la formation financière en Haiti des cadres pour nos bibliothèques, archives et centres de documentation. Nous sommes persuadés que l'Unesco appuierait tout projet de formation de cadres sur place ou tout autre projet de restructuration de nos unités documentaires. Laurore St Juste, revenu de la conférence des Bahamas d'Octobre 1979 n'a-t-il pas signalé dans le Nouvelliste de Samedi 10 et Dimanche 11 Novembre 1979 que «L'ONU dispose de plus

d'un million de dollars pour Archives, Bibliothèques et autres centres documentaires d'Haiti».

Il conclut son article en disant que ce «fond est sur le point d'être gelé, à moins de mettre un certain empressement et de la célébrité à spécifier les priorités, à soumettre des projets immédiatement réalisables».

Va-t-on encore rater cette aubaine ?

Wilfrid Bertrand,
Association des Archivistes, Bibliothécaires
SECTION HAITI

1— REVUES. ANNUNAIRES. PERIODIQUES

Cocorico; no 1— 29 Septembre au 12 Octobre 1979. — Port-au—Prince : Constant D. Pognon, 1979. —

Collectif paroles, no 1—, Septembre 1979. — La Salle, P.Q., 1979. — 49p., 27cm.

Fraternité; numéro spécial, 21 novembre 1979 Port-au-Prince : Parti Démocrate chrétien du 27 juin 1979. — 38p, 28cm. —$0.50

Recherches haitiennes; no. 1, 1979. — Port-au-Prince : Institut Français d'Haiti, 1979. — 78p.— $ 3.00

2. — RELIGION

Boucard (Violette). Le Vodou et ses antécédents.— Port-au-Prince : Fardin, 1979. —

Lamothe (Léon Ph.). Schéma de l'or ∴ de Jacmel. — (s.l. : s. e), 1979.— 60p.— $ 2.00

3. — SCIENCES SOCIALES

30/31 Sciences humaines. Sociologie

Centre Haitien d'Investigation en Sciences Sociales. Sociologie du fait haitien/ss. la dir. de Hubert de Ronceray.— Montréal : Les Presses de l'Université du Québec; Port-au-Prince : Les Editions de l'Action Sociale, 1979.— 270.- $ 6.00

32/33 Sciences politiques. Economie politique

Basile (Max). L'Haitien serait-il le propre handicap à son développement ? Port-au-Prince : Fardin, 1979.—

Durand (Rony). Penser le développement.— Port-au-Prince : Fardin, 1979.— 199p. $ 6.00

Eugène (Grégoire). Plaidoyer en faveur des partis politiques.— Port-au-Prince : Im. le Natal, 1979.— 21p. — $3.00

34 Droit. Jurisprudence. Législation

Trouillot (Ernst). Cours de procédure civile.— Port-au-Prince : Imp. des Antilles, 1979.— 267p.—$6.00.

Commission Médicale Chrétienne d'Haiti. L'Enfant haitien assisté, citoyen de demain à part entière.— Port-au-Prince : Commission Médicale

36 Enseignement. Formation

Brutus (Edner). Instruction publique en Haiti.— Port-au-Prince : Les Editions Panorama, 1979.— 2t.— Reproduction.—$ 6.00

Bernard (Lucien). Mythe de l'alphabétisation en Amérique Latine.— Port-au-Prince : Fardin, 1979.—$4.00.

4 LINGUISTIQUE. PHILOLOGIE

Lofficial (Frantz). Créole Français : une fausse querelle; bilinguisme et réforme de m'enseignement en Haiti. Montéral. Collectif Parole 1979

Mirville (Ernst). Eléments de lexicographie bilingue. Lexique créole-français.— in Bulletin de l'Institut de Linguistique Appliquée (BILAP); 1979 ; no. 11 (Spécial).— pp. 198-273.— $3.00.

Schnridlin (Rodolphe). Ann aprann kréyol : Initiation à la langue créole d'Haiti.— Port-au-Prince : Les Editions du Soleil, 1979.— 83p.—$2.25.

Sylvain (Suzanne). Le Créole haitien, morphologie et syntaxe.— Genève : Slatkine Reprints, 1979.—$13,50.—

53/54 PHYSIQUE. CHIMIE.

Séraphin (Carlo). Mes notes de physique : classe de 3e.— Port-au-Prince : Fardin, 1979.—

7 BEAUX ARTS. JEUX. SPORT

Paillière (Madeleine). Saint Brice en six tableaux et un dessin.— Port-au-Prince : Imp. H. Deschamps, 1979.— 62p. : ill. en coul. couv. ill. en coul.— $ 10.00

8. LITTERATURE. BELLES LETTRES

80 Histoire littéraire

Dieudonné Fardin. Panorama du mouvement indigéniste.— Port-au-Prince : Fardin, 1979.— Reproduction.—$ 2.00.

81 Poésie

Antoine (Yves). Alliage.— Scherbrooke :Naaman 1979.— 63p.

Batravil (Dominique). Pétition au soleil.— Port-au-Prince : Editions Choucoune, Fardin, 1979.—

Charles (Christophe). Cicatrices.— Port-au-Prince : Editions Choucoune, Fardin, 1979.— 20p.—

——. Love and liberty.— Port-au-Prince : Editions Choucoune, Fardin, 1979.—

Desmarattes (Jean Lionel). Mon coeur et ma plume.— Port-au-Prince : Fardin, 1979.— $ 2.50

Destin (Marie Laurette). Le Sang de l'aurore.— Port-au-Prince : Editions Choucoune, Fardin, 1979.—

Laleau (Léon). Oeuvre poétique.— Port-au-Prince : Imp. H. Deschamps 1979.— 311p.— Prix Littéraire H. Deschamps 1978.—

Narcisse (Pierre Richard). Dey ak lespoua. Port-au-Prince : Editions Choucoune, Fardin, 1979.—

Saint John Kauss. Chants d'Hommes pour les nuits d'Ombre.— Port-au-Prince : Editions Choucoune, Fardin, 1979.—

Sylvain (Georges). Cric-Crac fables créoles.— Port-au-Prince : Fardin, 1979.— Reproduction.— $ 2.00

Théano (Eric Ph.). Les Roses du soleil : Poème.— Port-au-Prince : (s.e.), 1979.— 18p.

82 Theâtre

Day (Martial). L'Héritage suivi de l'Arriviste.— Port-au-Prince : Imp. Le Natal, 1979.— 127p. — $ 5.00

Faubert (Pierre). Ogé ou le préjugé de couleurs : drame.— Port-au-Prince : Fardin, 1979.— Reproduction.—$2.00.

83 Romans. Nouvelles. Récits. Contes

Colimon Hall (Marie Thérèse). Le Chant des sirènes : nouvelles. — Port-au-Prince : Les Editions du Soleil, 1979.— 145p.—$4,50.

Frankétienne. Les Affres d'un défi.— Port-au-Prince : Impr. H. Deschamps, 1979.— 240p. , $8.00

Laforest (Georges). Destin :roman-essai.— Port-au-Prince : Fardin, 1979.— 64p.—$2.50.

Muller (Rudolph). Zinglin.— Port-au-Prince : Fardin, 1979.— 59p.—$2.00.

84 ESSAIS. ECRITS DIVERS EN FRANCAIS

Dupré (Fernandez). Extasia melancholia. Somnium Amical meae lux mei cordis est.— Port-au-Prince : (s.e.). 1979.— 43p.$2.00

Duval (Jean Maurice). Demain Haiti : essai.— Port-au-Prince : Fardin, 1979.— 112p.—$3.00.

Philoctète (Raymond). Minichronique.— Port-au-Prince : Fardin, 1929.— Reproduction.—$3.00.

Rassoul Labuchin. Et la fête sera belle.— Port-au-Prince : Imp. H. Deschamps, 1979.— 83p.—$4.00.

9 HISTOIRE. BIOGRAPHIE. GEOGRAPHIE

93/99 Histoire. Archéologie

Laurent (Gérard Mentor). Quand les chaines volent en éclats ... Un moment de réflexion.— Port-au-Prince : Imp. H. Deschamps, 1979.— 282p.—$8.00

Léon (Rulx). Simples propos d'histoire.— Port-au-Prince : Imp. H. Deschamps, 1979.— 186p.—$6.00.

Millet (Kethly) Les paysans haitiens et l'occupation Américaine 191[illegible] — 1930 — Montréal Collectif. Parole 1979 — 155p. ,

Pluchon (Pierre). Un négociant juif et deux esclaves nègres à Paris : Aspect du racisme au siècle des lumières.— Port-au-Prince : Institut Français d'Haiti, 1979.— 78p.— no. 1 de la deuxième et nouvelle revue de l'Institut Français «Recherches haitiennes».— $3.00.

Le procès de la Consolidation : Documents et pièces juridiques.— Port-au-Prince : Fardin, 1979.— 574p.— Reproduction.— $12.00.

Savailles (Rulhière). La grève de 1929 : la première grève des étudiants (31 Octobre 1929).— Port-au-Prince : Fardin, 1979.—

Sylvain (Franck). Le Serment du bois caïman et la première pentecôte.— Port-au-Prince : H. Deschamps, 1979.— 37p.—

W.B.

Roussan CAMILLE

VIENT DE PARAITRE
EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES DE LA PLACE
Prix: 5 dollars

LA MULTIPLE PRÉSENCE

derniers poèmes

Préface
de l'auteur

Éditions Naaman
C.P. 697
Sherbrooke, Québec, Canada
J1H 5K5

Éditions Caraïbes
B.P. 2013
Port-au-Prince
Haïti

ECRITURE–MITRAILLEUSE ET REVEIL DES CONSCIENCES DANS LES AFFRES D'UN DEFI DE FRANKETIENNE

Poète au verbe tranchant, peintre au monde grouillant et romancier à l'imagination fertile, Frankétienne vient de nous livrer son troisième roman, *Les Affres d'un défi*, après *l'Ultravocal* en français et *Dézafi* en créole. Comme son œuvre précidente, ce roman n'est pas seulement un appel au combat. Il met en scène une nouvelle écriture en rafales de mitrailleuses qui crépitent et réveillent le lecteur par la force de son impact et la virulence de ses attaques contre l'exploitation des dépossédés et la «zombification» du peuple.

Son style imagé se présente sous forme de petits paragraphes repliés sur eux-mêmes formant de petits poèmes en prose qui se distinguent les uns des autres parfois par la typographie, parfois par la thématique, mais ressassant la même hantise, les mêmes appels à la justice, la même soif de communication. Le roman est spiraliste et éblouissant par les innombrables aventures scatologiques et cauchemardesques qu'il dramatise; son intrigue agressive s'attaque aux mêmes injustices qui se répètent comme un disque rayé, absurbe et énervant.

Le combat se passe entre deux protagonistes de taille et de forces inégales représentés par deux pronoms personnels. Un «Ils» omniscient contrôlant le monde, le dominant par une violence aveugle et s'immisçant sans cesse dans les affaires des gens. Cette troisième personne du pluriel réfère aux maîtres-trompeurs hypocrites et insatiables mutilant tout. En face, un «Nous» vulnérable scindé en deux : une partie tente de briser le cercle de l'inertie par son verbe-obus, l'autre assujétie ne fait qu'accomplir sa lourde tâche dans les rizières boueuses, gardant le silence parce qu'incapable de prise de conscience. Le

«nous» narrateur poursuit le combat, essaie de signaler et de dévoiler les pièges, de reveiller les «zombis» de leur léthargie surimposée de rites grotesques.

Sur le fond de violence tourbillonnante le déferlement de mots sert de défoulement ou de catharsis au peuple bafoué et humilié pendant plusieurs générations. Le flot de paroles a parfois l'air absurde. L'orgie des mots semble parfois tourner dans le vide dans le milieu où se passe l'action mais parfois, elle détrône l'adversaire, annule ses tactiques humiliantes. Frankétienne sait explorer et faire exploser les racines de la colère, les disputes orageuses, et dégonfler les paris fabuleux. Il sait se débarrasser «des sequelles du maldiocre» pour encourager l'engagement à tous les niveaux. Ainsi , la faim , la souffrance physique et morale, sont rejetées par les brisures langagières, la narration tentaculaire, le style grinçant, la véritable poésie qui nie par son équilibre sémantique et phonétique l'exploitation immorale et la torture déchainée.

L'intrigue n'est pas linéaire. Elle est structurée selon un assemblage de tachismes se répercutant les uns sur les autres, tournant interminablement autour d'un lieu, Ravine-Sèche, Bois-neuf, servant de microcosme aux luttes incessantes parallèles au gallodrome où les coqs se déchiquèrent pour remporter une victoire dont les avantages profitent aux meneurs du jeu. Dans un sens, le déferlement périlleux des mots correspond au flot de sang des coqs lacérés. Ainsi, la parole débroussaille les chaînes de misères comme les coqs qui s'entre-tuent pendant que les paris et les enjeux foisonnent. Ces lieux d'action sont à leur tour brisés comme les paroles concassées qui s'entrecroisent. Les brisures narratives et spatiales correspondent aux mutilations corporelles infligées par les tortionnaires et aux discordances semées par le carrousel des «dupeurs professionnels».

Saintil, le potentat de la région, impose la terreur dans le bourg, accapare les terres, terrorise tous les paysans. Ironiquement, au lieu de sauver les âmes, il les brise par son injustice, sa voix menaçante et son exploitation sans borne. Houngan, représente la religion et en même temps le pouvoir castrateur; Saintil exploite et maltraite les zombis de la région; Zofer, son général-adjoint, les assomme à coups de bâton et de fouet, les persécute et les atrophie. Bourreaux des zombis, leur brutalité est sans précédent parce qu'elle les réduit au niveau des bêtes bâtues, privées de nourritures et accablées de labeur. Seule Sultana, fille de Saintil, tente de changer la situation mais elle ne réussit pas trop car elle n'a point de pouvoir pour modifier les structures d'assujétissement. Instinc-

tivement elle se dégage, petit à petit, du pouvoir humiliant paternel, tente de réveiller en vain la conscience de Clodonis hébété, mais rien ne semble vibrer en lui.

D'autres personnages secondaires gravitent eux aussi renfermés dans leur propre dilemme, tel Gédéon qui exploite, réprimande et injurie Rita, bête de somme inlassable qui le sert sans rechigner. Aigri et miné par le chagrin, à demi paralysé, Gédéon décline progressivement, s'enfonce dans d'interminables soliloques qui ne le mènent à rien. Jérôme, l'étudiant au chômage, vit dans une honteuse clandestinité, suffoque d'indignation tout en rêvant de projets subversifs. Il ressasse un magma d'images et s'encroûte dans une «peur ankylosante».

Gaston, le paresseux et l'ivrogne, quitte le village et sa tante Louisiana pour le «paradis» de Port-au-Prince qui n'est rien d'autre qu'un enfer impossible à supporter. Rongé de nostalgie et de remords, il traîne à la dérive dans une dépression brutale, puis se met au service du pasteur Pinechrist qui «ne cesse jamais de fourgonner discrètement les femmes de ses frères en Jésus Christ». De nombreux personnages épisodiques tels Carmeleau et Philogène, étranglés par la peur, ne peuvent jamais articuler leur hantise et dire au monde le mal qui les ronge.

Remarquons que tous ces personnages ne sont pas développés d'une manière linéaire; ils sont, pour ainsi dire, éclatés, sandwichés dans les diatribes devenues réflexes de protection. Ils émaillent le texte-harangue tout en lui donnant ses ancrages concrets. Ici la technique narrative s'ajuste à la matière effilochée et aux disputes voraces qui reviennent à la charge selon différents angles de vision.

Les Affres d'un défi est essentiellement un roman inscrit dans la matrice folklorique du peuple haitien. Frankétienne possède un talent inépuisable pour mettre en abime les avatars des traditions vaudouesques, ce qui révèle en même temps leurs manipulations politiques actuelles.

Ici les paysans n'ont pas de choix, sauf celui de parer aux stratégies diaboliques, d'essayer d'exorciser leur sort lamentable. Mais comment le peuvent-ils si les «querelles byzantines (sont là) pour dissimuler le guêpier» (p. 144) ? Les stratégies de part et d'autre suivent le rituel des voix mystérieuses, acquièrent une dimension magique.

L'ensemble est une vision apocalyptique où l'être humain est déchiqueté, démembré : «Hanches désaxées. Jambes tordues.» (p. 163). La dislocation des corps et des données, due à la violence exploitative, correspond aux acrobaties linguistiques et narratives dans l'arène de la communication : «Pour nous exprimer, nous tâtonnons à l'aide de mots tronqués et de cris inventés.» (p. 161). La narration défensive en crépitements de balles devient à la limite une recherche frénétique et enivrante, faisant passer le lecteur du monde de la réalité au monde du mystère et de l'hystérie. Donc, il est difficile de décrypter le message des affres somnambulesques : «Sans relâche, nous préparons notre réveil dans l'austérité et la pure tradition des rêveurs somnambules de haute race, en cueillant les étoiles avec nos dents.» (p. 188).

Ainsi Frankétienne varie les registres narratifs qui vont du bégaiement au miracle du verbe, de la zombification au réveil de la conscience sur le plan verbal et sur le plan de l'action . Mais ceci ne peut avoir lieu qu'avec l'absorption du sel absolument défendu par Saintil et sa clique. Vers la fin du roman, Sultana ajoute trois poignées de sel au bouillon qui va bouleverser le monde et ouvrir les portes de la révolution. Cet acte de défi fait exploser les structures opprimantes et donne lieu à une nouvelle naissance. Ainsi les sonorités rauques et gutturales deviennent un chant de libération. Le «nous», voix du peuple, donne la parole au «je» qui s'affirme. De cette façon la victime Clodonis se réveille brusquement de sa léthargie et de sa zombification pour semer à son tour la panique dans le camp des ennemis. Cette rupture de l'assujétissement quotidien fait tomber les masques des exploiteurs et permet aux victimes de prendre conscience de leur force et de leur pouvoir. L'«endormissement comateux» est court-circuité. Le peuple éveillé déferle sur les manipulateurs et les «maîtres-jongleurs».

Les éléments naturels semblent aussi participer à la joie libératrice. Au début du roman, «La mer prépare un attentat par les nervures du sel et la mouvance des sables» (p. 59), mais à la fin, «l'absorption du sel, à la manière d'un cyclone inattendu, bouleverse l'environnement, secoue les âmes endormies, réveille les consciences» (p. 217). Le village Bois-Neuf est transformé, le paysage même semble se multiplier «avec une infinité d'ouvertures». Revivifiés par le sel, les zombis retrouvent la mémoire et surmontent leur traumatisme.

Ce voyage au bout de la violence et des ténèbres à travers corps disloqués,

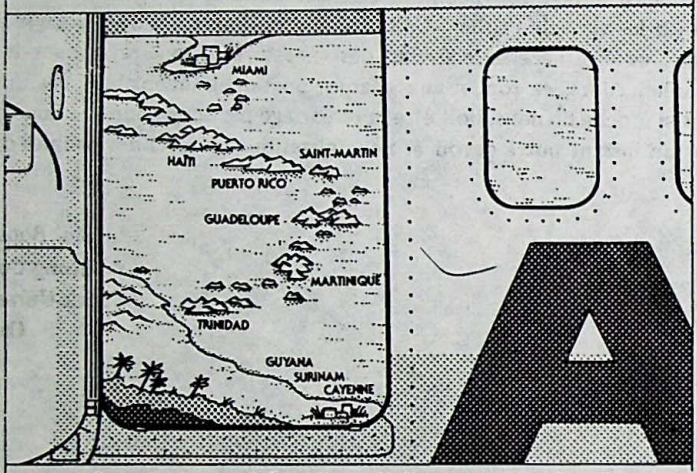
narration brisée, nous fait aboutir au seuil du chemin de la liberté pour tous. Une fois que la tyrannie infligée est réduite et que la colère soulevée assume sa satisfaction, le miracle s'installe après la vengeance. Frankétienne compare cette vie à un «colossal Dézafi» où il faut «apprendre à vivre pour le partage du sel». Ainsi la substance nourricière doit être équitablement partagée par tous. Dans un écho semblable à celui du *Gouverneurs de la rosée* de Jacques Roumain, Frankétienne encourage son peuple à être des «infatigables semeurs de sel ... pour garantir les visas de l'aube». Cette leçon d'optimisme et de justice se révèle éclatante, utile et nécessaire si nous devons assurer à tout prix la survivance de l'humanité. Alors, ce roman aux charges poétiques indéniables, cet univers forcené et si proche de nous, doit être lu et partagé par tous pour que nous n'oublions pas un instant notre devoir et nos obligations vis-à-vis des peuples opprimés.

Hédi Bouraoui
Stong Collège
York University
Canada

Notes

1 *Frankétienne, LES AFFRES D'UN DEFI (Port-au-Prince : Imprimerie Henri Deschamps, 1979).*
2 *Frankétienne, ULTRAVOCAL (Haiti, 1972).*
3 *Frankétienne, DEZAFI (Port-au-Prince : Edition Fardin, 1975).*

Entre amis.



Depuis plus de dix ans, Air France dessert régulièrement Miami en vol quotidien sans escale. Son Boeing 737-200 décolle de Port-au-Prince dans la matinée.

Choisir Air France c'est opter pour la ponctualité, le service courtois au sol ou en vol.

Choisir Air France c'est préférer un service "en français" et les attentions particulières des hôtesses attentives au bien-être des passagers. Air France, compagnie internationale – son personnel parle également anglais et espagnol – a implanté dans la Caraïbe son propre réseau régional pour mieux servir sa clientèle.

Pour un prochain voyage à Miami, contactez votre agent de voyages agréé Air France ou téléphonez au 21700 à Port-au-Prince.

AIR FRANCE

Le meilleur de la France vers le monde.

Blvd. Jean-Jacques Dessalines & Rue Bonne Foi
Boite Postale 164 • Port-au-Prince, Haiti (W.I.)
Telex: 329135 • Telephones 2-2215, 2-2216

MAISON HENRI DESCHAMPS

PARUS AUX EDITIONS HENRI DESCHAMPS

JEAN JACQUES HONORAT:

LE MANIFESTE DU DERNIER MONDE

BENOIT JOACHIM:

LES RACINES DU SOUS DEVELOPPEMENT EN HAITI (Prix Deschamps 1979)

RASSOUL LABUCHIN:

ET LA FETE SERA BELLE

GERARD M.LAURENT:

QUAND LES CHAINES VOLENT EN ECLATS

MADELEINE PAILLIÈRE:

ST BRICE EN SIX TABLEAUX ET UN DESSIN

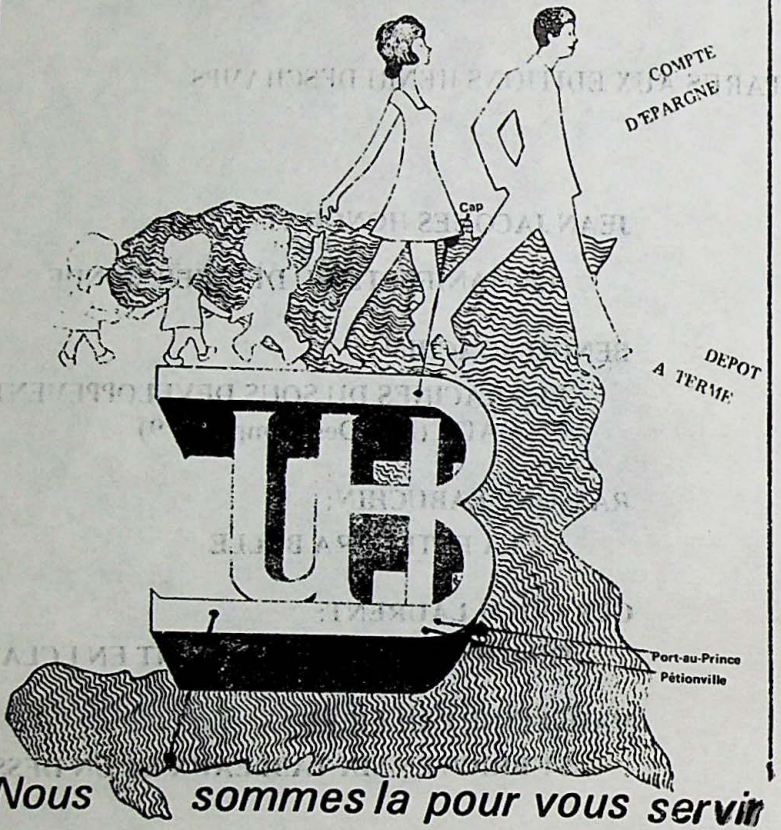
POUR FAIRE BONNE IMPRESSION

RIEN NE VAUT L'IMPRESSION

HENRI DESCHAMPS

A LA BANQUE DE L'UNION HAITIENNE S.A.

votre argent peut faire des petits...



Nous sommes la pour vous servir partout ou vous avez besoin de nous

A PORT-AU-PRINCE : Rue du Quai
Talue
Portail Léogane

A PETIONVILLE Angle Rues Grégoire & Darguin

AUX CAYES : Rue Geffrard

AU CAP-HAITIEN : Rue du Quai.

REGIS ANTOINE : LES ECRIVAINS FRANÇAIS ET LES ANTILLES, DES PREMIERS PERES BLANCS AUX SURREALISTES NOIRS.

Maisonneuve et Larose, Paris, 1978, 430 p.

Voici un ouvrage que tout Haitien cultivé voudra posséder. L'auteur, maître-assistant de littérature à l'Université de Nantes, y a résumé sa thèse de doctorat et les 34 pages de bibliographie disent assez l'ampleur de la documentation dépouillée. C'est une somme passionnante des principales œuvres que les Antilles — Haiti entre autres — ont inspirées aux écrivains français.

L'auteur a divisé son travail en cinq chapitres. Le premier est consacré aux origines de l'implantation européenne aux Antilles et aux premiers chroniqueurs espagnols et français.

Le deuxième chapitre recense les relations françaises de la conquête et de l'établissement.

C'est l'époque où l'on décrit à la fois les derniers Caraïbes et les premiers esclaves africains.

Deux noms dominent la période :

Oexmelin, fils d'un apothicaire de Honfleur, qui immortalise la Flibuste, et le Père Labat dont les *Voyages* sont un truculent roman d'aventures.

L'âge économique et idéologique (1772-1794) fait l'objet du troisième chapitre. Une abondante littérature décrit alors les paysages antillais mais,

surtout, l'économie coloniale, tandis que les débats sur l'esclavage divisent l'opinion. Rousseau et Diderot le dénoncent avec plus de force que Voltaire. Entre 1789 et 1795, la question coloniale suscite en France 80 pamphlets en moyenne par an.

Le quatrième chapitre (1794 à 1848) évoque les publications de l'époque révolutionnaire et des lendemains de la révolution. Le retentissement de la perte de Saint-Domingue préfigure celui de la perte de l'Algérie. Même colère et désolation des rapatriés (pieds-noirs). Mêmes prédictions apocalyptiques : l'Abbé Maury déclarait à la Constituante, en 1791, qu'avec l'abandon de Saint-Domingue, «le royaume serait perdu sans retour». L'auteur nous rappelle, au passage, que le grand-père maternel de Victor Hugo avait pacotillé aux Antilles, que Combourg avait été acheté avec les bénéfices du commerce colonial réalisés au milieu du XVIIIe siècle par le père de Chateaubriand, que Chateaubriand, lui-même, émigré à Londres, y disputait à Malouet une créole de Saint-Domingue : Mme du Belloy.

En 1820, le tout jeune Victor Hugo consacra son premier roman, *Bug Jargal,* à la révolution de Saint-Domingue.

Aux négrophobes s'opposaient les négrophiles : l'Abbé Grégoire, premier de tous, et les partisans de l'abolition de l'esclavage : Mme de Stael et Benjamin Constant.

En 1839, Lamartine écrivit pour le théâtre un *Toussaint Louverture* à la vérité plus poétique qu'historique. La pièce eut 25 représentations, du succès, mais fut vite oubliée. Retenons ce vers prêté à Toussaint :

«Vous étiez un troupeau, je vous fais nation».

Et cette phrase de Lamartine, dans *l'Histoire des Girondins,* à propos de la Révolution de Saint-Domingue :

«La vérité n'avait d'autre organe que l'insurrection. Le droit est la plus dangereuse des armes. Malheur à celui qui la laisse à ses ennemis».

Plus radical et plus dur que le romantique poète du *Lac* (dont l'inspiratrice, Elvire, était fille d'un planteur de Saint-Domingue), Victor Schœlcher devait faire l'objet aux Antilles françaises, pendant plus d'un siècle, d'un culte officiel et populaire.

Il qualifiait les évènement de Saint-Domingue de «colossale révolution» et justifiait le recours à la violence : «Comme si l'histoire ne nous apprenait pas que le temps n'accomplit rien tout seul, en morale comme en politique, et qu'il veut être aidé».

C'est l'époque (1840) où Edouard Gaubert, curé démissionnaire, dénonce à la Martinique la compromission des religieux enseignants avec l'ordre colonial : «est-il impossible que de jeunes paysans sortis des hameaux de Bretagne, ne se laissent prendre à la séduction créole ?»

En cette première moitié du XIXe siècle, le prestige d'Haiti était grand chez ses voisines francophones. La *Revue des Colonies* dirigée par Bissette de 1834 à 1842, présentait une Haiti marquée de vie rustique, de tendresse, d'authenticité populaire, «qu'une certaine sensibilité romantique de gauche commence à rechercher dans les couches les plus défavorisées de la population française».

Haiti, lisait-on dans la *Revue*, en août 1842, ne peut «manquer d'exercer tôt ou tard un pouvoir souverain sur tout l'archipel des Antilles que sa politique tendra à réunir en une seule fédération d'Etats insulaires dont Saint-Domingue sera le centre».

Régis ANTOINE conduit son dernier chapitre jusqu'en 1932, à l'aube de ce qu'il appelle «l'autonomie culturelle»des Antilles . La Martinique et la Guadeloupe prennent la première place mais Haiti n'est pas oubliée et le lecteur français découvrira que quelques-uns de ses plus grands écrivains ont rêvé aux Iles. Alors que Stendhal avait passé des années heureuses à la Martinique, Balzac d'abord tenté par l'exotisme, écrit finalement dans le *Cousin Pons* : «Quitter la France, est pour un Français, une situation funèbre».

L'Empire de Soulouque alimenta le courant de racisme dont Gobineau et Gustave Lebon furent les théoriciens.

Tandis que Michelet comptait sur la femme noire pour régénérer les Antilles, Alphonse Daudet campait dans le *Petit Chose* (1868) le personnage d'une «horrible noire». Anatole France brocardait dans *Jocaste et le Chat maigre* (1875) les fantoches de la haute société haitienne. Passent d'autres

grandes figures : l'Anglais Lafcadio Hearn, seul à rendre tout le fantastique et le réalisme à la Maupassant des Antilles (la Martinique), Léon Hennique qui en fera autant pour la Guadeloupe, recherchant l'exactitude irréductible des réalités longtemps contemplées, Francis Jammes qui revendique des origines martiniquaises et cultive un registre poétique antillais, Heredia chantant les «Antilles bleues» et, le plus grand de tous : Alexis Léger auquel Régis ANTOINE consacre des pages d'une intelligence et d'une sensibilité pénétrantes.

En 1906, c'est dans une Martinique en voie d'acculturation que Béhanzin, roi du Bénin, avait été exilé. Mais l'ouvrage d'ANTOINE se termine sur la prise de conscience par les Antillais d'une originalité irréductible et sur les débuts du mouvement de la négritude. C'est l'heure de Price-Mars, de la *Revue du monde noir*, de la revue *Légitime défense*.

Dressant le bilan de trois siècles d'histoire littéraire, Régis ANTOINE note une certaine permanence dans tout ce qui s'est écrit aux Antilles et à propos des Antilles depuis les origines : permanence d'une méconnaissance de l'homme antillais, mythe d'un Eden, glorification mystifiante de la femme et des îles féminisées. Mais aussi, lente maturation de la conscience antillaise, tendance à une communauté antillaise, image du marron se dressant derrière celle de la fille-fleur, et prise de conscience en «métropole» de cette naissance antillaise.

Le livre de Régis ANTOINE y aura contribué en alliant la probité des grands travaux universitaires à une lucidité chaleureuse.

Jacques BARROS

1980: QUELQUES RECENTES PARUTIONS

ANTOINE Jean Robert : Vers une dictature des Mass Media. Port-au-Prince. Editions Alix Damour. Ateliers Fardin. 1980. 28 p.

AUGUSTE, Claude Bonaparte et AUGUSTE, Marcel Bonaparte: Les déportés de St Domingue. Quebec, Editions Naaman. 1980. 158 p.

CHARLES Christophe : La Poésie Féminine Haitienne (histoire et anthologie) Editions Choucoune. Ateliers Fardin. 1980. 220 p.

FAUSTIN Yves : C'est atroce (poèmes) Port-au-Prince, Ateliers Fardin. 1980. 26 p.

HONORAT, Jean Jacques : Le Manifeste du Dernier Monde. Port-au-Prince, Des-Champs. 1980. 219 p. $10.

HURBON, Laennec : Culture et dictature en Haiti. L'Imaginaire sous Controle. Paris. L'Harmattan. 1980. 208 p.

JANVIER, Louis Joseph : Haiti et ses visiteurs. Port-au-Prince. Fardin Editions Coumbite Radio Haiti Inter. (636p) 2 tomes. Reproduction $10.

JOACHIM, Benoit : Les Racines du Sous Developpement en Haiti. Port-au-Prince. Deschamps. 1980. 257 p. $10.

MATHON, Alix : Témoignage sur les évènements de 1957. Port-au-Prince. Fardin. 1980. 132 p.

MOYSE, Raymond A : Pou Haiti. Pou pei nou. Met min pou kréol ba nou boul la vérité ak konnin. Port-au-Prince. Seminaire Adventiste. 1980. 85 p.

PETIT—FRERE Serge : L'Education Haitienne en Question - Port-au-Prince, Editions Fardin. 1980. 96 p.

PLUCHON, Pierre : Toussaint Louverture. De l'Esclavage au Pouvoir. Paris l'Ecole/Caraibes. 1980. 399 p.

SYLVAIN, Franck : Les 56 jours de Franck Sylvain. Port-au-Prince. Deschamps. 1980. 160 p.

TEM : Revue Bimestrielle. Special Enseignement. Vol. I. No I. Janvier 1980 Port-au-Prince. (2ème ruelle Nazon. 1ère Impasse Justin No 4).

TROUILLOT, Henock : Les limites du créole dans notre enseignement Port-au-Prince. Imprimerie des Antilles. 1980. 85 p.

CONFIDENCES ET MELANCOLIES
GEORGES SYLVAIN

par Madeleine Vaillière

Il est certain que la teinte de tristesse répandue sur la littérature haitienne des origines jusqu'à nos jours n'échappe à l'œil d'aucun observateur et il ne viendrait plus à personne l'idée de nier le fait. Ses causes diverses ont été dénombrées, ses raisons expliquées, ses variations constatées. Cependant ce recueil de poèmes qui porte pourtant comme titre explicite : CONFIDENCES ET MELANCOLIE ne parait pas devoir être rangé parmi les œuvres au romantisme exalté, au chagrin étalé. En effet, tout au long des vers, une impression se dégage, pénétrante, sincère, celle d'une jeunesse enthousiaste en dépit des déceptions, des souffrances inhérentes au sort qui frappe l'auteur depuis le début de la vie jusqu'à l'adolescence, parvenant à l'âge adulte, cet âge même qui lui permet de tenir une plume et d'exprimer ce qu'un esprit veut confier au monde avec tant de juste précision et d'originale clarté.

Ce qu'un esprit veut confier au monde : En quels termes ? Georges Sylvain est «l'animateur»* mais de son Haiti d'abord : «nos pays de flamme et d'aurore». Parcourons rapidement le volume, recensons vite le contenu pour mieux cerner la volonté directrice de cet «animateur». Georges Sylvain quand il commence à écrire les poèmes de Confidences et Mélancolies est encore dans les années 20 de son existence. Il termine son œuvre en 1898, treize ans après. Deux ans ont passé depuis la mort d'Amédée Brun. Il en est toujours affligé comme d'une absence coupant l'existence d'une part de soi-même . Mais le li-

** qualifiant Georges Sylvain,ce terme lui est appliqué par un critique actuel*

vre est publié en 1901. Le volume que nous avons sous les yeux porte ces mots : *«à mon amie, hommage de ma tendresse qui se repose en elle »*, on y reviendra. Il s'ouvre par une dédicace à sa mère, morte très jeune, comme pour une replongée dans l'enfance enchantée.

Les poèmes sont précédés d'une étude à travers la poésie haitienne dans laquelle nos futurs critiques du XXe siècle vont puiser à pleines mains; c'est comme le tracé architectural de toutes les histoires littéraires haitiennes à venir. Cette étude est suivie d'une préface de Justin DEVOT dont la personnalité est encore peu connue. Cette préface mérite qu'on s'interroge à son sujet. Que les chercheurs s'en emparent et nous donnent des renseignements sur Justin DEVOT.

Le recueil est divisé en deux parties les LIVRES I & II. Il est orné d'illustrations à la mode fin de siècle.

Le livres I laisse voir trois subdivisions. La première n'est pas titrée, la seconde est intitulée VIEILLES CHANSONS et la troisième CROQUIS.

Le livre II est composé de douze poèmes d'un jet plus homogène. La première poésie est *«l'âme des noms»*. Elle est dans toutes les mémoires. On y découvre l'hommage fervent d'un coeur d'enfant privé tôt de sa mère. Et ce souvenir est fortement lié à Dieu, dans une foi frémissante qui ne laisse place ni au doute ni à l'équivoque. Comme on est loin de ces orphelins farouches, de ces adolescents qui reprochent à la terre entière leur deuil, leur vide dans lequel ils se refusent à voir une commune, si dure épreuve. Voilà pour le fond, pour la forme elle est à la mesure du texte tout entier.

La mort de Hugo est célébrée en un sonnet, par la simplicité d'une comparaison mais qui reparait de nos jours : un chêne appliqué à une tout autre célébrité que celle poétique de V. Hugo, on le sait bien.

«Initiation» éveille au premier et véritable amour. Il faut changer de ton n'est-ce-pas, ô contemporains de la révolution sexuelle, de la société permissive. Nous sommes à un milliard de lieues de ce que nous écoutons maintenant sur les ondes, de ce nous lisons dans les revues et magazines les plus anodins

en apparence. Nous replongeons surtout dans un univers, disons une galaxie inconnue, si nous avons vingt ans. Nous n'en croirons pas nos prunelles, alors préparons le changement, car cela a existé, cela n'a pas toujours été comme on veut nous le faire croire, et cela passera.

CHANSON D'AVRIL

– *Dans votre existence si pleine*
Vous souvient-il
De cette après-midi lointaine
Du mois d'Avril

– *Où, Collégien et Couventine,*
Classe des grands,
Nous marchions, sous la discipline
de vos parents ?

– *C'était un dimanche : la rue*
Fourmillait d'yeux.
On eût dit la foule accourue
Pour nous voir mieux.

– *J'affectais un air d'indolence;*
vous à mon bras
Flottiez, savourant en silence
Mon embarras

– *Trompé par notre grave mine,*
Un bon bourgeois
S'arrête, à loisir m'examine :
puis à mi-voix,

– *Dit à sa bourgeoise surprise :*
«C'est un mari !»
Avons-nous ri de sa méprise,
Avons-nous ri ! ...

– *Mais, quoiqu'aux yeux du monde il semble,*
Nous savons bien
Que notre plaisir d'être ensemble
Ne tend à rien.

– *Je suis l'ami de vieille date,*
Qu'un peu par goût
Un peu par habitude, on gâte :
Et voilà tout !

– *Cent fois le jour avec délice*
Se taquiner,
Se bouder au gré d'un caprice ...
Se pardonner;

– *Communier dans un Sourire,*
Dans un regard :
Des peines soeurs, Sans en rien dire,
Prendre sa part;

– *Quand le cœur approuve peut-être*
Railler d'abord,
pour la douceur de méconnaître
Qu'on est d'accord

– *Ce rêve d'amitié constante,*
C'est évident
Que votre raison s'en contente ...
Et cependant ! ...

«A deux amies», offre un aspect très moderne, féministe, loyal. Un vers, avec une douce allitération, c'est le seul du volume, rappelle la manière d'Amédée Brun

«A la famille R» (1886) formée de 3 strophes de 8 alexandrins remercie, avec quelle délicate reconnaissance, une famille étrangère qui a dû accueillir l'étudiant haitien exilé. Il faut noter de plus que ce remerciement appelle la

bénédiction divine sur tous les membres de cette famille. «*Leçon de choses*» choisit de se donner avec 5 strophes de vers décasyllabes. En dépit d'un «*à quoi bon*» d'apparence fataliste qui revient comme un leit motiv tout le poème vibre du bonheur d'exister; il ouvre la série des «VIEILLES CHANSONS». A leur tour «*valsent des fiancés*». Le rythme adopté est léger pour 5 pieds alternant avec un de deux pieds devant aérer encore l'ensemble. Ils riment par deux.

«*La ronde des chouettes*» — deux substantifs qui ne semblent guère s'accorder que pour créer un contraste. Il existera jusqu'au bout, et nous ne saurons pas si la ronde berce un sommeil réel ou si les chouettes sont des oiseaux de mort comme on se plait à le croire. Mais n'oublions pas que Pallas Athénée l'antique sagesse,avait cet oiseau pour emblème. Georges Sylvain y-a-t-il songé ou n'a-t-il voulu que nous apitoyer sur un juvénile amour qui meurt. C'est le thème de «*Lise*» la Poitrinaire d'Oswald Durand et de combien d'autres vers qui comme la «*Marie*» de Ronsard chantent la perte des êtres trop jeunes. 4 strophes de 8 vers de 10 pieds avec la césure au 4ème suivis d'un distique-refrain. Malgré la présence des chouettes considérée comme un mauvais présage, la pièce n'est ni lugubre ni macabre.

Un plus long poème de 17 quatrains en alexandrins s'intitule «*Philémon et Baucis*». Il est dédié à un couple dont l'auteur a dû admirer l'union fidèle: E.R. Le ton n'est plus romantique mais résolument classique s'alliant avec le sujet emprunté à la mythologie antique. L'inspiration semble commandée par le désir d'exalter le mariage.

Vous les connaissez bien Philémon et Baucis !
Depuis le jour qui vit leur touchante aventure
Peut être ont-il changé quelque peu de figure
Mais leur coeur est encor ce qu'il était jadis.

On se dit que George Sylvain avait raison et que cette très vieille légende, cette très vieille chanson est bonne à rappeler aux couples de tous les temps et de tous les pays;

A l'art pictural il emprunte à présent le titre des pièces qui suivent : «*Croquis*», mais paradoxalement il les ouvre par une «*Aubade*» dâtée de Port-de-Paix en 1891.13 quatrains décasyllabes à rimes croisées. Le sujet rappellerait «*Emma*»

de Coriolan Ardouin, mais en beaucoup moins triste, en plus entrainant. Car cette aubade est vécue sur la mer. C'est une promenade en barque vers La Tortue. La couleur locale discrère, plus profonde parce qu'ainsi suggérée, s'insinue avec un souple abandon en la mémoire nationale.

Au loin s'enfuyaient les longs cocotiers
L'Ile ou semble encor fumer la mémoire
Des doux indiens et des flibustiers
S'avançait vers nous droite dans la gloire

«Mélancolie» est écrite à Port-au-Prince en 1891. Il faut l'avouer, indiscutablement le titre est justifié. Georges Sylvain regarde Port-au-Prince et la tristesse emplit son coeur à la voir telle qu'elle est. Et tout de suite devant un pareil spectacle les pires raisons d'être triste lui reviennent. Seuls les palmiers l'auraient prévenu du découragement, mais des feuilles tombent; en même temps ses espoirs s'amenuisent. Or la poésie suivante malgré le dépaysement qu'on peut lui reprocher aura beaucoup plus d'allant, de mordant.

Pour en revenir au désolant Port-au-Prince, il contient 16 alexandrins distribués en quatrains. Ce doit être la fin de l'été, présence frémissante des palmiers. Des feuilles glissent en même temps que des nuages grisaillent,annonciateurs de pluies prochaines. Le poète désire les suivre, oublier le mal, la laideur qui l'entourent. Toutes les puissances de l'homme s'abolissent : pensée, souvenir, futur... Port-au-Prince, Port-au-Prince catalyseur de secrètes hantises ! Votre aspect a douloureusement affecté Georges Sylvain.

Qu'est ce qui va nous changer, nous dépayser tout à fait et qui sera reproché au poète comme le principe même de l'évasion hors de nos rives et de nos réalités ? *«La neige»*, évoquée par quatre quatrains octosyllabes. D'ailleurs on se rend compte tout de suite que cette neige n'est qu'un prétexte à une allusion, à un contraste saisissant. Neige, vieillesse, foyer pourpre, ardeur inextinguible du sentiment conjugal. Ne crions plus, nous attenterions à la liberté poétique. Or l'artiste, l'écrivain n'obéit qu'à l'inspiration de l'heure.

«Le jour des Morts 1886, Montrouge», présente 10 quatrains octosyllabes. Il faut le reconnaitre, cette pièce est presqu'un exercice. Serait-ce pour justifier la seconde partie du titre ? En tout cas le poète médite sur les fins dernières, sa méditation garde son allure propre, elle ne tient guère au jour des morts

psalmodié par Lamartine

Voici le vent qui s'élève
Et gémit dans le vallon
Voici la feuille sans sève !!! etc.

Que lui devra Etzer Vilaire ? C'est la question qu'il faut préférer nous poser. Lui dont l'oeuvre entière est une pathétique découverte de la réalité de la mort a dû faire bon visage au jour des Morts de son découvreur. Voici pour modifier l'écoute : *Lune de Miel.* Georges Sylvain on le notera, est fort enclin à ces transpositions de registre. *«Lune de Miel»* compte II quatrains octosyllabes Elle est dâtée de Vigny 1886.

Le poème irradie et garde une mesure d'autant plus émouvante que les poètes ont accumulé depuis, même sur ce sujet, précisions, vains bavardages, crudités qui n'ajoutent rien à ces instants vécus chacun dans une spécité opaque, différente autant qu'imprévue, au gré de chaque sensibilité. Ici c'est plutôt une image sur écran d'azur, éclairé d'or par le dedans. Comme une diapositive qui serait prise par le pinceau d'un Crivelli au lieu de l'être par une camera du 20 ème siècle. Elle fixe un instant de bonheur intense. Mais le fait en lui-même est presque banal dans son énoncé. Elle est descendue au jardin en simple peignoir et chapeau de paille à larges bords. Il l'y attendait, à demi caché. Se précipite, l'embrasse à pleines lèvres, l'attire au coin le plus ombragé, sous la charmille, ou sous les saules. Tous ces végétaux abritent une tendresse intacte et veulent y participer, par leur silence, leurs couleurs, le vent qui les balance.

On n'oublie pas la rose de Hugo.

«Une eau courait fraiche et creuse
Sur des mousses de velours
Et la nature amoureuse
Dormait dans les grands bois sourds»

Elle défit sa chaussure
Et mit d'un air ingénu
Son petit pied dans l'eau pure
Je ne vis pas son pied nu»

Mais le mol amoureux de Rose est misogyne, cela se sent ... On se rappelle encore *«Pour des Prunes»* de Daudet. Trop pimpant, trop apprêté ... malgré le charmant

«Je mordis comme vous pensez
«Sur la trace des lèvres roses .....
«Ce fut tout mais ce fut assez ...

Un peu trop sûr de soi,, aussi. Le poète haitien lui ne croit pas en son propre charme, mais il croit au couple. Qu'est-ce que cela prend comme recul! *«Perspective»*, toujours emprunté au vocabulaire de la peinture offre 24 alexandrins rimant 2 par 2. Il a été fait à Port-de-Paix en 1895. C'est un poème d'une perfection sereine, d'une ligne antique, d'un rythme souverainement aisé. Il aime encore les palmistes, il aime encore la marche, il aime encore la réflexion. Une seule image, mais tournant presqu'à l'allégorie, l'anime : La Nuit est faite pour masquer à l'homme son avenir.

«Chanson d'avril» comme son nom l'indique a 19 couplets, des quatrains. Elle ressemble plus dans la tournure générale que par des motifs spéciaux au : «Marquise vous souvenez-vous du menuet que nous dansâmes» de Coppée. Mais «l'accord de nos deux âmes» ne saurait exister dès *«Chansons d'Avril»*. Il s'agit d'une petite fille et d'un garçonnet. Une couventine, un pensionnaire à leur dimanche de sortie, sous l'oeil de leurs parents. Mais quand même malgré leur jeunesse, ils attirent la réflexion d'un passant, cette réflexion nous est rapportée.

«C'est un mari»

Leur vue faisait donc songer à un couple. Or cela ne sert qu'à rimer avec «a ri» confidence sans mélancolie même si l'amour était précoce entre eux, ou même s'il n'était qu'unilatéral.

A Paris en 1895 est composé cet *«Envoi»*

4 strophes de 8 vers octosyllabes. La mesure marque bien la cadence : toute joie, toute légèreté. C'est bien l'allure pour offrir des poésies-fleurs ou des fleurs de poésie; sur cette note qui vibre et résonne avec allégresse se termine le premier livre.

Le second s'ouvre par *«Un poème à deux voyageurs»* fait à Port-au-Prince

en 1888 . Ce sont d'émouvants souvenirs d'enfance, mère trop tôt partie, brutal exil politique — que le poète conte, comme à mi-voix, comme pour seuls ceux qui veulent lui prêter une oreille attentive.

«Souvenir» groupe 15 strophes avec souplesse, très largement modulées en alexandrins. Il est dédié à la sœur du poète, discrètement désignée par une initiale L/

Son souffle est lamartinien à première vue, comme dans la Vigne et la Maison :

«Efface ce séjour, O Dieu,de ma paupière»

Mais avec, ça et là,pour qui sait reconnaitre les nuances, la vérité d'Haiti.

Ainsi la strophe :

«Une troupe d'enfants, au seuil de leurs maisons
Jouaient sous le regard des mères attentives
L'écho me renvoyait les paroles naives
Qu'ils mêlaient sans comprendre aux éclairs de leurs chansons»

Souligne la situation linguistique d'Haiti, la difficulté de la communication à l'échelle nationale. On voudrait bien savoir si c'est de cette date que part le projet de Georges Sylvain d'écrire en créole ? Pour continuer la lecture, on reconnait parfois l'allure d'une lettre vraiment familière telle qu'on la dirait écrite à une soeur très proche. Mais voici la tristesse dans son exposé total *«Soir d'hiver 1886»*.

On peut le considérer comme un poème d'exil de II quatrains décasyllabes. Il parle des écoliers haitiens mourant en France dans la solitude indistincte d'un hospice, sans avoir revu Haiti.

Oh qui leur rendra le sol des aieux
D'où l'âme des fleurs s'exhale embaumée ...
Et l'oiseau qui fuit au ras du chemin
Et les manguiers lourds du poids de leurs branches ...
«Une nuit ils font approcher la Sœur !! ...

Pour dissiper ce que le tableau a de poignant, voici la *«Grande Soeur»*

24 alexandrins chantant le bonheur, le désir d'avoir une soeur ainée compréhensive, tendre, bonne conseillère, une amitié féminine chaste, fraternelle, parfaite, entière.

«Tant qu'il nous est donné de voir» baigne dans une émotion très fine en 5 quatrains octosyllabes. Ils disent le regret de perdre ceux que nous aimons. Et surtout sans leur avoir assez fait comprendre combien ils nous étaient précieux. Une vérité, un réalisme, le sentiment poignant de l'écoulement du temps, celui de la mort des êtres chers, tel est ce poème, si dense, si saisissant, sans amertume ni rancoeur dans sa brièveté. Ah ! que l'on voudrait ne jamais ressentir ces regrets-là !

Les 9 strophes des *«vagabonds»* confondent poètes et chiens errants. Mais le poète n'a pas su, ou voulu aller, jusqu'au bout de son implicite comparaison. Poète; chien, mais chien libre. Pour Haiti on devine cette cruelle constatation ! O Liberté, il n'a pas voulu te chanter tout à fait. O indifférence, il n'a pas essayé de te traquer dans ton mépris tacite de la chose écrite. *« Des vers d'amour»* viennent ensuite interrompre quelque peu la réflexion désabusée du sort du poète comme l'avait vu Durand.

«Non je ne dirai pas » (1894). Ce poème est très curieusement formé de 2 strophes. Le premier régulier, le second commençant par les tercets et finissant par les quatrains. Si telle est la forme, assez particulière, le fond se rapproche du «sonnet *d'Arvers»*, du *«Vase brisé»* de Sully Prud'homme. Pour terminer, rompant avec ce que le 1er sonnet avait de douloureux dans le thème de l'amour forcé de se taire, Georges Sylvain imagine, à la différence de Ronsard, qu'il assisterait à la vieillesse de la femme aimée en secret. Alors elle avouerait qu'elle aussi aurait été amoureuse et qu'elle ne faisait qu'attendre l'aveu. Doubles vies parallèles de timidité sentimentale et de doute affectif.

Mais voici *«Frères d'Afrique»* cité dans toutes les anthologies. Le poète dédie à son père ces 70 grands vers amples, sonores, contenant visiblement la matière d'une épopée. Il appelle de tous ses vœux la délivrance de l'Afrique encore colonisée. Il juge avec générosité que cette délivrance devrait venir d'Haiti. Pourvu qu'Haiti dépose d'abord le fardeau de ses propres luttes civiles, stériles, portant en germe tous les facteurs de regression. 20 distiques decasyllabes composent ensuite *«Berceuse»*. C'est une conscience qui s'examine sur la présence du mal,

non pas en elle, car elle a toujours suivi la voix qui berçait son enfance, voix de volonté claire, mais autour d'elle, dans la trahison, la haine, la lâcheté, tout le lourd tribut payé par les coeurs les plus tendres et les plus aimants. Il se dit «à quoi bon continuer à me dévouer pour mon prochain ?» Mais la berceuse murmure. «Il le faut» La mère est à nouveau présente, dans toute sa grâce musicale, dans toute sa force morale. C'est elle, la formatrice, sans mièvrerie, c'est elle qui incite le poète à poursuivre sa tâche si importante «Sois bon tout de même».

Quarante alexandrins datés de Port-au-Prince en 1895 peignent le crépuscule. Poème à caractère social comme Frères d'Afrique et les Vagabonds et comme aussi *«Prière»* qui vient après, il peut être considéré comme un texte engagé. Cette Prière est formulée par 13 quatrains octosyllabes datant de 1895. C'est la terrible angoisse patriotique qui dicte cette incantation pressante, empreinte d'une foi des profondeurs. Tout en elle est plein de pathétique, de fermeté, d'héroïsme. En effet, le vœu final ne tient pas compte de sa propre vie. Il demande au Seigneur de donner à Haiti la délivrance, le salut au prix de sa propre mort. Prévoyait-il qu'il n'assisterait pas à la fin de l'occupation américaine, lui qui avait tant fait pour motiver ses concitoyens d'abord, pour en débarrasser son pays enfin !

Mais sur ce peuple agonisant
Qui de son salut désespéré
N'inclinerez vous pas mon père
Votre regard compatissant ?

Un poème de 20 grands vers clot CONFIDENCES ET MELANCOLIES. Il a pour titre *«le Renouveau»*, n'est-ce pas suggestif et comme cela confirme ce que nous pensions au début de cette petite étude !

Poème d'un sujet tout singulier où l'on entend un homme avouer tout uniment son désir d'avoir des enfants. Il en rêve. A l'ouverture de la poésie le poète semble avoir connu une peine très forte. Il en est mystérieusement consolé par un songe, ou par l'arrivée de la Muse. Sa mère, par ses intercessions auprès de Dieu lui a obtenu le bonheur d'être père.

Ainsi sur cette conclusion de vie se ferment ces pages .

NUMERO: 147

De tout ce dont elles furent parfois accusées, elles se sont défendues toutes seules : Où est l'évasion ? Où est la littérature aliénée ? Au contraire quoi de plus libres que ces vers sereins ou angoissés, chantant les sentiments les plus sincères : la foi, l'amour du sol natal, les attachements à ceux qu'on aime, le bien universel.

Un exilé même involontaire ne regarde-t-il pas autour de lui ? Il l'a fait ... d'où quelques unes de ces confidences. Tout garçon subit une période de fixation maternelle, mais celui qui n'a jamais dépassé, assumé, transcendé son complexe est incapable de grandes choses. Or qu'est-ce que CONFIDENCES ET MELANCOLIES ? Ne nous apportent-elles rien d'essentiel ?

Deux points frappent quand on relit d'affilée ce volume. D'une part la langue, de l'autre les sentiments confiés avec subtilité. La langue est caractérisée par la maitrise du toucher verbal, la précision et la souplesse de la forme, la grâce de l'expression, jointes à la vérité du rythme, des coupes, des sonorités.

Je crois qu'à travers l'âpre route
Où l'on se meurtrit où l'on doute
Vous conduisez l'humanité ...
Et encore
.... Quand le coeur approuve peut être,
Railler d'abord
Pour la douceur de reconnaitre
Qu'on est d'accord...

Ainsi conduite, la prosodie avance avec fermeté, élégance, menée par la patience d'un maître, maître plein de tendresse et d'entrain.

Son adresse est sans défaut, en même temps sans apprêt ni affectation dans le mélange des mots, l'agencement des vers. On garde l'impression d'une source de fraicheur dont la limpidité désaltère cependant qu'elle engage à boire encore. Le débit de cette source coule, coule comme d'une nappe inépuisable jaillissant de profondeurs inconnues et difficiles à évaluer d'un seul regard.

D'autres part les sentiments confiés qui font l'objet de ce livre sont des plus simples, des plus humains à la fois. En cette ère fin de siècle où le rare, l'inédit,

sont systématiquement recherchés pour choquer, provoquer le lecteur, on est ici en terrain sûr, en pays normal. Les thèmes de tout lyrisme sont ceux qui bougent là, traités avec discrétion. Ainsi le volume s'ouvre et se ferme sur la même vision renversée, suscitée par l'affection filiale.

Ensuite l'amitié fraternelle apparait, son prix est grand . Puis l'amour bien souvent va du tendre au grave, du doux au tragique. Et surtout dans sa délicatesse il prend les teintes les plus pures de l'amour conjugal. Même l'amitié dans sa fleur précieuse, l'amitié entre homme et femme est célébrée comme l'est aussi la reconnaissance. Enfin l'affection paternelle pousse sa pointe dans ce cœur viril qui a célébré comme on l'a remarqué l'union dans un vrai mariage. Il ne peut qu'en désirer hâter la conclusion par l'arrivée de l'enfant ... Comme c'est un livre de jeunesse, il fallait laisser au père de famille nombreuse le soin de dire ses joies paternelles plus tard... Donc ce n'est que l'ébauche qui apparait ici. Chaque âge a ses plaisirs.

Sur la foi de Georges Sylvain que disent Confidences et Mélancolies ?

On devine à quelles sources, le recueil s'alimente, une religion vécue dans son authenticité. L'origine en est la blessure du Ressuscité. En effet dans quelle perspective est vue la souffrance et son surgissement ? Le Mal enfin ? C'est l'anti-absurde; il fait partie du sort de l'homme faible et imparfait, effort d'image de celui du Sauveur. Cette image est imprimée sur toute vie qui veut suivre le Christ tout à fait; ainsi a agi l'auteur de Confidences et Mélancolies. Ecriture sainte, sacrement, vie de justice en accord avec cette foi. En conséquence ni révolte, ni dédain, ni orgueil, ni colère. Il n'est pas question pour Georges Sylvain de se tenir dans l'attitude du «loup blessé». D'ailleurs pour revenir aux pertinentes remarques «d'à travers la littérature haitienne» il suffit de rappeler ce qu'il dit là, avec quelle pathétique sobriété, de la mort d'Amédée Brun. Une amitié virile, sincère que deux jours de maladie brisent, quel plus propice prétexte à dévoiler amertume ou rage, à déposer plainte contre inconnu ? Rien de tout cela. Donc ce thème de la douleur qui prend des teintes fuligineuses ou souffrées selon chaque lyrisme garde dans le recueil une nuance qui va de l'azur céleste à la verte espérance du revoir à laquelle tous ces thèmes renvoient comme s'il n'étaient évoqués que pour dévoiler l'autre, le majeur, la dominante, le «potomitan» autour duquel dansent les beaux sentiments.

Lequel ? L'émotion devant le malheur de la Patrie. Ce sont d'abord les plaintes contenues de l'exilé :«nos pays de flamme et d'aurore». Elles gémissent en évoquant les aspects du sol natal. Viennent des souhaits pour une plus juste distribution des biens communs sur ce même sol. Enfin une prière où la foi s'affirme pour assiéger le ciel en faveur d'une nation si malheureuse, si démunie, et qui depuis si longtemps souffre de ne pas donner à tous ses fils la justice sociale à laquelle tous ont droit dans la liberté, la paix et le progrès pour tous les citoyens d'Haiti.

Confidences et mélancolies certes mais plus de confidences que de mélancolies, plus de lyrisme jeune et vibrant que de tristesse morbide et stérile. Voilà ce qu'on relit avec émotion, voilà ce qu'on découvre avec respect : une œuvre ancrée dans notre mentalité mais d'un ancrage sans clinquant ni forfanterie en même temps qu'ouverte au grand vent de l'universel, de l'humanité entière.

Confidences et Mélancolies Poésie de classe, poésie classique.

M. Paillère

A L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAITI:

MANIFESTATIONS CULTURELLES

AU SERVICE AUDIOVISUEL

Le service de prêt audiovisuel de l'Institut Français d'Haiti dispose actuellement de 28 appareils de projection de 16mm —dont 7 sont affectés aux antennes pédagogiques de province, au Cap Haitien, aux Cayes, à Jérémie, à St-Marc, aux Gonaïves, à Jacmel et à la Mission de Développement de Madian Salagnac, de 20 magnétophones et 11 électrophones, de 24 projecteurs de diapositives et de 12 écrans, mis à la disposition d'écoles et d'associations culturelles, 137 de ces institutions ont utilisé en 1979 les services de la section de prêt : 1872 prêts de films pour un total de 1074 courts-métrages culturels disponibles, 979 films scientifiques et 36 longs métrages ; 915 prêts de disques sur un total de 2.242 disponibles ; 215 prêts de diapositives sur un total de 755 séries disponibles.

****
****

A L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAITI

MUSIQUE

27 et 28 mars 1980	Wanda Maximilien au Piano avec 3 comédiens de l'Institut international du Mime de New York.
20 mars	Simone Pierrat, Violoncelliste Grand prix international de l'Académie Ste Cécile de Rome, Prix du Concours international d'interpretation musicale de

	Genève, Soliste de la Radiodiffusion française, et Lucien Vemblinsky au piano. Au programme : Frescobald, Brahms, de Falla, Shostakovitch.
6 mars	Serge Villedrouin au piano. Au programme : Bach, Chopin, Ravel, St Saens, Villedrouin, Liszt.
29 février	Harold Emert, Premier hautboiste de l'Orchestre Philharmonique du Brésil.
14 février	Recital Nicole St Victor, avec Micheline Dalencourt au piano. Au programme : Cesti, Mozart, Schumann, Brahms, Wolf, Bellini, Puccini, Roussel, Ravel, Tocchi.
5-6 février	Chansons Françaises avec Jacques Douai.
1er février 31 janvier	Estelle Oringer, pianiste américaine.
8 janvier	Recital de chancons Andrée Lescot Murciano et Lionel Benjamin.
20 décembre 1979	Orchestre Pro Musica. Au programme : Fischer, Bach, Mozart, Schubbert, Boccherini, G. Merceron.
12 décembre 1979	Recital Lionel Benjamin : «La Noël avec Lionel Benjamin et ses invités».
1er décembre	Concert de Jazz du «Fall Fret». Le meilleur orchestre de jazz de la Martinique.

EXPOSITIONS

De nombreuses expositions documentaires et artistiques se sont tenues à l'Institut , cette saison. Il faut noter tout particulièrement une exposition de

peinture : les oeuvres de Fravrange Valcin dit Valcin II à la galerie de l'Institut au mois de mars, une exposition de tapis muraux de Pierre St Priest au mois de décembre et un concours de peintres amateurs auquels ont participé une cinquantaine de jeunes peintres haitiens, au mois d'Octobre-novembre 1979.

DE L'AFRIQUE

De nombreuses manifestations culturelles ont, depuis la rentrée d'Octobre, eu pour thème l'Afrique, avec une EXPOSITION en Janvier au Musée d'Art Haitien du Collège St Pierre : ARTS AFRICAINS. ARTS EUROPEENS, exposition qui avait constitué la participation française au Festival de Lagos. L'Afrique a aussi été le thème d'un film-conférence présenté par Jean Marie Drot à l'Auditorium de l'Institut Français d'Haiti, film tiré de la série réalisée pour la Télévision française sur l'oeuvre d'André Malraux. «Les Arts Africains et Océaniens». J.M. Drot a aussi présenté lors de son passage en Haiti : «Saint Soleil ou le Dernier Voyage d'André Malraux», film partiellement réalisé en Haiti.

Huit courts métrages africains ont été plusieurs fois projetés à l'auditorium de l'Institut Français d'Haiti au cours des mois de novembre, décembre, janvier et mars.

FILMS — CONFERENCES

Les grandes conferenciers cineastes de langue française ont presenté d'Octobre à mars 5 films conferences :

14 mars : Douchan Gersi — «Dans la jungle de Bornéo».

8 février : Christian Monty — «La Grande Arabie».

18 janvier : Jacques Checaray — «Terre Sainte».

30 novembre Jean Cornet — «Tahiti, les Iles de Polynésie».

MANIFESTATIONS CULTURELLES DE L'INSTITUT FRANÇAIS EN DE—HORS DE PORT—AU—PRINCE.

Samedi 29 mars —JACMEL : Conférence sur Albert Camus, par M. Jean Françis

Pasquier, professeur à l'Institut Français.

Samedi 22 mars — CAYES : «La Pelisse», par le Centre dramatique franco-haitien.

Samedi 15 — JACMEL, Douchan Gersi, Grand conférencier-cinéaste de langue française, présente «Dans la jungle de Bornéo».

Jeudi 13 — CAP— HAITIEN, Douchan Gersi : «Dans la jungle de Bornéo».

Samedi 8 mars — GONAIVES : «La Pelisse», par le Centre dramatique franco-haitien.

Vendredi 7 mars — CAP HAITIEN : Conférence sur Albert Camus, par Jean Françis Pasquier, avec la participation du Centre dramatique Franco-haitien.

Vendredi 15 février — Conférence de M. Jean Françis Pasquier, sur Albert Camus aux CAYES.

Samedi 9 février — Christian Monty, grand conférencier-cinéaste de langue française, aux CAYES.

Samedi 9 — «La Pelisse», à l'Ecole des Soeurs de PETIONVILLE

Jeudi 7 février — Christian Monty, grand conférencier-cinéaste de langue française, aux GONAIVES.

Vendredi 1er Février — «La Pelisse» à JACMEL.

Expositions Février :

— Chansons françaises, au CAP HAITIEN
— Exposition Jean Racine, à JACMEL.

Mardi 29 Janvier — Conférence de M. Noakes sur André Gide aux GONAIVES.

Lundi 28	Conférence de M. Noakes Directeur de la Maison de France à New-York au CAP HAITIEN.
Samedi 19	Jacques Checaray : «Terre Sainte», à JACMEL. Conférence : «Le théatre du soleil». Diapositives sur la troupe et les spectacles montés par Ariane Mnouchkine, commentées par Jean-Paul Micouleau au CAP HAITIEN. «4 du Moana», un film de Bernard Gorsky aux GONAIVES. Exposition Jean Racine.
Jeudi 17 Janvier	«Terre Sainte», film de Jacques Checaray, grand conférencier cinéaste au CAP HAITIEN.
	«Boua Boua», spectacle martiniquais de marionnettes : — Vendredi 18 janvier aux GONAIVES. — Mercredi 16 janvier à JACMEL. — Lundi 14 janvier aux CAYES.

ISSN 0304 -5757

Dessin de couverture: Vévé des marassa dieux jumeaux du vaudou.



imprimé aux Ateliers Fardin
17, Fontamara
Port-au-Prince, Haiti.